

DE *Paris* AU *Cap Nord*

NOTES PITTORESQUES
SUR LES
PAYS SCANDINAVES

PAR

PAUL GINISTY

Avec 47 Illustrations

NOUVELLE ÉDITION

Laurent-Gsell

PARIS
LOUIS CHAUX, ÉDITEUR
23, QUAI VOLTAIRE, 23

DE PARIS

AU

CAP NORD



PARIS

IMPRIMERIE D. DUMOULIN ET Cie

5, rue des Grands-Augustins, 5

PAUL GINISTY

DE PARIS
AU
CAP NORD

NOTES PITTORESQUES
SUR LA
SCANDINAVIE

OUVRAGE COMPRENANT 47 GRAVURES

PARIS
LOUIS CHAUX, ÉDITEUR
23, QUAI VOLTAIRE, 23
1897

LE DANEMARK

I

La frontière danoise. — L'île de Seeland. — Un train dans un bateau. — Premier aspect de Copenhague. — Un souvenir de 1848. — Tivoli. — Après minuit. — Les Sociétés moralisatrices.

Je suis entré en Danemark par Vandrup, un bourg devenu frontière depuis la guerre de 1864. Quelle satisfaction pour les yeux, après la longue traversée de l'Allemagne, que d'apercevoir tout à coup, au lieu des soldats prussiens et des employés coiffés de la monumentale casquette qui semble s'augmenter d'année en année, l'élégant petit gendarme danois, dans son costume bleu, avec le shako à torsades blanches !

Brusquement, les gens changent. Ce n'est plus la raideur allemande, la terrible correction, la massive carrure tudesque. On a la nette perception d'une autre race. Aux longues tuniques succèdent de coquettes vareuses, portées avec aisance. Ces modifications de l'uniforme sont déjà un indice caractéristique. L'affabilité des employés du chemin de fer en est un autre, dont la constatation est agréable. Un homme tout de rouge vêtu, que je prends pour le chef de gare, tant il est galonné, et qui n'est qu'un simple postier, fait des efforts désespérés pour me comprendre et finit par me conduire à un de ses chefs entendant le français, du moins, s'il ne le parle pas.

Il est une heure et demie du matin. La nuit, en ce mois de juillet, est très courte. A dix heures, on voyait encore presque distinctement, du wagon, le paysage assez triste, assez monotone, marais et plaines, se succédant avec une sorte d'étrange régularité, qui se déroule pendant la traversée du Sleswig-Holstein. Pauvre Sleswig! nous avons bien des raisons, nous autres Français, de le contempler avec mélancolie! Là aussi, il y a des Allemands malgré eux!...

L'obscurité n'a donc guère duré plus de trois heures. On reprend un train à Vandrup, qui, au bout de quelques instants, s'arrête à Frédéricia. Ce train, arrivé au quai, entre dans un grand bac à vapeur qui ne laisse pas d'être imposant par ses proportions. A cette heure matinale, dans la lumière pâle qui baigne l'horizon, tandis que les étoiles, qui n'ont pas disparu, tremblotent dans l'eau comme une pluie de diamants, le spectacle est délicieux. C'est un calme infini sur toutes les îles du détroit, toutes vertes, sans qu'on aperçoive une interruption de cette nuance gaie, et la végétation, en effet, vient mourir dans l'eau. Des petits moulins, aux ailes d'une forme particulière reliées entre elles d'une façon à donner l'illusion d'une roue, arrêtent les yeux parmi les maisons couvertes de chaume et très blanches, avec leurs poutres noires saillantes.

On remonte en chemin de fer, pour traverser l'île de Fjen. De petites villes passent toutes

rouges, avec leurs maisons de briques, sous le soleil levant. Puis c'est Odensée, la patrie du doux poète Andersen, avec sa cathédrale qui contient des tombes royales. A Nyborg, il faut remonter dans un autre vapeur, pour une heure un quart de route dans le Grand-Belt, tout à fait pacifique et débonnaire en ce moment, mais assez majestueux. Nous voici enfin, à Korsor, dans l'île de Seeland. Deux heures seulement nous séparent de Copenhague.

J'aperçois, pour la première fois, la caractéristique cornette des paysannes danoises. Cette cornette est doublée de carton, de façon à être absolument rigide. Elle est recouverte d'une étoffe à ramages et garnie de dentelles. C'est la seule partie pittoresque de l'accoutrement féminin. La campagne, bien que peu accidentée, est très riante et d'un vert éblouissant... Quelques stations encore, entre autres Roëskilde, l'antique capitale, dépossédée et déchue, du royaume, et le train entre en gare de Copenhague.

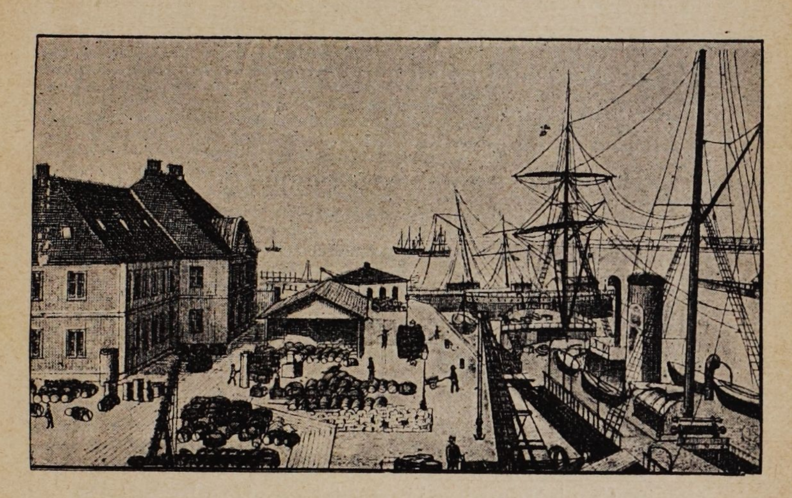
On a bien tout de suite la sensation d'une grande ville, d'une vraie capitale. De très larges voies, de hautes maisons, de vastes édifices, un mouvement actif de circulation. Tout cela frappe d'autant plus que la traversée du Danemark a laissé une impression de bonhomie rustique.

En face même de la gare se trouve le célèbre Tivoli, dont la réputation m'a bien semblé un peu surfaite, mais qui est une institution nationale à

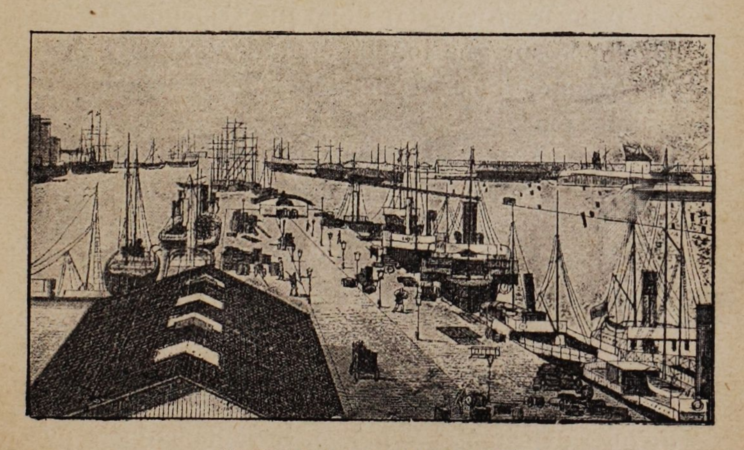
Copenhague ! Le drapeau danois, rouge avec la croix blanche, flotte gravement sur ce lieu de plaisirs.

Par exemple, les tramways qui passent donnent tout à coup une évocation non pas « provinciale », mais étrangement archaïque... Ce sont bien les véhicules les plus extraordinaires qui se puissent imaginer, tenant à la fois du char à bœufs mérovingien et de l'antique diligence. Par une étrange combinaison, bien qu'il y ait quatre roues à ces voitures, les voyageurs s'installent sur des bancs placés sur une planche suspendue en l'air. Ces tramways, à la vérité, donnent la seule note typique de la rue à Copenhague. La ville n'est pas de celles qui se livrent tout d'abord. Le pittoresque n'y fait point défaut, mais il a besoin d'être cherché. On le découvrira peu à peu dans le quartier des marins, ou, le soir, dans les réunions mondaines, ou dans certaines particularités de mœurs. Ainsi, on ne croirait pas, à la première impression qu'on éprouve, à une affectation assez curieuse d'austérité puritaine, dont j'aurai à parler. Au reste, ce souci de dehors vertueux n'empêche rien !

Peu de monuments d'une architecture vraiment originale, si ce n'est la Bourse, avec son invraisemblable flèche formée de quatre dragons qui enlacent leur queue en l'air (on a vainement cherché jusqu'ici la signification symbolique de ces monstres), le musée de Thorvaldsen, qui est d'un goût solennellement bizarre, avec ses sortes de



COPENHAGUE : LE PORT

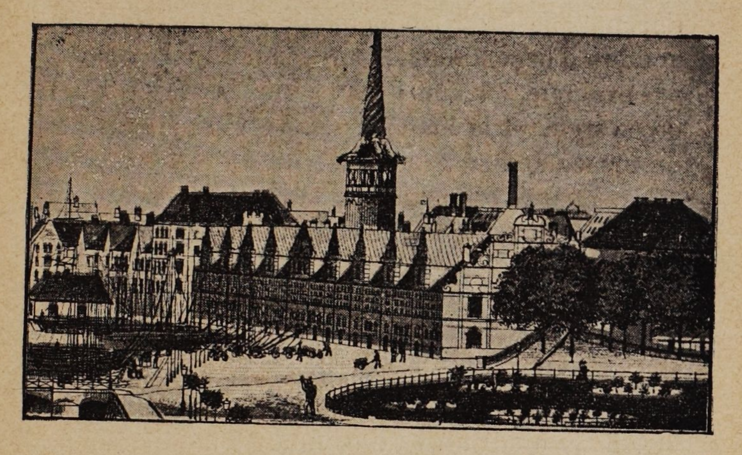


COPENHAGUE : UN COIN DU PORT

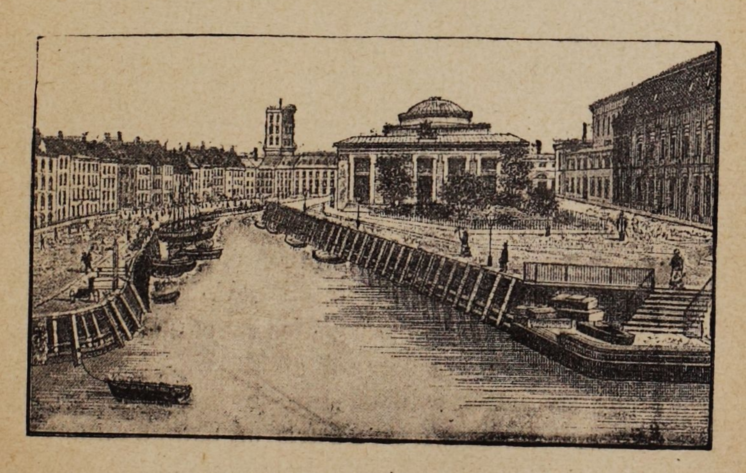
fresques extérieures représentant le retour du grand sculpteur dans sa patrie, et la singulière tour de l'église du Sauveur, avec son escalier à haute balustrade...

Au centre de la ville, une immense ruine, d'aspect désolé, mais grandiose. De quelque côté que l'on aille, elle frappe sans cesse les yeux. C'est le château de Christiansborg, qu'une fatalité semble condamner à l'incendie, car voici deux fois qu'il est détruit par le feu. Le dernier sinistre date de dix ans. Ces murs noircis, aux fenêtres béantes, font penser aux ruines de la Cour des comptes de Paris, moins la folle végétation qui a envahi chez nous les restes, encore solides, du palais. Ce château brûlé, dont une aile abritait les délibérations du Rigsdag, sert de point de repère à l'étranger. Au reste, bien que Copenhague se développe sur une longue étendue, on s'est assez vite orienté, grâce au port d'un côté, et à quelques grandes places.

C'est sur une de ces places que se trouve le Théâtre-Royal, assez lourd et massif, où, par tradition, on ne doit jouer que le répertoire danois. On a fait galamment exception à cette règle pour Sarah Bernhardt, il y a quelques années. En une autre occasion, un chanteur allemand renommé a dû, par un accommodement curieux, chanter... en italien. On n'eût pas souffert qu'on s'exprimât — même lyriquement — en allemand sur une scène nationale.



COPENHAGUE : LA BOURSE



COPENHAGUE : MUSÉE THORVALDSEN

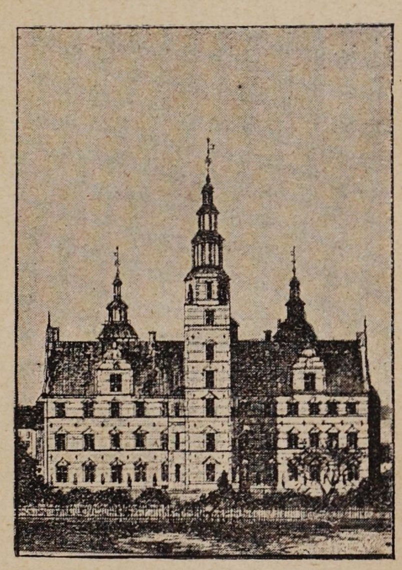
A défaut des théâtres, qui sont fermés l'été, Copenhague a en ce moment, outre Tivoli, un nombre d'expositions, l'exposition du « Rococo », par exemple, où l'on a réuni tous les objets d'art de ce style, et le Panoptikon. Ce Panoptikon est un musée de figures de cire, qui est fort bien installé, et qui est peut-être surtout fréquenté en raison d'un groupe qui console l'orgueil patriotique danois. Il représente le prédécesseur du roi Christian IX, Frédéric VII, entouré des généraux qui prirent part à la guerre glorieuse de 1848 contre la Prusse. Le roi Frédéric, demeuré populaire, est d'ailleurs représenté plusieurs fois. Aussi le voit-on, dans une autre salle, fumant familièrement son énorme pipe. Il faut vous dire que la pipe danoise est démesurée, et que, à côté d'elle, la pipe allemande semble un joujou.

Dans ce Panoptikon, il y a un coin vraiment fantastique : c'est le Palais des Glaces — un vrai truc de féerie. Elles sont disposées de façon à produire des illusions affolantes. Votre image se représente sous mille aspects, et, seul dans cette salle, vous vous croyez entouré d'une foule. Au bout d'un instant, on est tout à fait ahuri.

En ce moment de l'année, les parcs de Copenhague sont merveilleusement fleuris. C'est la grande coquetterie de la ville. D'ailleurs, en aucune capitale, si ce n'est à Paris, on n'aime autant les fleurs. On en vend partout. Je rencontre même des soldats, dans leur uniforme bleu, qui en

portent sur leur veste. Ils ont, entre parenthèses, bonne tournure, les soldats danois, et ils ont l'air assez déluré.

J'ai parlé déjà deux fois de Tivoli. C'est que, à Copenhague, on a la fierté de cette sorte de perpétuelle kermesse. C'est un vaste parc où sont réunis plusieurs théâtres. Sur l'un d'eux on joue des pantomimes où paraît, par tradition, un Pierrot éternellement berné et à qui arrivent toutes les mésaventures du monde. Ce Pierrot est représenté par un acteur, populaire à Copenhague, le vieux Volkersen, qui, malgré ses soixante-douze ans, continue à recevoir avec aisance des coups de pied au derrière. Puis, c'est un café-concert et une autre salle où l'on fait de la musique sérieuse. Plus loin, ce sont des équilibristes, ou un bal ; plus loin encore, sur une pièce d'eau, on danse sur le pont d'un navire moyenageesque. Ailleurs, c'est un bal-



CHATEAU DE ROSENBORG

lon captif. Des guirlandes de verres de couleur courent au milieu des massifs. Le terrain étant très accidenté, il y a cependant des parties du jardin qui demeurent obscures ; mais on m'assure qu'on n'abuse point de cette obscurité.

On reste tard à Tivoli, après que les représentations et les concerts sont terminés. La vie ne finit point de bonne heure, d'ailleurs, à Copenhague, et la plupart des boutiques n'ayant pas de fermetures, la rue demeure assez gaie. Après minuit on aperçoit même un certain nombre d'ombres zigzaguantes.

Ce ne sont pourtant pas les sociétés de tempérance et de moralisation qui manquent à Copenhague ! Telle société a été jusqu'à se donner pour mission de préserver les gens un peu « allumés » de rencontres dangereuses. Ses membres suivent avec vigilance les ivrognes, et leur adressent de paternels sermons, à l'occasion, s'ils les voient sur le point de céder à de répréhensibles tentations.

II

Le patriotisme danois. — La question du Sleswig. — Les Sociétés secrètes. — L'Œuvre de l'imposition volontaire. — Les dons à la patrie. — Un encrier pour une forteresse. — L'obole des servantes. — Les livrets de contribution.

Il y a, au Danemark, une « question patriotique » qui est très intéressante à étudier. On peut dire qu'elle prime tout, bien que les luttes politiques soient vives, en raison même de la situation anormale du gouvernement et des accrocs donnés au système parlementaire.

Trente ans ont eu beau passer, les Danois, malgré tout, portent le deuil de la province perdue, et ils ne se résignent pas à oublier le Sleswig et les deux cent mille « frères » de là-bas, qui, Allemands de fait, ne le seront jamais de cœur.

On attend toujours, quelle que soit la situation actuelle de l'Europe, un retour des choses, une revanche du droit. Comment ? On ne le sait pas ; mais on ne veut pas désespérer. Il ne semble pas possible que, quelque jour, la cause de la justice ne triomphe point définitivement.

Dans un aussi petit pays, on ne peut pas songer à une initiative. Mais l'on veut être prêt, si l'heure vient à sonner d'une occasion favorable, de quelque façon qu'elle se présente. Ce qu'on constate vite, en Danemark, c'est qu'on se souvient, et que, quelles que soient les relations auxquelles

on est contraint avec les Allemands, on ne les aime guère.

Je ne puis, on le comprendra, qu'user très discrètement de certains renseignements qui ont été confiés à ma loyauté. Ce qu'il m'est permis de dire, c'est que, de Copenhague, on travaille activement et énergiquement à aider la langue danoise à se maintenir dans le Sleswig. Des sociétés, sur lesquelles je n'ai point le droit de donner de détails, ont un tout autre but que leur but apparent, scientifique ou littéraire. Leurs communications sont à double sens, et il faut être initié pour comprendre tel ou tel avis qui semble anodin.

On est en communication intime avec les patriotes sleswigeois qui, de leur côté attendent, eux aussi, imperturbablement, les événements mystérieux qui leur rendront leur nationalité. On leur envoie des livres, des journaux rédigés particulièrement pour eux, avec une prudence extrême; mais ils peuvent lire entre les lignes. Si, malgré tout, ces journaux sont traqués, on a des moyens de les faire parvenir. Je me dois borner à ces rapides indications. Le fait important, c'est que « en attendant » — ce mot revient souvent dans les conversations — on s'attache à ce que la langue danoise ne perde pas de terrain en Sleswig.

Mais j'ai la faculté de parler plus longuement et plus explicitement d'une œuvre unique et touchante, l'*Œuvre de l'imposition volontaire pour la défense du pays*. Elle atteste singulièrement

le patriotisme danois. Elle existe depuis onze ans. La question se double d'une question politique ; mais dégageons-la de cette politique intérieure danoise, et ne voyons qu'un exemple qui paraît vraiment émouvant, donné par un petit peuple.

Le Danemark a besoin de fortifications solides, d'ouvrages défensifs plus sérieux, plus modernes que ceux qu'il possède. Ce sont des dépenses considérables à faire ; eh bien ! les particuliers se chargent d'une partie de ces dépenses, pour aider le gouvernement dans la construction de ces forteresses. C'est le cadeau qu'ils font à leur pays.



L'idée de ces cotisations patriotiques a été conçue par un négociant, M. Nissen, aidé de deux amis, dont l'un était officier. Tous trois, ils lançaient bientôt un appel éloquent, où ils exposaient la situation militaire précaire du Danemark, et où ils réclamaient des dons volontaires pour mettre la patrie en mesure de se défendre, en cas de danger.

Cet appel avait un retentissement considérable. En quelques jours, un demi-million était versé dans les mains du Comité qui s'était constitué.

Cette première somme était immédiatement employée à l'achat d'un certain nombre de pièces de siège. Une souscription des dames de Copenhague permettait, en même temps, d'acheter huit canons.

Le développement de l'œuvre est très intéressant à suivre. Peu de temps après sa fondation, quelques patriotes font don au gouvernement du terrain nécessaire pour construire un ouvrage avancé. L'argent commence à affluer. L'œuvre fait donner, sur ce terrain, le premier coup de bêche de la fortification permanente. Les plans sont, naturellement, approuvés par le gouvernement et se rapportent au système général de défense ; mais les travaux sont exécutés aux frais de l'œuvre et par ses ingénieurs. C'est cela qui rend ce mouvement si curieux, si caractéristique. C'est par le Comité que sont passés les marchés avec les maisons étrangères qui fournissent les commandes.

C'est le premier élan. Il a produit plusieurs millions de couronnes (la couronne équivaut à 1 fr. 40). Mais le zèle ne se ralentit point. Des sous-comités se forment. Voici que commencent les souscriptions « par classes », par professions. Ainsi le pasteur Hansen prend l'initiative de la souscription des prêtres, le docteur Brodersen celle de la souscription des médecins, le chef d'institution Thyssen celle de la souscription des membres de l'enseignement, etc.

Bientôt des lettres arrivent, nombreuses, au

Comité, demandant si ceux qui n'ont point d'argent disponible et qui, pourtant, veulent contribuer à la défense de la patrie, peuvent envoyer des objets ayant quelque valeur. Le premier don en nature qui arrive alors est une bouilloire d'argent, qui est vendue au profit de l'œuvre. On m'a raconté, à ce sujet, des choses qui sont vraiment touchantes. Je ne crains point de verser dans la sensiblerie en les rapportant à mon tour. Ces dons en nature sont venus presque tous, naturellement, des humbles, du petit peuple, des ouvriers, qui faisaient naïvement cadeau de ce qu'ils possédaient de plus précieux. Un pêcheur apporte ses deux médailles de sauvetage, dont l'une est en argent. Une vieille femme envoie un sucrier d'argent, avec cette lettre ingénue que je me suis fait traduire : « Je n'ai pas d'argent à offrir; mais si ma patrie a besoin de ressources pour sa défense, elle aura ce que je possède de meilleur : mon sucrier d'argent. Je pourrai toujours me servir d'un sucrier de verre, pour le temps qui me reste à vivre... » Une petite fille vient de la campagne, de très loin, pour remettre un collier dont elle a hérité de sa mère, tremblant qu'on ne le veuille point accepter.

Ces exemples, que je choisis entre mille, ne sont-ils pas typiques ? Ces fortifications de Copenhague proviennent ainsi de bien des petits sacrifices. J'avoue, quant à moi, que je trouve cela très grand, vraiment très émouvant.

Une autre forme de contribution est adoptée par beaucoup de personnes. C'est un livret de caisse d'épargne. Seulement, l'épargne est destinée à la patrie. L'initiateur de ce système, qui a fort réussi à l'œuvre, est le comte d'Ahlefeld-Laurvigen. On voit, les jours de paye, nombre d'ouvriers prélever ainsi un petit pécule pour ces livrets, établis pour une somme totale de 335 francs. Quand le livret est rempli, on délivre au titulaire un diplôme contenant la déclaration qu'il a fourni sa quote-part des dépenses calculées pour la défense du pays.

Une femme, Mme Jensen, répand le système analogue, mais avec des facilités de paiement plus grandes : des « cartes de contribution ». En Fionie, il y a partout des tirelires où l'on dépose son offrande. Le capitaine Schnell fait, infatigablement, des conférences dans tout le Danemark. Les journaux offrent de se charger des frais d'imprimés. Ainsi, partout et de toutes façons, contribue-t-on à l'œuvre, et cela d'une façon permanente, sans qu'on se lasse de l'effort. Chaque tourelle blindée qui s'élève, chaque pièce d'artillerie qui est installée emplit le cœur danois d'une joie patriotique.

Il n'y a pas une classe de la société qui n'ait apporté son obole : les servantes de Copenhague ont donné mille couronnes environ, jusqu'à présent, et les agents de police près de cinq mille. C'est bien avec l'argent de toute la nation que

sont payés les travaux de défense ; ils appartiennent donc à tous.

Encore un petit trait, qui ressemble peut-être aux édifiantes histoires de la morale en action ; mais, ma foi ! je ne me sens nulle envie d'en sourire. Un vieillard arrive, ces jours-ci, aux bureaux de l'œuvre, porteur de son livret de contribution.

« Ça ne va pas fort, dit-il, mes forces déclinent, j'ai peur de mourir avant d'avoir payé toute ma dette à la patrie... Tenez, voici toute la somme que je m'étais engagé à verser par termes. »

Et il dépose sur le bureau ses petits billets de cinq couronnes.

Vraiment, tout ceci ne me semble pas banal. Cette œuvre de l'imposition volontaire pour la défense de la patrie est une des choses les plus originales du Danemark, et elle est tout à son honneur.

III

Un Mécène danois. — La brasserie et le musée de M. Jacobsen. — Le dîner des matelots français. — La Glyptothèque. — Le musée Thorvaldsen. — Un tombeau poétique.

On ne peut s'arrêter à Copenhague sans aller rendre visite à M. Jacobsen, le Mécène danois, le collectionneur illustre, le grand ami de la France qui, naguère, royalement, au moment du passage de l'escadre à Copenhague, invitait tous nos matelots à un dîner qu'il présidait avec Mme Jacobsen.

C'est dans un grand hall de l'immense brasserie que dirige M. Jacobsen qu'eut lieu la fête. D'innombrables breaks avaient été chercher les marins sur le port, pour les conduire dans la salle du festin, où ils allaient retrouver les ouvriers de la brasserie. Vous jugez si nos « mathurins » étaient ravis de l'accueil! Avant la fin du dîner, Danois et Français, sans avoir eu besoin de vocabulaires, se comprenaient à merveille. Un premier-maître de notre marine porta un toast au Danemark et à l'amphitryon, qui fut salué par d'enthousiastes hurras.

La brasserie et le musée de M. Jacobsen, la « Glyptothèque », se trouvent côte à côte. Ce sont tous deux de grands bâtiments en brique, séparés seulement par une cour.

Le premier est véritablement le palais de la bière, avec le signe runique, qui sert de marque de fabrique, sur son fronton. La promenade dans

les caves, où sont alignés des milliers de formidables fûts, finit par être fantastique, à la lueur des falots qui projettent leurs tremblantes clartés sur les panses de ces gigantesques tonneaux.

De son cabinet, très simple, orné seulement de quelques tableaux qui attestent tout de suite les goûts artistiques du maître de la maison, M. Jacobsen, tout millionnaire qu'il soit, s'occupe activement de la brasserie, et par le téléphone est continuellement en rapport avec ses chefs de service.

C'est là que j'ai eu l'honneur de lui être présenté. M. Jacobsen est un homme d'une cinquantaine d'années, à la barbe blonde, grisonnante. Il porte à la boutonnière la rosette d'officier de la Légion d'honneur. Il parle bien le français, avec un accent traînant. Il a voulu lui-même me servir de cicerone à travers son admirable galerie, une des plus riches d'Europe. Il la léguera à la ville de Copenhague, quand on aura construit un édifice vraiment digne de ce musée. Il contribue du reste pour la moitié à l'édification du monument.

Actuellement, la Glyptothèque est un grand bâtiment carré, sans aucun luxe extérieur... M. Jacobsen traverse la cour de la brasserie, ouvre une petite porte particulière, et nous pénétrons dans cet incomparable musée privé de sculpture. Il se compose de huit grandes salles et de sept petites, très sobrement décorées. Au fond de l'une d'elles, devant un massif de verdure au milieu duquel

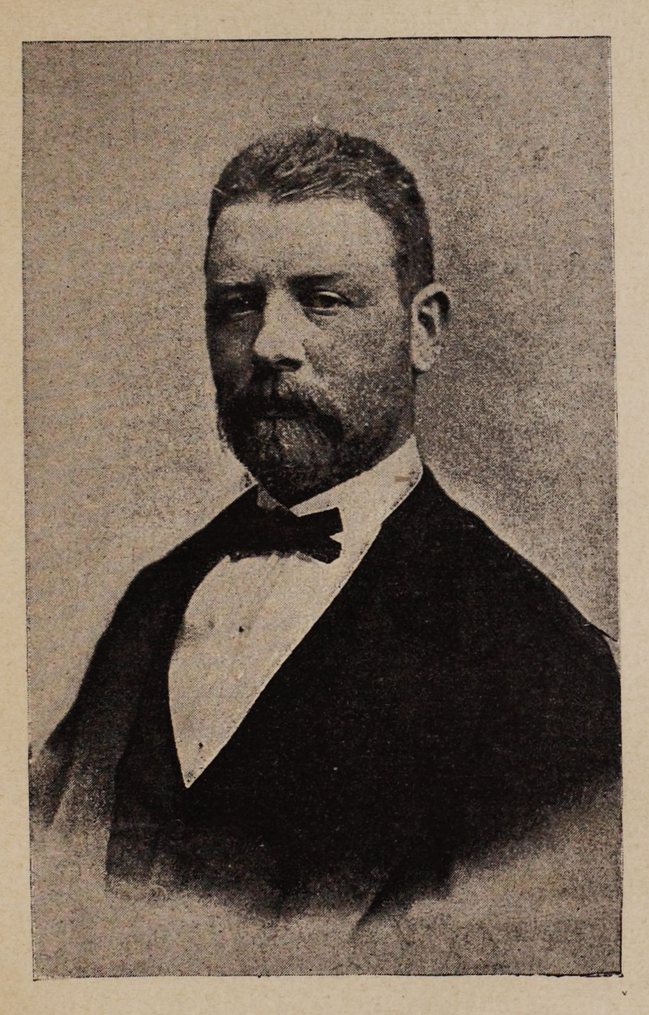
coule une petite source artificielle, se trouve un buste du roi.

Voici qui nous rappelle, par exemple, que nous sommes en pays protestant! Des sentences, tirées de la Bible, sont peintes sur les murs, n'ayant aucun rapport avec l'art. Mais on ne perd pas une occasion de faire aux visiteurs quelques pieuses recommandations! Ajoutons encore que quelques nudités sont cachées par de pudiques feuilles de vigne.

Personnellement, d'ailleurs, M. Jacobsen est un homme austère. On raconte que, quelle que soit sa fortune, il ne laissera à ses enfants qu'une somme relativement minime. Il veut qu'ils assurent eux-mêmes leur sort.

La première salle dans laquelle on entre est réservée aux artistes français. Paul Dubois est représenté par son *Ève nouveau-née* (sic), par ses statues de la *Foi* et de la *Charité*. Un détail prouvera le cas que fait M. Jacobsen des œuvres de nos maîtres français. Le marbre de l'*Ève* se trouvait avoir un léger défaut, une tâche bleuâtre à la hauteur du cou. M. Jacobsen a demandé à l'artiste de recommencer l'exécution de cette figure.

Je reconnais, soit par des originaux, soit par des plâtres, la plupart des œuvres célèbres de ces dernières années : le *Paradis perdu,* le *Travail,* le *Diderot* de Gautherin, l'*Ophélie* de Falguière, la *Jeanne d'Arc* de Chapu, la *Musique* de Delaplan-



M. JACOBSEN

che, et son *Éducation maternelle,* le *Pollice verso* de Gérôme, le *Quand même!* de Mercié.

Puis c'est une série d'œuvres grecques et romaines typiques, allant de la naissance à l'apogée de l'art antique. La dernière acquisition de M. Jacobsen est un merveilleux *Domitien*, un buste en bronze qui fut trouvé dans le Tibre. On peut se hasarder à dire que notre Louvre envierait plus d'un de ces morceaux.

La collection commence avec la série des bustes de style archaïque pur, continue avec les œuvres caractéristiques de l'art attique et se termine par la riche collection des bustes romains, depuis la République jusqu'à Constantin. Il faudrait un volume pour la décrire. Je citerai un merveilleux torse de nymphe, en marbre, un Triton qui orna un château-d'eau à l'Aqua-Marcia, une exquise Vénus, revêtue d'une longue robe sans ceinture, qui colle bien à la taille, trouvée dans des fouilles en Syrie; une tête de Jupiter, de Phidias; une partie remarquablement conservée de sarcophage, dont le relief représente Achille à Scyros, déguisé en femme, auprès de Deïdamia. Mais il faudrait tout citer! La collection des bustes permet particulièrement de comparer la reproduction de la forme humaine chez les Grecs et chez les Romains, les uns l'idéalisant, les autres donnant essentiellement des portraits...

Puis ce sont les statuettes de Tanagra, les terres cuites de Tarente, les cinéraires étrusques, les

sculptures de Palmyre, les antiquités égyptiennes; puis, dans une autre salle, des œuvres de la Renaissance, peu nombreuses, mais hors de pair. L'art danois est largement représenté par des modèles originaux ou des marbres de Bissen, de Jérichau, de Thorvaldsen, de Stein. Ce sont encore des chefs-d'œuvre des écoles anglaise, allemande, suédoise, une collection de médailles unique, une autre de verres de Chypre... Ce sont des journées et des journées qu'il faudrait passer là...

M. Jacobsen s'anime en contemplant ses trésors. Il était, tout à l'heure, de dehors assez froids; il est, maintenant, plein de chaleur et d'éloquence. Il a, de je ne sais quelle occupation, gardé un mètre à la main, et il frappe de petits coups, où s'atteste sa tendresse, sur le socle de ses statues. Assurément, à ce moment, il a tout oublié de la vie du dehors, il est tout à son culte pour ses inestimables richesses artistiques... J'ai passé en sa bienveillante compagnie une inoubliable matinée.

A Copenhague, on ne peut manquer non plus d'aller au musée Thorvaldsen, qui est, comme je l'ai dit déjà, d'une très étrange architecture, dans les styles pompéien et étrusque, mais non dans leur imitation la plus heureuse. Les salles ne sont pas d'un goût meilleur, et leur décoration représente, dirait-on, une collection de timbres-poste géants. Mais l'étude de l'œuvre considérable du Maître est bien intéressante : on y surprend sa

naïveté géniale qui, sans la raideur des règles, lui rendit le sentiment de l'art antique. Nombre de statues (celle de l'électeur Maximilien de Bavière, notamment, et celle de Poniatowski) sont de dimensions colossales. Il était à l'aise dans l'énorme. Au premier étage, on a conservé l'ameublement de sa chambre, qui était la plus modeste du monde, en noyer.

On sait que la tombe de Thorvaldsen se trouve dans le musée même. Cette tombe se compose simplement d'une pierre horizontalement posée au milieu de la cour, pierre que recouvre du lierre. L'effet serait plus imposant sans la piteuse décoration des murs, qui frise le ridicule. Elle nuit fort à la sévérité de l'ensemble.

IV

Une visite au bourreau de Copenhague. — La hache. — Pas d'apprentissage. — L'histoire de Seïstrup. — Un « petit malheur ». — L'essai du billot. — Les angoisses d'un patient. — Un procès en diffamation. — L'assistance publique.

J'ai fait, à Copenhague, une visite à laquelle ne songent guère d'habitude les touristes. Je dînais chez le très aimable M. Berendsen, le secrétaire de l' « Alliance française » pour le Danemark, lorsque la conversation, allant d'un sujet à l'autre, tomba sur cet assassin de marque, Phelipsen, qui est quelque chose comme l'Eyraud danois. Lui aussi, il enferma le corps de sa victime dans une malle ; lui aussi, il put croire quelque temps à l'impunité. Le roi l'a gracié et a commué la peine capitale, à laquelle il avait été condamné, en une détention perpétuelle. Et comme le nom du bourreau avait été prononcé, je hasardai quelques questions sur les exécutions. Le Danemark n'a pas encore adopté la guillotine. C'est toujours, comme au moyen âge, avec la hache qu'est frappé le coupable. Le bourreau danois n'est donc pas, comme chez nous, une espèce de mécanicien sinistre. C'est un « artiste », un terrible artiste, que l'imagination peut entourer d'un prestige mélodramatique... C'est ainsi, en effet, que je l'entrevoyais.

M. Berendsen sourit :

— Au fait, dit-il, pourquoi ne feriez-vous pas la connaissance personnelle de l'individu ?

— Mais je ne demande pas mieux... Ce sera un assez piquant contraste avec mes visites d'hier.

Nous prenons aussitôt rendez-vous pour le lendemain matin ; M. Berendsen demande, par le téléphone, à un rédacteur de journal l'adresse du bourreau et quelques indications sommaires sur le personnage.

Le lendemain, en effet, à dix heures, il vint me chercher en voiture, et nous voilà partis, suivant la route de Frédéricsberg, le grand faubourg de Copenhague. Les maisons se font rares peu à peu. Nous sommes maintenant dans la banlieue, une souriante banlieue, toute fleurie.

Au bout d'une demi-heure environ, la voiture s'arrête devant un gentil cottage, une petite maison à un étage, précédée d'un jardin soigneusement entretenu. Une inscription en lettres gothiques se lit, sur fond bleu, sur la façade de la maison. C'est le nom de la villa : *Aldershville* (littéralement : *repos de l'âge*).

— Nous y voilà ! me dit M. Berendsen.

Je crois à une plaisanterie de sa part, tant cette habitation rustique est coquette. Mais non ! il descend de voiture et il sonne à la porte du jardin. Une assez jolie fille vient ouvrir alertement, et, mise au courant du but de notre démarche, répond aussitôt qu'elle va aller chercher son père.

C'est la fille de Seïstrup, c'est la fille du bour-

reau, et j'évoque instinctivement par la pensée la Schleffen-la-Rousse, de Henri Heine, l'amie honnie du poète adolescent. Mais Mlle Seïstrup, avenante et gracieuse, ne semble pas du tout se croire maudite, elle. Seïstrup est en train de donner à manger à ses poules. En attendant qu'il vienne, sa fille nous fait entrer dans la salle à manger, d'un confortable bourgeois. Des pipes entre-croisées forment trophée. Des photographies encadrées, représentant des groupes de soldats, sont suspendues au mur, de chaque côté d'une bibliothèque qui contient bien une centaine de volumes. Dans un coin, des œufs portant la date du jour où ils ont été pondus, sont soigneusement rangés sur un meuble, en petits compartiments.

Tout indique le plus idyllique des bourreaux! Et ce sera, en effet, l'impression que nous emporterons de Seïstrup! Il arrive, un peu étonné. C'est un beau gaillard, d'une quarantaine d'années, aux yeux d'un bleu de porcelaine, à l'aspect débonnaire avec sa grande barbe blonde, un véritable type du Nord.

M. Berendsen, qui veut bien me servir d'interprète, lui expose, avec un parfait sérieux, que je sollicite l'honneur d'une conversation avec lui. Il roule, tout à fait interloqué, ses yeux si bleus, puis il s'incline et nous quitte un moment. Le bourreau de Copenhague a été faire toilette pour nous recevoir. Il a passé en hâte une jaquette grise, et il a vite peigné ses cheveux, avec force

pommade. Se trouvant assez présentable ainsi, Seïstrup nous fait asseoir et se met à notre disposition. Au fond, après une minute de surprise, il paraît flatté.

M. Berendsen l'interroge pour moi. Mais Seïstrup, avant de répondre, éprouve le besoin de faire une déclaration solennelle. Il nous affirme, en mettant la main sur son cœur, qu'il n'est pas le moins du monde « sanguinaire ». Il semble bien, en effet, que ce tueur d'hommes ne ferait pas inutilement de mal à une mouche. Il a même l'air sentimental en diable.

— Ce n'est pas moi qui tue, dit-il, c'est la loi ! Je ne suis que son instrument.

Mais Seïstrup, après cet exorde, ne gardera pas ce ton déclamatoire. Il devient aussitôt familier et bonhomme. Au fond, il a choisi « l'état de bourreau » parce qu'il est assez rémunérateur et peu fatigant, les exécutions étant rares. Après avoir été soldat, il était entré dans la police. La place devint vacante : il l'obtint sur cent cinquante concurrents. Il paraît, à ce qu'on voit, qu'il y avait des amateurs ! Il tient à nous dire que si l'emploi lui fut donné, c'est qu'il avait des notes excellentes, autant comme ancien sous-officier que comme policier. Je ne sais s'il y a, sous la calotte des cieux, d'autres bourreaux satisfaits de leur sort, mais celui-là semble parfaitement heureux, avec son traitement équivalent à deux mille cinq cents francs de notre monnaie. Aussi parle-

t-il avec quelque pitié de l'exécuteur de Stockholm, qui, lui, ne touche que quelques couronnes chaque fois qu'il « opère ». Mais, ajoute-t-il, « ce n'est pas un homme considéré ». Il est visible que Seïstrup, lui, a très bonne opinion de soi.

— Mais, lui demandai-je, où avez-vous appris à manier la hache?

— Nulle part; mais j'étais sûr de moi...

Et il ajoute ce mot avec sérénité :

— Quand j'étais jeune, j'ai été boucher!

Mais cela est dit si « gentiment », si doucement, comme si c'était vraiment la même chose d'égorger un bœuf ou de trancher la tête d'un homme!

— Et, la première fois, vous n'avez pas été inquiet?

Seïstrup sourit, d'un sourire candide :

— Mais non; « ça a très bien marché. »

Alors et de lui-même, comme s'il prévoyait une question délicate et comme s'il aimait mieux prendre les devants, il entame le récit de sa dernière exécution, qui fut infiniment moins réussie. C'est le souvenir mélancolique de son existence. Oui, cet homme si affable, si poli, a déchiqueté de la manière la plus horrible un malheureux patient, et il a dû s'y reprendre à deux fois pour l'achever.

— Voilà, dit-il, comment est arrivé ce « petit malheur » (*lille uheled,* en danois)... Au moment où je levais la hache, mon pied a glissé... et le coup, par suite, n'a pas porté où il aurait dû

porter. C'est un accident! ajoute-t-il philosophiquement...

Et, machinalement, tout en parlant, il détache avec ses doigts une tige fanée d'un bouquet qui se trouve sur la table.

Je réclame de lui qu'il nous montre la hache. Je m'attends à un instrument d'une horreur un peu romantique, en tout cas effrayant.

Seïstrup accède volontiers à mon désir. Il fait deux pas dans la pièce, et, se baissant, il prend tranquillement derrière son poêle une masse de fer, d'une forme non pas triangulaire, mais allongée, qui est pleine de poussière pour le moment. La poignée de la hache gît à côté, par terre. C'est avec cela qu'on tue. Le fer, qui ne luit point, qui semble assez mal entretenu, porte de visibles traces de sang. Seïstrup le regarde un moment avec indifférence; mais, satisfait de voir que cette exhibition nous intéresse, il nous fait soupeser ce lourd tranchant, et, complaisamment, en démonstrateur, il esquisse le geste de frapper.

Notre curiosité ne se tient pas pour rassasiée. Nous voulons voir le billot. Seïstrup nous invite à le suivre et nous conduit dans un hangar où se trouve un petit établi de charpentier, et qui est occupé pour l'instant par des poules qui couvent. Il cherche pendant quelques minutes. Allons, bon! voilà qu'il ne retrouve plus le billot... Si! il était là, caché par de vieilles planches.

Ce billot — il m'a invité à l' « essayer » —

manque absolument de solennité. C'est un morceau de bois de quatre-vingts centimètres de hauteur à peu près, et qui a la forme d'une pyramide. Il est peint en rouge. Le condamné a le cou rivé entre deux cerceaux de fer, qui s'attachent au billot. C'est entre ces deux cerceaux que le coup doit être porté. J'ai fait l'épreuve que le malheureux ne peut plus faire un mouvement.

Ce billot n'est point placé sur une estrade, mais sur le sol même. Ce doit être encore moins imposant que notre guillotine, et tout aussi ignoble.

Le bourreau danois ne va pas chercher son patient. On le lui amène, il se borne à donner le coup. Ainsi un acteur en renom qui ne daignerait pas paraître dans les levers de rideau. Puis, la tête du misérable une fois tranchée, il essuie sa hache et ne se préoccupe plus du reste. Il a gagné son argent. Il opère en habit noir.

Mais Seïstrup trouve qu'il a assez parlé de son métier, et il tient à nous faire faire le tour de sa propriété et à nous montrer des échantillons de sa race naine de poules, dont il semble très fier. Il nous promène aussi à travers les massifs de son petit jardin, et il parle horticulture avec M. Berendsen, qui se prête à ses explications et qui feint courtoisement de s'y intéresser. Nous revenons dans la salle à manger. La hache est toujours là, sur un tapis de la table, entre un pot de fleurs et un album de photographies à la reliure dorée,

abandonnée sans plus de façons. Quand accomplira-t-elle maintenant sa meurtrière besogne ?

Nous prenons congé. Seïstrup a été décidément le plus aimable des bourreaux. Il me souhaite bon voyage, en me tendant sa large main, sa main de justicier inconscient... Et, tout de même, à ce moment-là, je pense au pauvre diable qui, manqué une première fois, subit d'épouvantables tortures, du fait de ce bon petit bourgeois, amoureux des fleurs et passionné pour l'élevage de la volaille...

C'est un bon compagnon, mais il a ses moments de susceptibilité. Tout récemment, un journaliste, M. Cavling, s'était amusé à le mettre en scène, dans un article fantaisiste. Seïstrup se fâcha, poursuivit le journaliste en diffamation, et, après un débat contradictoire qui restera dans les souvenirs piquants de l'écrivain, M. Cavling fut condamné à quelques couronnes d'amende.

Telle fut ma visite à « Monsieur de Copenhague » — un des derniers bourreaux qui manient encore la hache et qui « opèrent eux-mêmes », sans le secours de la mécanique.

Après la visite à l'homme qui tue, il est juste de parler de ceux qui guérissent.

L'Assistance publique est organisée, en Danemark, d'une façon remarquable. Ce petit pays donne, à ce point de vue, de grands exemples. Il possède, pour une population de deux millions d'habitants, plus de cent hôpitaux (à peu près un

lit pour cinq cents habitants, et, à Copenhague, un lit pour cent quatorze habitants).

« Il n'est pas à ma connaissance, me dit un des médecins de l'hôpital communal, le distingué Dr Ehlers, qu'il y ait une capitale au monde où il soit plus aisé d'obtenir un lit à l'hôpital, bien que les mesures soient prises pour empêcher les abus... On ne voit guère chez nous, comme ailleurs, le triste spectacle de malades dont on est obligé de différer l'admission [1].

« Il faut insister aussi sur le fonctionnement excellent des secours à domicile. Vingt-quatre médecins, bien rétribués, et dont la fonction est considérée comme particulièrement honorable, soignent chez eux les malades sans fortune, qui ont cependant un abri.

« Un côté caractéristique de notre organisation sanitaire est celui-ci, qui implique une égalité singulière : les médecins inspecteurs de la ville peuvent exiger le transfert à l'hôpital des personnes, même de celles-là qui appartiennent aux classes aisées, qui sont atteintes de maladies contagieuses présentant, à un moment donné, un caractère de gravité particulière. La santé publique se trouve bien de cette mesure, en apparence rigoureuse, et les épidémies sont plus rares chez nous qu'ailleurs.

1. Il faut observer, pourtant, que l'admission gratuite à l'hôpital prive le malade de ses droits d'électeur jusqu'au moment où il aura pu rembourser la somme, d'ailleurs minime, à laquelle sont estimés les soins qu'il a reçus.

« Vous permettrez aussi, sans amour-propre national, que je vous assure que notre personnel d'infirmières pourrait nous être envié. Ce sont des personnes instruites et de bonne condition qui remplissent généralement ces fonctions, bien que, matériellement, leur situation pécuniaire soit infiniment modeste ; mais elles jouissent de quelque considération. Il est fréquent que des femmes de médecins assistent, à l'hôpital, leur mari. Je pourrais vous citer plusieurs exemples de ces ménages qui se sont voués, le mari par sa science, la femme par ses soins intelligents, au soulagement des malades.

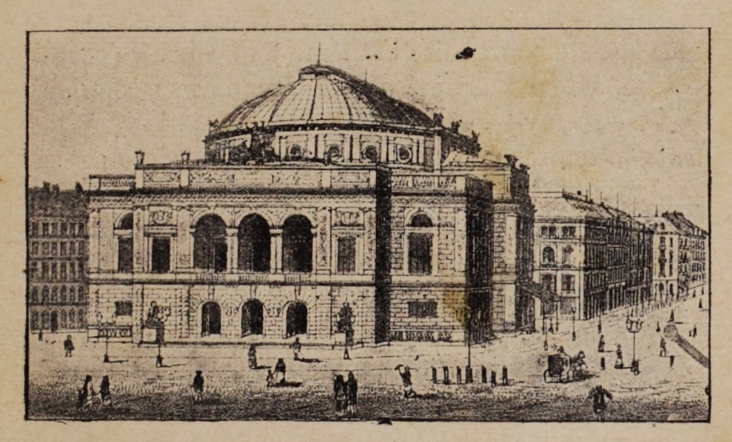
« Nous avons, malheureusement, une plaie chez nous qui contribue à nécessiter l'intervention de l'Assistance publique dans les classes populaires : c'est l'alcoolisme.

« Je ne saurais oublier, dans ce rapide tableau de notre assistance, les sociétés de secours, qui sont nombreuses. Chacune d'elles a un certain nombre de lits particuliers dans nos hôpitaux. La prévoyance est un des bons traits du caractère danois. Les gens sages sont nombreux, chez nous, qui savent penser à toutes les éventualités que peut réserver l'avenir. »

V

La vie théâtrale à Copenhague. — La vertu du corps de ballet. — Les pièces, les livres, les journaux. — Un poète patron de café-concert. — Le traducteur de *Bel-Ami*. — Un nom à retenir.

Le Théâtre-Royal est fermé en cette saison. Je ne peux donc voir ce corps de ballet dont les Danois



COPENHAGUE : THÉATRE-ROYAL

me disent qu'il est « sans rival » pour la grâce plastique. Il y a ici une école de danse, mais — voici le fait singulier — c'est en même temps, paraît-il, une école de vertu ; il n'y a pas là de petites Cardinal. La carrière de la danse est considérée comme la plus honorable du monde, et ces futures étoiles chorégraphiques se tiennent à merveille. C'est après une lecture d'une page de la Bible que

les petits « rats » de Copenhague vont essayer leurs pirouettes et leurs jetés battus, et c'est en louant le Seigneur, exercice auquel de nombreuses inscriptions convient le passant dans la capitale danoise, qu'elles se lancent en un tournoiement éperdu.

Les gens de théâtre jouissent, à Copenhague, d'une considération excellente. La plupart des artistes-femmes sont mariées et sont reçues dans la société bourgeoise et même à la cour, à l'occasion, si leur mari est par sa situation susceptible d'y être invité.

On me raconte, à ce sujet, une anecdote assez plaisante. Un Français, de passage à Copenhague, avait été à ce point ravi par l'élégance et le charme de la première danseuse, dans un ballet du Théâtre-Royal, qu'il s'enquit des moyens de lui exprimer lui-même le plaisir qu'elle lui avait fait éprouver. C'était un Parisien ne doutant de rien. Vainement lui répondit-on que personne, pas même le roi, n'était admis au foyer des artistes, il n'acceptait pas cette sévérité des usages. Il allait envoyer à la ballerine un mot sur sa carte, par un huissier, lorsque le Danois qui l'accompagnait et qui le pilotait dans Copenhague le présenta à un commandant du génie qui, précisément, a pris une grande part dans les récents travaux de la fortification de la ville.

— Vous ne sauriez, dit en souriant le cicerone du Français, trouver un meilleur confident de

votre admiration pour la danseuse que ce commandant...

— Pourquoi? C'est son... protecteur?

— Non pas, c'est son mari!

Les deux frères Poulsen, le vieux Schramm, le comique Neumann, Mme Olda Petersen sont les artistes en renom de Copenhague. Je ne parle que de ceux des quatre grands théâtres.

La production dramatique est relativement assez active. Chaque saison voit ses grandes premières très courues, et chaque année l'art national est toujours représenté par quatre ou cinq pièces, soit d'Hostrup (c'est un vieux pasteur qui aime à rire), l'auteur d'une mordante satire des mœurs bourgeoises : *Un scandale;* soit d'Esmann, dont les peintures dramatiques de la vie provinciale sont goûtées; soit d'Einar Christiansen, l'auteur de *Frère Rus*, un type de moine de la Renaissance encadré dans une action historique intéressante.

Mais, en ces dernières années, la pièce la plus curieuse qui se soit produite est la *Visite,* de M. Édouard Brandes, le frère de Georg Brandes, le Taine du Danemark, le penseur des *Courants de la littérature au XIXe siècle.* Cette *Visite* est une pièce à thèse. Un homme raconte à un de ses amis, nouvellement marié et dont il ne connaît pas encore la femme, une aventure qu'il a eue voici quelque temps. Comment cela s'est-il fait? Par quel vertige une créature, assurément honnête, s'est-elle donnée à lui? Puis, elle a brusque-



ment disparu, en lui défendant de la revoir, comme si elle se fût réveillée d'un songe. La maîtresse de la maison paraît : c'est cette femme même. Elle se trouble; l'ami, lui aussi, perd contenance. Le mari devine la vérité, il s'emporte, et, cependant, après un long combat qui se livre en sa conscience, il pardonne une faute qu'il absout philosophiquement, bien que son cœur saigne...

L'année dernière, Copenhague a eu un « Théâtre-Libre », fondé par le Cercle libéral des Étudiants, et auquel s'étaient intéressés trois journalistes ; mais il n'a pas donné une œuvre nationale. Il a simplement produit une adaptation de *Thérèse Raquin*.

La littérature a aussi, actuellement, un mouvement assez vif et remarquable, quand on songe que le débouché des livres se borne à un public bien restreint, comprenant le Danemark et une élite en Norvège, où la même langue s'écrit. Il paraît une cinquantaine de volumes par an.

Parmi les écrivains actuels de premier rang, il faut nommer M. Holger Drachmann, un romancier qui reste un poète. Dans le *Pacte*, il a décrit en une série de tableaux impressionnistes la vie intime de Copenhague. M. Drachmann expose là son idée d'un café-concert littéraire qui remplacerait les établissements où l'on ne débite au public que des inepties. Cette idée, il paraît qu'il a l'intention formelle de la réaliser, et l'on verra un jour

le plus grand poète danois s'établir patron de café et surveiller la commande d'un bock à l'as ! Ne croyez pas à une boutade paradoxale : les esprits du Nord sont toujours sérieux, même dans l'excentricité.

M. Henrik Pontoppidam est un nouvelliste apprécié. Une de ses nouvelles les plus typiques est celle où il met en scène un jeune homme enthousiaste, qui, dans ses généreux rêves révolutionnaires, s'offre à se dévouer, se déclare prêt à l'action. Mais les chefs du parti ne songent qu'à l'exploiter et, retenant son bras, font appel seulement à sa poche. C'est une mordante satire socialiste. Il faudrait connaître à fond les mœurs danoises pour dire si elle est juste.

M. Hermann Bang a obtenu dernièrement un grand succès avec un roman : *Fine*, dont l'action se passe pendant la guerre du Danemark, en 1864. Fine est une jeune fille qui, après avoir soigné un garde forestier servant dans l'armée, blessé, s'éprend de lui. La guerre, les malheurs publics, « l'atmosphère désespérée » les rapprochent l'un de l'autre. Fine tombe dans les bras du soldat, se croit aimée, ne comprend pas le rôle qu'ont joué les influences extérieures dans cette passion, et, quand elle se voit abandonnée, dédaignée, à la paix elle va se noyer dans un étang. Autour de ce drame mélancolique la guerre se déroule en des pages sombres, tragiques, poignantes. M. Bang, me dit-on, est un des écrivains qui, en Danemark,

où le mouvement réaliste s'est très accentué récemment, a subi le plus l'influence de M. Émile Zola, très lu dans le Nord.

Il faut citer encore M. Karl Cansen et ses *Contes*, d'une finesse caustique.

La littérature danoise est encouragée par des associations privées, qui décernent aux jeunes écrivains qui semblent avoir de l'avenir, des subventions et des bourses de voyage. En outre, chaque année, dans les trois prix officiels qui sont accordés aux arts, il en est un pour la littérature.

Il n'y a pas moins de treize journaux quotidiens à Copenhague, divisés en conservateurs et en libéraux, se livrant à des luttes violentes. Mais le régime de la presse est assez sévère, et les libéraux sont contraints souvent, pour exprimer prudemment une idée, à des périphrases compliquées. L'accusation de « lèse-majesté » est, en ce moment, m'assure-t-on, trop facilement suspendue, avec ses trois mois de prison pour le moins, sur la tête des écrivains de l'opposition.

La politique, toutefois, n'empêche pas la chronique de fleurir. Elle est, paraît-il, brillamment représentée par MM. Gustave Ermann, au *Dagens Nykeder;* par M. Peter Hasen, au *National Tsidende;* par MM. Valdemar Vedel, Carstensen, Hœrup, Nansen, etc. L'écho — et l'écho mordant et acéré — est la spécialité du *Kjobenhavn,* qui compte M. Hermann Bang parmi ses collaborateurs, et où M. Holger Federspiel trace de vi-

vants et légers crayons de la vie de la capitale. Au *Kjobenhavn* se trouve encore le jeune matelot Madsen, qu'un conseil de guerre condamna pour avoir traduit *Bel-Ami*. Retenez, je vous prie, le nom de l' « expert », l'ineffable M. Stephenson, qui déclara que la traduction d'un tel livre méritait les pires supplices. En fait, tout se borna à une amende que paya le journal. L'arrêt du conseil mentionnait que le *Kjobenhavn* devait cesser la publication en feuilleton. Le journal la cessa « en feuilleton », en effet, mais la continua autrement[1]. M. Madsen est un petit homme, avec un drôle de visage, un vrai visage chinois. Il est plein d'entrain et de malice. Cette mésaventure n'a pas paru affecter le moins du monde sa gaîté naturelle.

1. Pour les personnes curieuses de voir ce que peut être la censure danoise, le passage incriminé se trouve à la page 322 de l'édition française de *Bel-Ami*.

LA NORVÈGE

VI

Elseneur. — Le tombeau d'Hamlet. — L'exploitation shakespearienne. — Le monument de Bernadotte. — Les buffets suédois. — Un roi propriétaire. — Christiania.

J'ai quitté Copenhague pour faire route directement vers Christiania, par Helsingor et Helsingborg. C'est un dimanche matin. Une foule endimanchée s'en va passer la journée en Suède. C'est l'affaire de moins d'une demi-heure de traversée.

Helsingor, c'est le shakespearien Elseneur. Là, tout est plein de souvenirs d'Hamlet, tout évoque son ombre romanesque. On montre même son tombeau... au milieu d'un casino de bains de mer. Il est vrai que ce tombeau, qui se compose d'une simple colonne, est naturellement tout ce qu'il y a de moins authentique. L'édification de ce monument est l'œuvre d'un homme avisé qui a spéculé sur le travail auquel se livre l'imagination des touristes, avant d'arriver à Elseneur, et qui a trouvé ingénieux de leur faire payer un franc, à peu près, pour contempler cette pierre insignifiante. C'est un malin. Si on le désirait, il montrerait aussi bien, sans plus de difficulté, la tombe de Polonius et celle de tous les autres personnages du drame de Shakespeare. Déjà, si le gardien de ce tombeau chimérique vous trouve une physionomie suffisamment crédule, il vous invite,

pour quelques « ores » de plus, à faire un pèlerinage au ruisseau où se noya Ophélie. Ainsi, très pratiquement, sinon très honnêtement, exploite-t-on à Elseneur, de la façon la plus effrontée, la légende immortalisée par la poésie.

Mais si l'on peut sourire de ces prétentions extra-historiques, Elseneur ou Helsingor est dans une situation magnifique, sur le Sund, si resserré qu'il semble un grand fleuve impétueux. Le champ qui s'offre à la vue est immense sur la côte danoise et, en face, sur la côte suédoise. C'est l'étendue du panorama qui est, là, l'extraordinaire ; car, des deux côtés, le rivage n'a rien d'abrupt et est même assez plat. Mais l'œil est sollicité de tous les points de l'horizon à la fois. C'est une impression très singulière.

Sur la côte danoise, le vieux château de Kronsborg, avec ses tourelles fantasques, domine tout le pays, mais il n'est plus guère qu'une sentinelle de parade, car, avec les transformations modernes de la guerre, on l'aurait vite réduit au silence, malgré son air de bravache. Comme pendant, on lui a donné une construction gothique, l'Hôtel de ville nouveau d'Helsingor. L'idée n'est peut-être pas mauvaise, mais l'effet ne sera heureux que lorsque le temps aura mis sa patine sur cet édifice tout battant neuf. Entre ces deux monuments, l'ancien, celui que son passé rend, malgré tout, imposant, où flotte l'ombre d'Ogier le Danois, le héros des romans de chevalerie, et le récent, qu

n'a pas encore d'histoire, — s'étend la ville et se creuse le port, en ce moment très animé. Puis, au loin, c'est le contraste des bois, d'un vert violent, et des dunes, qui forment de larges bandes jaunes, et rien n'interrompt le vaste champ qui s'offre à la vue...

Sur la côte suédoise, le sol se découpe avec plus d'accidents. Helsingborg se développe, en apparence, sur une longue et mince bande de terrain. Ses constructions modernes sont dominées par des ruines altières, rappelant le passé de guerre des peuples rivaux. Si le Danemark a le château de Kronsborg, Helsinborg a sa tour de Koernan ; mais ce n'est plus qu'un fier débris.

On l'aperçoit tout d'abord, et l'on évoque ces siècles de luttes sur cette vieille terre scandinave. Là où tant de sang coula, ce n'est plus, aujourd'hui, qu'une pacifique et coquette plage d'été.

Le temps est si clair qu'on aperçoit distinctement, à peine le bateau a-t-il donné quelques tours de roue, les couleurs suédoises qui flottent sur les monuments, et bientôt, au bout de la jetée d'Helsingborg, le modeste petit monument qui rappelle le débarquement de Bernadotte, que rien n'étonnait plus alors depuis longtemps, et qui trouvait très simple de venir se faire couronner roi de Suède. Il faut avouer qu'on ne s'est pas mis beaucoup en frais pour la commémoration matérielle de cet événement.

Le bateau est bondé. Les touristes du dimanche

savent que la loi suédoise interdit ce jour-là la vente des boissons alcooliques (la défense part du samedi, midi), et ils se sont pourvus de fioles d'eau-de-vie, auxquelles ils ont sans doute largement goûté ; car ils sont fort en gaîté et entonnent des chants qui témoignent de leur belle humeur. En Suède aussi, il paraît qu'on ne se fait pas faute de tourner la loi.

Je subis la visite de la douane (je commence à être habitué à cette formalité, qui se représente pour la quatrième fois depuis que j'ai quitté la France), et je me hâte de monter dans le train qui va directement en Norvège. Les wagons suédois sont fort bien aménagés et intelligemment compris ; il est vrai que les trajets sont généralement d'une bonne durée dans ce pays ! Chaque compartiment forme une sorte de petit salon s'ouvrant sur un couloir. Des inscriptions en toutes les langues ont toutes sortes de prévenances pour les voyageurs. Par exemple, la traduction française de certain avis est d'une naïveté charmante : « Ayez la bonté de ne pas aller dans la *closette*, près des stations ! » Le chemin de fer suit presque constamment la mer. Le paysage est triste et monotone ; il a une analogie frappante avec des coins de notre Bretagne. Ce sont les mêmes landes, les mêmes rochers pelés. Les villages sont très espacés ; ils seront, à partir de Gothembourg, de plus en plus rares.

A Halmstadt, je fais connaissance avec les buf-

fets suédois. C'est une organisation assez pratique : sur une longue table se trouvent toutes sortes de mets ; chacun se sert soi-même ; on n'a à atteindre aucun office des servantes qui restent à peu près impassibles au milieu de la cohue des voyageurs. On prend ce que l'on veut, et, si on a le temps, on va s'asseoir à une petite table. Mais presque tout le monde mange debout. Quand on a payé, on vous délivre une espèce de contremarque que l'on rend, en sortant, à un groom qui a une assiette à la main pour les recueillir et qui vous fait un profond salut.

Nous traversons la prospère Gothembourg, où les rues alternent avec les canaux, comme dans une ville hollandaise. La nuit ne tombe que très lentement, et, dans une persistante et pâle lumière qui donne aux choses des tons gris perle, s'estompe une contrée assez aride, qui change souvent d'aspect presque brusquement.

L'obscurité vient, pourtant. C'est un coup de théâtre lorsque je me réveille, quelques minutes avant d'arriver à Christiania. La capitale norvégienne ne se présente pas d'une façon aussi avantageuse ainsi, que lorsqu'on y entre par la mer. Mais le chemin de fer suit quelque temps le fjord, et le spectacle est charmant. D'immenses bois de sapins viennent se baigner dans l'eau, et d'innombrables îles, toutes vertes, sont semées dans ce bras de mer. Le soleil, déjà ardent, jette des traînées de lumière sur ces bois, dore le faîte de ces

petites montagnes séparées les unes des autres par des canaux naturels. Des villas coquettes, toutes blanches, coupent tout à coup les profondeurs des sapins. Quelques-unes, me dit-on, appartiennent au Roi, qui les loue sans vergogne et en tire un revenu qui n'est pas à mépriser pour un souverain qui est un propriétaire ordonné. On sait qu'il possède également des maisons de rapport à New-York, et qu'il ne dédaigne pas de faire aussi, non officiellement, bien entendu, le commerce du salpêtre.

On aperçoit la forteresse de Christiania, qui n'a plus aujourd'hui une bien sérieuse valeur défensive (les ouvrages importants sont à quelques lieues de là, plus près de la mer), puis on entre en gare. Christiania apparaît avec sa longue et large rue centrale comme une ville toute moderne. Au bout de cette rue, qui devient montueuse, s'élève le palais du Roi pendant ses séjours — auxquels l'oblige la Constitution durant trois mois — en Norvége. Cet édifice n'est imposant, dans sa massivité, que par sa situation. Avant d'y arriver, on rencontre le palais législatif du Sthorthing, qui n'est pas, malgré les deux lions de pierre qui veillent à sa porte, d'un caractère bien particulier : on dirait plutôt une grande halle. Presque en face, s'étend la lourde façade de l'Université. Tous les monuments qui évoquent la vie intellectuelle et politique sont réunis sur cette rue. Mais ce ne sont pas les monuments qui sont

intéressants à Christiania. La nature, qui est là, souriante et gracieuse en été, compense cet aspect indifférent de la capitale norvégienne. Que l'on monte, par exemple, au parc Saint-Jean, qui se trouve sur une des hauteurs qui entourent la ville, et l'impression change dès que, de nouveau, on voit la mer. L'orgueil et la parure de Christiania, c'est sa ceinture d'îles capricieuses, d'une beauté harmonieuse, donnant la mesure entre le « grandiose » et le « joli ».

VII

Norvégiens et Suédois. — Une question à l'état aigu. — La représentation diplomatique de la Norvège. — Un Bougival austère. — La modification du drapeau. — Un paysage mouillé. — Les sectes religieuses.

Si peu que je veuille parler politique ici, il est une question qu'il est impossible de ne pas effleurer, d'autant que, en France, elle est parfois l'objet d'interprétations assez fausses : il s'agit des relations, actuellement fort tendues, entre la Norvège et la Suède.

Dans les conversations que j'ai eues dès mon arrivée avec plusieurs Norvégiens, certains mots m'avaient frappé :

— Comment, m'avait dit l'un d'eux, en me demandant l'itinéraire de mon voyage, vous irez à Stockholm ?

— Mais, assurément, je passerai à Stockholm à mon retour du Cap Nord !

— Pourquoi faire ?

— Mais pour visiter la capitale de la Suède...

Mon Norvégien avait eu une petite moue dédaigneuse. S'il eût été moins courtois, je crois qu'il eût haussé les épaules.

Un instant après, un autre habitant de Christiania racontait un voyage qu'il avait fait en France.

— Figurez-vous, disait-il, qu'on m'avait pris d'abord pour un Suédois... Vous pensez que cela ne m'avait pas flatté, diable !

Tout ceci paraissait attester une certaine vivacité dans l'animosité qu'on éprouve en ce moment — ou qu'on semble éprouver — pour la nation sœur. Je devais me renseigner exactement sur ce point.

Mais bien que le temps fût menaçant, je ne pouvais consentir à parler politique entre quatre murs après avoir aperçu le panorama délicieux des îles du fjord de Christiania. La pluie semblait inévitable, mais ce n'était pas encore de la brume qui était répandue sur cet archipel : c'était à peine un léger voile de gaze qui, sans obscurcir l'horizon, l'enveloppait d'un gris perle incomparablement délicat.

J'avais pris rendez-vous avec un écrivain norvégien, mêlé à la vie publique de son pays, qui s'était obligeamment offert à me fournir toutes les indications dont je pourrais avoir besoin. Il se rendit aisément à mon désir de causer en plein air.

Nous descendons jusque vers l'un des deux ports, en traversant la promenade centrale qui aboutit au palais du Sthorthing. Nous nous croisons avec une musique militaire qui vient de donner son concert quotidien. Ces musiciens sont assez singuliers d'aspect, de par la diversité des uniformes. Les uns sont en noir, avec le bonnet de police ou la casquette, les autres en gris, avec le casque à pointe. On m'explique que, par économie, on ne délivre que peu à peu la nouvelle tenue, qui est la tenue de couleur grise. Ce casque

à pointe dont ils ont été gratifiés a été un peu raillé par l'opinion, qui trouve inutile cette imitation prussienne ; mais il se pourrait qu'il y eût, dans cet accoutrement aussi, des raisons d'économie, quelque lot de casques à pointe ayant pu être acheté à bon compte.


PRINCE ROYAL DE SUÈDE ET DE NORVÈGE

Au reste, en ce moment qui correspond à une période de convocation militaire, on rencontre beaucoup de soldats à Christiania. Les recrues viennent accomplir la moitié des quatre-vingt-dix jours de service auxquels tout Norvégien est astreint. Ces soldats ont l'air assez peu martial ; il n'y a que la garde, recrutée par voie d'engagements et faisant un service permanent, qui, avec la longue capote et le pantalon à bande blanche, ait bonne tournure. Les officiers, généralement très instruits, tirent profit de leurs loisirs de gar-

nison. Ils ne trouvent pas au-dessous d'eux de donner des leçons en ville, par exemple; d'autres exercent même des fonctions dans des bureaux civils.

Les officiers de marine ont plus à faire. Ils ont, d'ailleurs, subi des examens beaucoup plus sérieux, exigeant des connaissances étendues; et n'étant, en tout, que quatre-vingt-dix, ils ont de multiples occupations. Ce chiffre de quatre-vingt-dix que je donne va d'ailleurs être légèrement augmenté, et pour une raison assez curieuse. Il n'y a pas longtemps, les dames norvégiennes ont offert par souscription à leur pays un navire de guerre, et le jour où cet aviso sera terminé, quelques nominations nouvelles seront nécessaires.

L'armée est très populaire en Norvège. En réalité, on estime qu'elle donne quelque poids aux réclamations du gouvernement norvégien contre ce qu'on appelle les empiétements de la Suède. Personne ne songe sérieusement pourtant que, quoi qu'il arrive, elle ait à jouer un rôle actif. Il n'est guère plus vraisemblable, bien qu'on semble redouter l'appétit de la Russie qui, dit-on, convoite les ports du Finmark, de l'Extrême-Nord, qu'elle ait à défendre un jour Vadsô ou Hammerfest. Ces menaces russes ne sont que propos de marchands, enviant la situation de ces ports qui restent toute l'année libres de glace.

Nous prenons place à bord d'un des petits vapeurs qui sillonnent constamment le fjord. Nous

passons sous la vieille forteresse d'Akershus, aujourd'hui d'apparence fort débonnaire et qui ne semble plus guère servir qu'à offrir un point de vue charmant; nous laissons à notre droite la frégate, toujours à l'ancre, donnée par un particulier pour servir d'école à la marine de commerce, et nous nous engageons dans un véritable labyrinthe de petites îles qui à tout instant semblent fermer la route au bateau, mais quelque étroit canal nous donne tout à coup accès dans une autre partie du golfe.

Au bout de quelque vingt minutes d'une promenade exquise, nous débarquons devant un joli chalet, de pur style norvégien, perché au milieu d'un bois de sapins. C'est Nordstrand — quelque chose comme le Bougival de Christiania. On vient là en partie, pour prendre son bain dans ces tentantes eaux claires. Mais c'est un Bougival d'une espèce particulière et qui nous révèle un trait bien... norvégien. J'avais innocemment demandé un grog pour me réchauffer, car la température était assez fraîche. Le garçon me regarde avec une quasi-indignation. Faute de grog, je réclame un peu de cognac et d'eau de seltz... Mon compagnon souriait d'un air énigmatique.

Le garçon part et me rapporte de l'eau de seltz, mais de l'eau de seltz seulement. Dans ce café élégant, qui est un lieu de plaisir, les spiritueux sont interdits ! On y fait la fête avec du sirop et de l'eau gazeuse! C'est la commune qui donne

licence de vendre des boissons alcooliques, et elle a, dans son austérité, jugé inutile de les autoriser à Nordstrand.

— Vous allez, j'en suis sûr, nous taxer un peu d'hypocrisie, me dit mon aimable guide, qui s'amuse de ma très petite déconvenue... Je confesse que cette défense, ici, est assez ridicule...

Et il convient de bonne grâce qu'on a un faible, dans son pays, pour cette affectation de dehors vertueux, et qu'il ne faut pas trop peut-être se fier aux apparences.

Mais le décor que nous avons sous les yeux est si joli ! On est si bien pour causer ! Nous finissons par en venir à la question qui doit me préoccuper, dans ces notes sur la Scandinavie.

— Alors, dis-je à mon interlocuteur, vous êtes décidément à couteaux tirés avec vos voisins les Suédois ?

Il hoche un instant la tête :

— Ma foi, oui ! répondit-il. Il se peut que nous ayons la tête près du bonnet, mais cette affaire de notre représentation diplomatique à l'étranger nous tient fort au cœur. Or, ce que nous voulons, généralement nous le voulons bien.

Je ne fais, naturellement, sans prendre parti, que transcrire ses paroles.

— Si, poursuivit-il, la question est arrivée à l'état aigu, c'est bien la faute de la Suède ! Nous n'avions d'abord que des prétentions très modestes, qui sont encore celles de quelques conservateurs, chez

nous. Vous savez que nous sommes absolument indépendants de la Suède, si nous sommes associés avec elle sous l'autorité d'une dynastie commune. Cette indépendance est, en fait, complète, sauf en un point : celui de la représentation diplomatique. La Suède a accaparé ce privilège à son profit, ce qui est absolument inique, ce qui nous blesse autant dans nos intérêts (nous sommes libre-échangistes et la Suède est protectionniste) que dans notre amour-propre. Tenez compte, si vous voulez, que l'amour-propre nous entraîne plus encore que le souci de nos intérêts.

« Au début, nous demandions seulement que le ministre des affaires étrangères, qui est le même pour les deux royaumes, fût de temps en temps un Norvégien. Pouvait-on être plus modéré ! La Suède n'a pas fait droit à notre juste requête. Maintenant, nous souhaitons une représentation différente pour chacun des deux pays. Nous ne voulons plus que nos affaires passent par Stockholm, nous réclamons nos propres diplomates et nos propres consuls, et nous saurons très bien obtenir gain de cause. La Suède nous traite d' « enfants turbulents », et je ne parle pas de ce petit parti composé de Suédois de l'ancienne noblesse dont l'idéal serait notre vassalité, je parle des esprits même relativement libéraux. Qu'on dise de nous ce qu'il plaira de dire, mais nous ne céderons point ! Notre gouvernement poursuivra

fermement ce que nous regardons comme notre droit...

« Vous entendrez dire peut-être que ces revendications que nous formulons sont passe-temps de politiciens. Et bien! à l'exception, je vous le répète, de quelques conservateurs, interrogez tous les Norvégiens, et vous verrez s'ils sont d'accord à protester contre l'abus de pouvoir de la Suède. De la politique! nous avons assez matière à en faire avec la question du suffrage universel, et avec celle de l'impôt direct que nous voulons substituer à l'impôt indirect... Non! cette représentation diplomatique particulière nous passionne sincèrement et profondément... Voyez le mouvement d'opinion qui se produit actuellement pour supprimer de notre drapeau le signe de l'union, la croix qui se trouve en haut, du côté de la hampe. Encore une fois, nous ne nous accommoderons plus de sembler être sous la tutelle des Suédois, et nous nous en débarasserons, pacifiquement, nous l'espérons...

— A la façon dont vous le prononcez, ce mot sent un peu la poudre... Où en est, en réalité, chez vous, ce mouvement républicain dont nous entendons parler parfois?

— Ce mouvement peut se résumer ainsi. Les Norvégiens disent aux Suédois : « Accordez-nous ce que nous voulons, et la pensée de la République est morte. Sinon... »

— C'est ce « sinon » qui est gros d'orages.

— Nos journaux, en effet, commencent à faire à la République de claires allusions. Tenez, ces jours-ci, le *Verdens Gang* (la Marche du Monde) protestait énergiquement contre le silence du roi dans une question où nos intérêts étaient en jeu : « Le roi dort, écrivait la feuille libérale, il ne veille pas sur les droits des Norvégiens. Pendant cinq jours il a dormi, nous n'avons pas eu de roi… On dirait qu'on peut très bien se passer d'un roi. » L'avocat royal a poursuivi le journal, mais Oscar II n'a pas voulu admettre qu'il y eût là crime de lèse-majesté. Cela a été, de sa part, acte de bonne politique. La dynastie, bien qu'elle ne soit pas populaire chez nous, n'a rien à craindre d'ici longtemps, pour dire exactement les choses, si la Suède cède sur le point qui nous intéresse si fort… Ce n'est pas le petit millier de socialistes qui a pour chef Jeppesen, un ouvrier brossier, qui peut inquiéter beaucoup le roi.

Comme nous en étions là, comme j'entendais ces propos assez vifs contre la Suède, des musiciens vinrent s'installer dans un petit kiosque et commencèrent à jouer. Je vis avec quelque étonnement que c'était un orchestre… suédois. Je fis part de ma surprise à mon compagnon.

— Oh! mais, dit-il en souriant, la lutte n'est que de gouvernement à gouvernement. Individuellement, nous n'avons aucune hostilité, aucune animosité contre les Suédois. Ils sont très bien venus chez nous, vous le voyez (de fait, des

applaudissements nourris se faisaient entendre), et nous sommes bien venus chez eux. Ce n'est que par façon de parler que nous échangeons quelques plaisanteries aigres-douces, qui sont traditionnelles. Pour moi, ajouta-t-il, j'ai de bons amis suédois qui me sont très chers. La politique, si passionnée soit-elle, n'a pas envenimé encore nos rapports personnels... Nous nous raillons un peu mutuellement, nous relevons nos travers, mais nous n'avons aucune envie de nous couper la gorge... Vous verrez ce soir, à notre petit Tivoli (car nous en avons un, nous aussi), qu'on accueillera très bien des chœurs de Suédoises, qui sont en ce moment à Christiania. Ce sont, entre parenthèses, de très honnêtes jeunes filles qui utilisent leurs vacances à gagner quelque argent. Un détail de mœurs un peu singulier pour vous, peut-être, n'est-ce pas? Quant à cet orchestre militaire de Stockholm que vous entendez (un usage particulier, encore, que ces congés accordés à ces soldats musiciens pour entreprendre des tournées à leur compte), il vient tous les ans en Norvège. On eût été fâché de ne pas l'y voir cet été, comme d'habitude.

Cependant, le ciel s'était obscurci, et soudain l'averse, depuis quelque temps suspendue sur nos têtes, s'était mise à tomber... C'est un déluge. Brusquement, le délicieux paysage que j'admirais un instant auparavant s'efface, disparaît, est noyé sous la pluie. Nous ne voyons même plus l'eau du fjord au-dessous de nous, et dans ce petit chalet

de Nordstrand il nous semble que nous sommes suspendus mystérieusement sur un abîme. Hélas! en un moment, la vision charmante des îles s'est évanouie, et c'est au milieu d'une brume opaque que le bateau, qui tout à l'heure longeait ces côtes si gracieusement découpées, nous ramène à Christiania, où la première chose que j'aperçois est un cortège de l'Armée du Salut, stoïque sous ses parapluies, marchant — feu et sang! — à l'attaque de quelque citadelle d'infidèles.

Les sectes religieuses se donnent, en effet, libre carrière à Christiania. « Enfants de Dieu », quakers, méthodistes, voire mormons (mais mormons sans femmes, ce qui est un genre de mormonisme qui ne prête pas beaucoup à la plaisanterie!), pullulent, prêchent à qui mieux mieux les voies droites du salut! Un sceptique me dit que les distractions étant rares à Christiania, c'est peut-être, au fond, l'ennui qui jette nombre de gens dans cette exaltation sacrée. L'explication est un peu superficielle. Mais nous aurons l'occasion d'étudier de près ce mysticisme particulier.

VIII

A travers Christiania. — La « Cuisine à vapeur ». — Le bateau des Wikings. — L'Université ; les chants d'étudiants. — Une institution nationale. — Ibsen, Bjornson et Lee. — La littérature norvégienne.

Promenades obligées et traditionnelles à travers Christiania : la visite à la « Dampkjökken » (que de K!) ou, autrement dit, la « Cuisine à vapeur ». C'est un établissement philanthropique modèle, quelque chose comme un fourneau économique, avec toutes les améliorations possibles. Là, pour une somme minime, équivalant à 35 centimes, — les raffinés peuvent dépenser 60 centimes, — on se fait servir un repas modeste, mais suffisamment abondant, composé de deux plats, qui sont aussi bons que peuvent l'être des plats norvégiens, car on n'est pas très fort en cuisine, ici. J'ajoute que, pour un Parisien, les heures des repas paraissent extravagantes. Quand je dis « qu'on se fait servir », c'est une façon de parler ; car, au contraire, chacun vient chercher lui-même sa portion à un guichet situé au premier étage ou au rez-de-chaussée, selon le prix qu'on met à son dîner. On rapporte cette portion et on la vient manger à loisir sur de grandes tables de marbre. Ces salles sont fort propres, d'un aspect assez avenant et parfaitement claires, bien que les fenêtres donnent sur une rue médiocrement large. Au reste, il n'y a pas, parmi les convives de ces

4.

festins à bon marché, que des ouvriers ou des pauvres diables. Les gens pressés ne dédaignent pas, à l'occasion, d'aller manger là un morceau. Il est arrivé que cette fondation, d'institution charitable, donne des bénéfices aujourd'hui. Il est donc vrai, une fois au moins, par hasard, qu'une bonne action porte en soi-même sa récompense.

Autre visite à un établissement qu'on me donne également comme modèle dans son genre : le poste des pompiers. En raison du grand nombre de constructions en bois, les incendies sont fréquents. On a donc dû aviser à les combattre le plus rapidement possible. De fait, on me fait assister obligeamment à un simulacre d'alerte, et les pompes sont attelées en un instant, grâce à l'ingénieuse simplification des harnais des chevaux. Ces pompiers sont casernés, contractent un engagement et ont une organisation militaire.

Je vais, de là, au Musée des Arts industriels, qui contient d'intéressantes collections d'objets populaires typiques, quelques-uns de ces objets populaires étant d'ailleurs d'une assez grande valeur : telles sont, par exemple, les anciennes couronnes de mariées du Télemark et du Hardanger, en argent doré, ou de singuliers bahuts de bois peint, que recherchent déjà vainement, dans les provinces, les amateurs d'antiquités. Là aussi, des marchands sont venus, qui ont fait de terribles rafles. Les objets caractéristiques qui restent

dans les fermes ne sont pas à vendre, et les paysans n'ont aucune envie, aujourd'hui, de les échanger pour de la moderne camelote. Ils y sont, en général, fort attachés. Je reparlerai de ces vieux meubles norvégiens.

Puis il faut aller au Musée des Beaux-Arts, où m'intéressent surtout les tableaux des artistes qui ont retracé la vie et les aspects de leur pays avec une sorte de piété touchante, les Gude, les Cappelen, les Morten-Muller, les Sowding, les Verenskiold. Cette école norvégienne est assez riche en talents sincères, et à une facture réaliste s'unit curieusement un fond de rêverie.

Je ne puis manquer non plus de pousser jusqu'à l'Université pour contempler un vestige palpable des âges héroïques de la Norvège. C'est le bateau des Wikings, trouvé il y a quinze ans à Gogstad. Cette grande embarcation, qui mesure vingt-trois mètres de long, et qui est encore garnie des bou-cliers qui abritaient les rameurs, a vraisemblablement fait le voyage de nos côtes normandes, bravant les tempêtes de l'Atlantique et de la mer du Nord. Elle gisait sous le sable depuis des siècles, ayant servi de tombeau au chef qui la commandait, selon la coutume de ces rudes pirates. Ce chef lui-même est représenté... par ses tibias et quelques débris de ses os, qui ont permis d'établir qu'il était d'une belle taille. La trouvaille eût été plus importante encore si, il y a quelques centaines d'années, ce poétique et sauvage tombeau

n'eût été violé par d'audacieux larrons, qui, indifférents aux doléances des archéologues des temps futurs, soulagèrent cette pittoresque demeure funèbre de tous les objets précieux. Ils durent même secouer fortement le chef lui-même, endormi dans son sommeil éternel, car il n'est, comme je l'ai dit, resté que des débris de son squelette. Attentat tout à fait déplorable, car quelle mine d'informations familières sur les Wikings eût offerte ce bateau, s'il fût demeuré intact depuis la grandiose cérémonie de cet enterrement épique de vieux roi du Nord ! Dans ce sacrilège pillage, ils n'ont laissé que le navire, et l'on n'a pu placer sous une vitrine que d'infimes fragments d'étoffe, des parcelles de bijoux, quelques plumes de paon.

Si vénérable que soit, par son âge, ce bateau, qui permet d'évoquer tant d'aventures violentes de conquêtes et de rapts, — qui sait si quelque douce fille de France ne fut pas enlevée par ces implacables coureurs de la mer[1] ? — il est dans un assez bon état de conservation encore, et offre un tangible document d'un intérêt considérable. Comment se fait-il, par exemple, que l'Université n'ait pas encore pris la peine de faire construire un abri moins primitif que le hangar en bois où l'on a placé le navire des Wikings ? Il brûlerait

1. « Je me choisis une vierge parmi les Latins », dit le *Chant de Viking*, de E. Gustaf-Geijer. « Elle pleura trois jours, puis redevint heureuse... Nous vidions alors sans mesure la corne d'hydromel sur les flots orageux... »

en un instant si, par malheur, quelque allumette mal éteinte mettait le feu à cette sommaire construction de sapin. On se rend bien compte, paraît-il, du danger permanent que court cette « pièce » unique. Mais il y a dans le caractère norvégien un certain fond d'apathie, quand les circonstances n'exigent pas immédiatement d'énergiques efforts.

A propos de l'Université, je dois parler des étudiants. La vie universitaire s'est beaucoup développée, en ces dernières années, à Christiania : on dit même qu'il y a trop d'étudiants, et que, avant peu, de par l'impossibilité pour tous ces jeunes gens de se caser, on aboutira à une sorte de prolétariat académique. Mais c'est devenu le rêve de beaucoup de paysans de faire de leurs fils des avocats, des médecins ou des pasteurs. Ils sont encouragés, au début, par ce fait que les études sont gratuites. Il est à craindre qu'il n'y ait bientôt beaucoup de déclassés.

Les étudiants n'ont rien des habitudes tapageuses des étudiants allemands. Pour tout insigne, ils portent une casquette ornée d'une petite Minerve d'argent et qui a, comme addition, un énorme gland noir, d'un effet assez peu heureux.

En dehors des cours, ils se retrouvent dans une vaste maison qui leur appartient, où ils peuvent travailler et aussi se distraire. Ils ont une petite salle de théâtre, où ils jouent volontiers des farces satiriques, qui font aussi de fréquentes excursions sur le domaine de la politique. Leur association

est présidée par l'un d'eux, un ancien, qui prend le titre de « formand ». Le formand convoque ses camarades toutes les fois que se présente une question intéressant le corps des étudiants. En dehors de ces assemblées, on se réunit tous les samedis pour discuter quelque sujet scientifique ou philosophique. Sur la petite scène est alors installée la table du conférencier improvisé. Quand il a fini, tout en buvant de la bière ou du punch, les assistants reprennent la thèse qu'il a soutenue, et, familièrement, mais sérieusement, font valoir les arguments pour ou contre.

Les étudiants norvégiens ont la passion du chant. Il existe parmi eux une société composée de chanteurs doués d'une éducation musicale et dont les chœurs sont réputés. Ces chants larges, d'une poésie mélancolique, émeuvent profondément lorsqu'on les entend tout à coup. C'est le poète Jonas Lie qui a écrit les paroles du chant particulier des étudiants : « Sainte est la vocation de l'étudiant ! Dans les jours chaleureux de la jeunesse, il entre dans la route du Temple, pour y recevoir le baptême de l'esprit. Là, il entend les voix des générations disparues et les mots profonds que chuchote le passé... » Et cet autre chant, qui est d'une mâle beauté : « Toi, génération vivante dont le cœur bat, quand tu portes un toast à tes devanciers, te dépenses-tu à la mesure de leur grandeur ? Dis, sauras-tu, dans le rêve, t'élever aussi haut qu'eux ? » La traduction litté-

rale affaiblit beaucoup ce couplet que je voudrais citer entièrement cependant : « As-tu la force de vider comme eux, jusqu'au fond, l'ancienne corne de bœuf ? Comprends-tu que cette corne est remplie du fleuve de notre histoire, profond comme le cœur du peuple, fait des pleurs de ses douleurs et où roulent les flots de ses aspirations ?... »

Souvent, aussi, les étudiants répètent le chant national norvégien, dont Bjornstjerne Bjornson a écrit les paroles et Nordraack la musique : « ... Oui, nous l'aimons, ce pays qui se lève hors de la mer, avec ses découpures, et hâlé par les tempêtes, cette terre toute remplie de songes !... » Ces chants sont plus qu'un artistique divertissement : en Norvège, ils sont quelque chose comme une institution nationale.

On lit beaucoup, en Norvège, et partout, dans toutes les classes. A plus forte raison, les étudiants ont-ils la fierté des écrivains norvégiens, dont la renommée a dépassé leur pays : Ibsen, Bjornson, Jonas Lie, Kielland.

Ibsen est, après de longues années de vie errante, revenu en Norvège. Il refit un jour le voyage du Cap Nord, puis il s'arrêta à Christiania, où, bien qu'il ait écrit quelque part « que l'homme le plus fort au monde est celui qui est isolé », il éprouva quelque mélancolie en retrouvant peu d'hommes de sa génération, en ne rencontrant plus de compagnons de sa jeunesse. Les hommages enthousiastes de ses compatriotes

n'ont pu triompher de ce sentiment de tristesse secrète, encore qu'on ne puisse dire qu'il se désintéresse de sa gloire. Ibsen est loin d'être indifférent au sort de ses ouvrages, mais il accepte avec une sorte de hauteur, qui n'est pas certainement une « attitude » chez lui, les succès d'aujourd'hui, compensateurs de ses épreuves d'autrefois.

Même lorsqu'il vivait à l'étranger, il demeurait intimement Norvégien ; il le restait, comme l'a très bien dit M. Saroléa, par l'idée religieuse, qui l'étreint et l'obsède, même quand il la combat. Malgré son exil volontaire, malgré sa tournure d'esprit cosmopolite, l'ombre de la Norvège l'a toujours poursuivi. Même sous le soleil du Midi, il se souvenait de son climat et de son milieu social, et c'est, en effet, par la connaissance de ce milieu que s'éclairent d'un jour nouveau son génie et son œuvre [1].

Tout a été dit sur Ibsen, depuis qu'il est illustre en France presque autant qu'en son pays, sinon de la même façon. Tout a été dit sur ce puissant défenseur de l'individualisme, sur ce révolté, à l'idéal si élevé, sur ce véhément philosophe « des contradictions de la destinée humaine et des sociétés fondées par les hommes ». Veut-on modestement ici un bout de croquis, un Ibsen intime, un Ibsen « chez lui », dans sa petite chambre de travail... Il est permis de s'intéresser à ces menus

1. *Catilina.*



IBSEN

détails sur la personnalité d'un écrivain de génie. C'est de la petite histoire ; mais pourquoi la dédaignerait-on ?

Ibsen est, dans sa vie matérielle, l'homme le plus simple du monde. Il se soucie même assez peu de sa mise. Mais s'aperçoit-on si sa redingote est luisante ou s'il y manque des boutons ! On ne songe qu'à regarder son expressif et un peu ironique visage, aux lèvres pincées sur une bouche extrêmement petite, encadrée d'une blanche crinière, et de la barbe, qu'il porte, sous le menton rasé. Il s'exprime lentement ; ses yeux, sous ses lunettes, semblant rarement s'animer ; aussi courtois avec sa servante, pour réclamer d'elle quelque office, qu'avec les étrangers qu'il est forcé de recevoir.

Son cabinet est plus modeste encore qu'austère. Il contient même peu de livres dans une petite bibliothèque. En face de cette bibliothèque se trouve un portrait du maître, le seul objet d'art de la pièce. C'est par une sorte de condescendance pour l'artiste qui l'a brossé, avec une admirative affection, qu'il l'a accroché dans cette chambre. Il a, sur les portraits, des théories originales.

— Comment un tableau, dit-il, peut-il donner l'impression d'un homme vivant et respirant ?... Quel que soit le génie du peintre, cela est une œuvre impossible !

Près de la fenêtre, et de façon que, sans se lever, il puisse regarder dans la rue, est installée

sa table de travail. Comme tout ce qui se trouve dans la pièce, elle est rangée avec un soin minutieux. Ibsen a l'amour de l'ordre et de la précision. Il a pour le classement méticuleux des papiers, ce poète, ce sondeur d'âmes, ce psychologue qui étudie les cœurs troublés, bouleversés par des vents d'orage, la passion d'un archiviste.

Devant lui, tous les papiers sont étiquetés, forment des liasses serrées dans des bandes élastiques, méthodiquement. Les « lettres à répondre », comme on dit en style bureaucratique, sont placées dans une chemise de papier gris qui constitue un volumineux dossier. Ibsen est peut-être, en ce moment, un des hommes à qui on écrit le plus, de partout, et il n'y en a point, assurément, qui aient reçu autant de confessions, autant de demandes angoissées de conseils de femmes qui, en des cas graves, le prenaient comme directeur spirituel.

Il répond à presque toutes ces lettres, mais sans se hâter, à son heure, de sa grande écriture posée et ferme. Son écriture était malaisément lisible, autrefois ; elle est superbe, aujourd'hui, de netteté.

Sur sa table se trouvent quelques petits bibelots, fort communs, une banalité de pacotille : un ours en bois sculpté, un diable dans la griffe duquel on met l'allumette de cire qui sert à cacheter une lettre, un lapin en cuivre, jouant du violon. Ils sont groupés, toujours avec l'ordre qui

caractérise ses affaires, sur un plateau, fort ordinaire et qui n'a aucune prétention artistique.

Ces petites choses, les plus vulgaires qui soient, ces riens de bazar, sont à peu près tout ce qu'il a rapporté de ses voyages. Il ne s'en sépare jamais.

— Il me serait impossible d'écrire sans les avoir sous les yeux, disait-il un jour à M. Georges Kpnopff, *ils me servent*... Comment je m'en sers ? ajouta-t-il en riant, d'un rire tranquille, cela, c'est mon secret !

En revanche, dans son salon, une belle pièce ornée de tapisseries françaises, et, dans sa salle à manger, d'une décoration d'un luxe sévère, il montre volontiers ses tableaux, dont la plupart sont des écoles italienne et flamande, pour lesquels il a une affection telle qu'on sait qu'il les emportait toujours en tous ses déplacements. Ibsen est grand connaisseur, bien qu'il ne fasse nul étalage de ses connaissances. Il a conté parfois que si, en son enfance, son père n'eût pas été soudain atteint par de graves revers de fortune, il se serait destiné à la peinture... Mais sa jeunesse fut dure, et, on s'en souvient, le futur grand dramaturge fut, pendant cinq ans, forcé de se tirer d'affaire tout seul, préparer des potions et coller des étiquettes sur des bouteilles, en qualité d'aide-pharmacien.

C'est par la plume qu'il a été illustre, mais la passion de la peinture lui est restée au cœur, et il s'est formé une merveilleuse galerie de tableaux

presque tous « découverts » par lui. Riche, aujourd'hui, il ne dédaigne nullement tout ce qui fait l'agrément de la vie. Son appartement, au premier étage d'une belle maison, atteste, en effet, la grande aisance. Par un contraste curieux, il n'y a que son cabinet qui soit d'une simplicité quasi cénobitale.

Il est fort mystérieux sur les œuvres nouvelles qu'il médite. Ce qu'on sait, c'est qu'il travaille lentement, qu'il réécrit ses drames avant de les publier, trois ou quatre fois; qu'il lui est arrivé, en plusieurs occasions, de jeter au feu le travail de plusieurs mois, et il dit lui-même que la dernière version de ses pièces diffère souvent du tout au tout de la première.

Vous plaît-il encore de savoir qu'Ibsen, méthodique en tout manque rarement, après avoir travaillé toute la matinée, d'aller faire une petite promenade avant son dîner, qui a lieu à trois heures, à la mode norvégienne ; puis, qu'il sort de nouveau et qu'il va lire les journaux dans un café de la rue de l'Université,— la grande rue de Christiania, — ne se souciant pas beaucoup, pendant cette lecture, d'être dérangé, fût-ce par de fervents admirateurs ? Il ne les éconduit pas, pourtant, mais il laisse comprendre que l' « audience » doit être brève, à moins que, de belle humeur, par hasard, il ne s'amuse, sans avoir l'air d'y toucher, à leur faire boire de capiteuses liqueurs du Nord, si ce sont des étrangers.

Ces notes, je le sais bien, n'ajoutent pas grand'-chose au portrait d'Ibsen, et, en lui, c'est avant tout le penseur qui nous intéresse... Mettons que ce ne soit là qu'un petit tableau d'intérieur.

Ibsen est trop original pour avoir des disciples directs. Au reste, c'est le trait caractéristique de la littérature norvégienne que l'indépendance des écrivains vis-à-vis l'un de l'autre. Il n'y a pas d'écoles, quelles que soient les discussions provoquées. Chacun des maîtres que j'ai nommés tout à l'heure sont des chefs sans cortège, portant seuls leur drapeau. Ils ont des qualités si distinctes qu'il suffit du moindre passage de leur œuvre pour les reconnaître aussitôt. La langue même qu'ils emploient n'est pas semblable. D'une façon générale, on peut dire cependant que la langue écrite tend à se distinguer de plus en plus du danois, qui est la langue parlée.

Le génie de Bjornstjerne Bjornson est déconcertant par sa mobilité fougueuse. Bjornson s'est jeté dans la lutte avec passion, toute sa vie a été une vie de lutte. Peu d'hommes se sont dépensés avec autant d'ardeur. Entre ses grandes œuvres littéraires, il a été un journaliste impétueux et un orateur politique d'une rare puissance. On a dit de lui « qu'il n'avait pas le don de se désintéresser de quoi que ce fût ». Poète, romancier, dramaturge, agitateur, il a toujours été de l'avant, souvent redoutable, frappant des coups furieux

« comme une bête sauvage ». Cette comparaison



BJORNSTJERNE BJORNSON

est de lui-même, rappelant que le mot « ours » (*bjorn*) se trouve deux fois dans son nom. Georges

Brandes, l'illustre critique danois, a dit qu'il incarnait tellement le caractère et l'esprit norvégiens, que le nommer, c'était déployer le drapeau norvégien.

Mais il est plus et mieux que l'interprète des aspirations nationales. En se développant sans cesse, son esprit est devenu de plus en plus universel. Dans les œuvres de sa maturité, il a touché aux grands problèmes qui sont ceux de l'humanité entière.

Bjornstjerne Bjornson est né en 1832 à Krikne, une paroisse des montagnes de Davre. Cette contrée est d'une nature sauvage, et les habitants portent l'empreinte de cette nature. On raconte que les pasteurs ne se rendaient autrefois à l'église, pour y aller prêcher, que le pistolet dans la ceinture. Ils avaient fini par renoncer à évangéliser ce coin farouche. Le père de Bjornson fut le premier pasteur qui s'y aventura, après une assez longue vacance de la cure, en raison même de cette crainte qu'inspiraient les gens de Krikne. C'était un homme énergique, et son fils, sous le rapport de l'énergie, sinon des opinions, tient de lui.

Bjornson a rappelé ses années d'enfance dans ce pays abrupt où le froid est tellement rude qu'on est forcé de se mettre un masque sur le visage pour sortir l'hiver, où la neige est éternelle. Par un heureux contraste, il quitta ce sol désolé pour aller passer sa jeunesse dans la riante vallée de

Ramsdal, près de Molde. Il a évoqué souvent ce paysage charmant, qui lui paraissait plus doux encore au sortir de l'inhospitalier village de Krikne. Au collège, il fut un écolier médiocre, ne s'intéressant qu'aux vieilles sagas et aux contes populaires. A l'Université, à Christiania, où il fut le camarade d'Ibsen, il eut grand'peine à conquérir ses grades. (Ibsen, lui, a abandonné ses études avant de les avoir obtenus.) Il avait déjà commencé à écrire, entraîné par sa vocation, et il donnait — c'était en 1857 — des histoires rustiques, où les paysans étaient bien idéalisés. On a dit, depuis, que c'étaient des paysans en costume des dimanches. Telles quelles, ces histoires commencèrent sa réputation, qui s'ébaucha pendant son séjour à Copenhague. Deux ans plus tard, il était directeur du théâtre de Bergen — tout en faisant de la politique, et de la politique très libérale.

Puis, c'est un assez long séjour à l'étranger. A son retour, il donne son drame, *Marie Stuart d'Écosse*, qui est plein de beautés de premier ordre. Pendant la guerre dano-allemande, il proteste en de superbes élans lyriques contre l'écrasement abominable du Danemark. Dès lors, il est mêlé à la politique de son pays d'une façon très active. Le voici de nouveau directeur de théâtre (comme l'avait été Ibsen, lui aussi), mais, cette fois, à Christiania; puis il fonde un journal, où il se dépense avec sa fougue accoutumée. L'association des étudiants l'acclame comme président.

On lui demande des lectures de ses œuvres, et, poète errant, il les va réciter à travers la Scandinavie. Son humeur voyageuse l'entraîne même jusqu'en Amérique.

On le retrouve fermier, fermier amateur, mais se croyant de bonne foi un vrai paysan. Brusquement, il quitte son pays pour lequel il rêve d'autres destinées, et le fermier d'Aulestad va s'établir à Paris, où il reste jusqu'en 1887. Il revient en Norvège, rentre dans l'arène, bataille de la plume et de la parole, effraye un peu parfois ses compatriotes, dans leur rigoureux protestantisme, par l'audace de ses théories, hasarde le mot de République, emplit la patrie de son nom, toujours discuté. Il habite aujourd'hui la campagne. Il est redevenu « paysan », mais un paysan que la contemplation de la nature n'apaise point et en qui gronde toujours l'instinct de combativité. Sa physionomie n'est pas celle d'un homme qui a renoncé à la lutte. Les traits énergiques s'accentuent sur le visage rasé, encadré seulement de petits favoris. Le nez est fort, la bouche singulièrement expressive; ses yeux jettent du feu, en dépit des lunettes qu'il porte. Une chevelure abondante, rejetée en arrière, couronne un front énorme...

J'ai parlé de sa *Marie Stuart*. Ses autres drames historiques sont tirés des annales de la vieille Norvège : *le Roi Sverre* ou sa trilogie *Sigurd Slembe*. Puis, c'est une comédie : *les Nouveaux*

Mariés, une des premières pièces à thèse du Nord. Voici qu'il donne une autre note avec le conte célèbre de *la Fille du Pêcheur*. Mais une révolution s'accomplit en lui : il avait été chrétien, il se transforme après des crises douloureuses. La science et la pensée moderne affranchissent son esprit.

Les années qui vont de 1870 à 1880 sont, selon l'expression de M. Hammer, un journaliste de Christiania, « le Germinal de la Norvège littéraire ». La vieille orthodoxie luthérienne perd brusquement du terrain ; les théories du critique Georges Brandes produisent une véritable révolution. Le drame et le roman s'émancipent, abordent les questions sociales. Bjornson, retrouvant une seconde jeunesse, se fait en Norvège le champion de ces théories, et il les applique dans son œuvre par le livre et par le théâtre, tout en les développant en de nombreux travaux de polémique. Il donne coup sur coup deux drames réalistes : *le Rédacteur* et *la Faillite,* suivis bientôt du *Nouveau système,* du *Roi*, d'*Un Problème*, du *Gant* et de deux grands romans modernes : *Les drapeaux flottent dans la ville* et *Sur le chemin de Dieu*. Son activité est débordante. C'est, en outre, une comédie humoristique : *Géographie et Amour*, ou un conte, *le Capitaine Mausana*. Chacun de ces ouvrages est passionnément discuté. Lui-même, un jour, en se rappelant qu'il a abordé tous les genres, s'appelait « un touche-à-tout ».

En ces dernières années, il grandit encore, sa pensée s'élève plus haut. Et c'est cette œuvre admirable en deux parties, *Au-dessus des Forces,* qui remue tout ce qu'il y a en l'homme d'appétits de croyance et de justice.

Parmi les fondateurs de la nouvelle école réaliste norvégienne, Bjornson n'a de rival qu'Ibsen; mais que de différences entre eux ! Bjornson est humanitaire et optimiste ; Ibsen est austère et indigné ; Ibsen a supprimé tout lyrisme de ses œuvres modernes ; Bjornson reste poète en tout.

Le troisième grand écrivain de la Norvège est Jonas Lie, qui habite le plus souvent Paris, et qui est très populaire dans son pays. Quelque temps avocat dans une petite ville de province, Kongsvinger, il se voue uniquement à la littérature à partir de 1870. La mer et les marins sont d'abord ses sujets favoris ; il se souvient des impressions de sa jeunesse, passée dans le Nord, à Tromsoë, et il publie le *Visionnaire*, le *Trois-Mâts* « *l'Avenir* », le *Pilote et sa femme, Rutland.* Puis — le succès a été pour lui long à venir — il commence avec *En avant !* sa longue série de peintures de la société des petites villes de la Norvège : *la Famille de Gilsé, les Filles du Commandeur, Puissances infernales*, etc. C'est un psychologue des plus fins, c'est le Daudet du Nord. Il a de profondes pitiés pour les humbles, il a la pénétration des douleurs obscures ; il dessine avec une grâce attendrie des caractères d'êtres simples, d'une vérité vivante.

Lui aussi, il est très libéral ; lui aussi, il a des idées très avancées.

Après ces maîtres, le conteur élégant de la littérature norvégienne, c'est Alexandre Kielland ; c'est un styliste plus qu'un penseur, fait assez rare dans le Nord. Il est souple, adroit, coloré, mais un peu superficiel. Volontiers satirique, il a raillé la routine bureaucratique dans *Travailleurs*, et il a osé ailleurs — ce qui était assez audacieux dans un pays protestant — attaquer l'étroitesse d'esprit des pasteurs obstinés dans leurs préjugés.

Des noms nouveaux se forment. Il faut retenir, entre autres, celui de M. Knut Hansun, l'auteur de ce poignant livre, *la Faim*, qui fut, hélas, m'a-t-on dit, vécu par l'auteur avant d'être écrit par lui !...

Le fait typique, dans la littérature norvégienne, c'est que tous les écrivains attestent un radicalisme très net. Un certain courant de curiosité s'est manifesté, depuis quelque temps, vers les littérateurs du Nord. Il était utile de dire, si rapidement que ce fût, qu'il y a en ce pays jeune — ou plutôt rajeuni — une vie intellectuelle très active en ce moment. D'autres qu'Ibsen valent la peine d'être traduits, encore que la tâche ne soit pas aisée, de par le caractère profondément national de ces œuvres.

IX

L'asile de Gaustad. — Les fous du Nord. — Le docteur Lindboe. — La sœur de l'Impératrice. — La folie religieuse et la mélancolie. — La Nature fautrice d'hallucinations. — Une prédicante. — La maison des larmes.

Une route délicieuse, tantôt découverte et laissant apercevoir un horizon de montagnes, tantôt si ombragée qu'il semble qu'on s'engage dans un vert tunnel, escalade les premiers contreforts de la chaîne qui s'étend jusqu'aux pieds de Christiania. Mais rien d'abrupt, rien de sauvage. La nature est là toute gracieuse, presque coquette. Ce n'est que très au loin que se dessinent des crêtes aux formes sévères, que s'estompent des massifs imposants...

Au sommet d'une large colline, en ce moment toute fleurie, une vaste ferme, à l'aspect cossu, apparaît, annonçant une sérieuse exploitation agricole. Tout à côté, une grande maison rouge, quelque chose comme un château de bourgeois enrichis. A première vue, on dirait que c'est le fermier, se donnant des airs de citadin, qui l'a fait construire. La maison semble sentir un peu le parvenu, mais le propriétaire a fait du moins preuve de goût dans le choix de l'emplacement. De cette hauteur, on embrasse un panorama admirable, et l'on aperçoit Christiania, penchée sur son fjord, se baignant dans de calmes eaux, avec sa ceinture d'îles qui donnent tous les

tons du vert. On est à une élévation suffisante pour que le regard dépasse ces îles, retrouve derrière elles d'étroits bras de mer, et même, en un coin, à droite, puisse s'étendre jusqu'à l'Océan... Le site est charmant, dans la paix profonde des bois, qui le bornent, et sur lesquels paraît s'appuyer cette maison avenante...

Eh bien! ce petit château à tourelles, c'est un hospice d'aliénés, l'hospice de Gaŭstad! Cette claire et riante façade est celle d'un asile de la douleur! Au delà de cette construction élégante, s'étendent de longs bâtiments qu'on distingue peu à peu, séparés par de grandes cours, et voici qu'en s'approchant on reconnaît que, si les murs ne sont pas très hauts, on a creusé à leurs pieds des fossés profonds, qui isolent cette suite de bâtiments...

J'avais tenu à visiter cet hôpital. Les fous, pour un étranger, donnent, pour ainsi dire, l'image exaspérée d'une race. Ce sont ses traits dominants portés à leur paroxysme. Je voulais voir les fous du Nord.

Un des collaborateurs du *Verdens Gang,* le journal libéral que dirige M. Thomessen, un des écrivains les plus écoutés de la Norvège, avait bien voulu me piloter dans cette excursion et se donner la peine de me servir d'interprète, tâche ingrate et laborieuse, car, dans ma curiosité très éveillée, je posai bien des questions qu'il eut la bonté de traduire. Je dois, au reste, adresser ici

mes remerciements à M. Hammer, qui a été pour moi, dans Christiania, le plus obligeant et le plus avisé des guides.

Le Directeur de l'hospice de Gaŭstad, le docteur Lindboe, nous faisait lui-même les honneurs du domaine des pauvres égarés sur lesquels il règne. Le docteur Lindboe, un savant distingué, est une figure originale. Il a une physionomie curieuse, une physionomie hoffmannesque, avec son crâne découvert, énorme, ses petits yeux pétillants, sous ses lunettes d'or, ses favoris désordonnés, d'une couleur fauve. Il incarne bien le type, un peu romantique, du médecin aliéniste. Il est d'une vivacité singulière, avec le trousseau de clés qu'il tient à la main, dans lequel il se reconnaît miraculeusement. Il va, vient, sautillant, dans son cabinet où il nous reçoit, se hissant sur la plante des pieds pour toucher l'extrémité supérieure d'un plan de la maison, sur toile, attaché au mur, ou fouillant dans les cartons qui contiennent des documents de statistique.

La ferme de Gaŭstad suffit, par ses revenus, à entretenir l'asile. L'organisation, à ce point de vue, est peut-être intéressante. Des ateliers rapportent aussi quelques milliers de couronnes, qui permettent de constantes améliorations. Les travailleurs sont, naturellement, les aliénés, dont on utilise les aptitudes.

Le docteur Lindboe entre dans de grands détails sur le système administratif de l'établissement,

ne faisant pas beaucoup de difficultés pour reconnaître qu'il est un établissement modèle. Nous traversons avec lui les cuisines, la buanderie, les jardins ; nous entrons dans la chapelle, où, sur un tableau noir, le numéro d'un psaume est encore indiqué. Il développe aussi, chemin faisant, son mode de traitement : « Les fous, dit-il, sont redevenus des enfants : il faut agir avec eux ainsi qu'avec des enfants. Le mot d'ordre, ici, c'est la douceur. Pas de douches, pas de moyens violents... Vous chercheriez vainement, dans la maison, une camisole de force. Ce sont procédés barbares, qui ont fait leur temps... »

Mais j'ai hâte de me trouver en face de ses malades, de lire, sur ces mystérieux visages, l'obsession troublante de l'idée fixe... Il fouille dans son inépuisable trousseau, et il ouvre une petite porte.

Nous voici dans le quartier des folles. Ici, ce sont les pensionnaires tranquilles, dont la famille peut payer l'hospitalisation. Elles se réunissent dans la journée, dans un petit salon orné de deux portraits du roi et de la reine, à l'ameublement vieillot. Ce ne sont guère, en ce moment, que quelques dames âgées. La conversation a l'air peu animée entre elles, comme si ces pauvres maniaques, malgré la promiscuité dans laquelle elles vivent, demeuraient toujours à peu près étrangères l'une à l'autre, chacune suivant son rêve. Le docteur, d'un air cérémonieux, les salue et nous présente,

M. Hammer et moi, mais elles paraissent prêter un médiocre intérêt à notre entrée. L'une d'elles ne cesse pas de lire, à demi-voix, ou de sembler lire, car le livre qu'elle fait mine de suivre avec une grande attention est fermé.

Ce ne sont pas encore les visages hallucinés que je cherche. Nous traversons, dans cette section, une minuscule salle de théâtre, avec sa scène qui a l'air d'un joujou, et où le trou du souffleur semble avoir été construit pour un nain. Le docteur est très fier cependant de cette installation.

— Le premier théâtre de Norvège qui ait été éclairé à l'électricité, dit-il, en riant, en nous montrant les globes de verre de la rampe.

Il ajoute que si la scène est petite, on n'en donne pas moins là, parfois, d'excellents concerts, la musique étant un bon adjuvant de son système curatif.

Mais voici que nous pénétrons dans une section de vraies démentes, quoique jouissant encore d'une certaine liberté relative, pouvant aller et venir dans la cour, dans les couloirs, dans les salles. Dans un de ces couloirs, s'avance, seule, avec une importance qui serait risible, si on avait le courage de rire ici, une femme qui fait mine de gourmander un page imaginaire, portant sa traîne. Elle a, sur la tête, une petite couronne de papier. Ses allures, dérisoirement hautaines, jurent assez avec son aspect vulgaire. Le docteur Lindboe

renouvelle, mais très sérieusement, la formalité de la présentation :

— M. Hammer..., M. Paul Ginisty, de Paris.

Elle me toise du haut en bas.

— De Paris, dit-elle (à ce qu'on me traduit). Alors, vous devez connaître ma sœur, l'impératrice Eugénie?... A votre retour faites-lui mes amitiés, je vous prie.

Et elle s'éloigne majestueusement. Cas banal et lamentablement comique de la folie des grandeurs. Si j'en parle, c'est que c'était là le cas unique de ce genre de détraquement cérébral que j'aie rencontré à Gaůstad. Les deux affections qui dominent ici, et qui rendent cet hospice douloureusement caractéristique, sont la folie religieuse et la folie mélancolique, avec tendance au suicide.

Beaucoup de ces femmes viennent du Nord, des régions âpres, où la nature est grandiose et farouche. Une immense tristesse pèse sur ces horizons bornés par de monstrueux et fantastiques rochers ou par des montagnes à la cime éternellement neigeuse ; sur ces horizons, éclairés, après de longs mois d'obscurité, par la troublante et persistante lumière des jours sans nuit, l'été, lumière inquiétante et comme surnaturelle ! Tout est formidable, en ces contrées étranges, où l'on n'entend guère, étouffant tous les autres bruits, que la terrible voix de la mer déchaînée. Cette désolation de la nature agit sur les âmes, les dispose aux rêveries fantastiques, les jette dans

d'étranges hallucinations. Naturellement religieuses, dans le sentiment d'écrasement qu'on éprouve dans cette prison de montagnes, dans l'humilité qui naît de la constatation de l'humaine faiblesse, elles tournent vite au mysticisme, à l'exaltation. Des épouvantes les prennent, elles se réfugient vers le ciel avec l'effarement du désespoir.

On est loin, là, de la folie de nos grandes villes, folie produite par le surchauffement de la machine humaine, par le surmenage dans la lutte, par l'ambition dépitée, par l'usure du cerveau. Cette folie du Nord, dont la nature implacable est la cause, est plus tragique encore, dans son romanesque, dans le mystère de sa genèse. Souvent, la démence a couvé longtemps, avant d'éclater, perçant seulement par une dévotion outrée ou par une taciturnité obstinée. Folie pleine de terreurs, de sanglots, de douleurs indéfinies! Les uns, dans ces vertiges au bout desquels est l'irrémédiable chute, deviennent des illuminés et des fanatiques, entendent des voix divines, ou se croient appelés à des missions d'une rigueur barbare; les autres ont invinciblement le dégoût et l'horreur de la vie.

Cette épouvantable tristesse des fous du Nord était le poignant spectacle qui tentait, qui attirait ma curiosité psychologique. Oh ! j'ai vu là d'inoubliables visages, où apparaissait la hantise de la destruction volontaire, dans l'immense effroi des réalités, ou la torture de la prière inu-

tile et du sacrifice impuissant ! Quel brouillard enveloppait ces âmes ? Quels songes amers poursuivaient ces femmes, aux regards vagues ou durs, oh ! si durs !...

Elle se représentera bien souvent à mon souvenir, cette paysanne, coiffée du mouchoir à fleurs qui se noue sous le menton, à la mode norvégienne, qui me suivait, me saisissait par le bras, pour forcer mon attention, en me prêchant, avec des paroles bibliques, le renoncement, en exigeant de moi le serment de quelque mystérieuse pratique religieuse. D'abord, elle murmurait ces mots sur un ton traînant, un ton de mélopée. Puis elle s'irrita, elle en vint à des imprécations, ses yeux brillèrent, s'allumèrent, jetèrent des flammes menaçantes... Le docteur, à la fin, s'avança, lui tapa doucement sur la joue, l'entraîna un peu. Elle s'éloigna, mais en continuant à parler, en invoquant les châtiments de l'Éternel sur ceux qui ne l'écoutaient pas, et, dans son égarement, en effet, elle était capable de violences. Elle avait dû être très belle, elle l'était encore malgré la dévastation de son visage, et, en la regardant, je songeais instinctivement aux vers de Baudelaire :

... Un ange furieux fond du ciel comme un aigle,
Du mécréant saisit à pleins poings les cheveux,
Et dit, le secouant : « Tu connaîtras la Règle !... »

Il y a, dans le corps du bâtiment central, une salle où l'on garde d'abord quelques jours les malades « en observation », sous une surveillance

plus étroite. Il y avait, par hasard, au moment de ma visite, plusieurs nouvelles arrivées, et la salle semblait bien petite. Une de ces femmes, d'une cinquantaine d'années peut-être, portait au cou la trace d'une blessure récente. Elle se l'était faite, dans l'incroyable courage que donne l'appétit de la mort, avec une hache. Oui, avec des efforts inouïs, avec des contorsions macabres, en s'appuyant sur une planche, elle avait tenté de se décapiter elle-même ! D'autres demeuraient immobiles, sans un geste, sans une inclination de tête, insensibles à tout, perdues dans leur rêve. Le rire de la folie est horrible sans doute, mais combien sinistre était ce silence obstiné, cette abstraction farouche dans d'insondables pensées !

Ce silence, cette immobilité, nous les retrouvons dans la cellule de celles dont l'état demande de grandes précautions ; c'est, par exemple, une jeune femme brune, vêtue de noir, qui serait jolie si la bouche n'était contractée par une sorte de rictus, les lèvres apparaissant d'un rouge étrange sur la pâleur mate de son visage. Elle est debout, le front collé sur le grillage de sa fenêtre. Rien ne bouge sur cette figure sans expression. Nous demandons au docteur la nature de son mal. Il hoche la tête, esquisse un geste qui peut signifier que des papillons semblent voler autour d'elle — des papillons noirs, sûrement.

— Mélancolie ! dit-il laconiquement.

Il lui met, en l'effleurant à peine, la main sur

l'épaule. La folle se retourne et éclate en sanglots convulsifs.

Et d'autres aussi, ailleurs, sont en proie à des crises de larmes. Ainsi trouvons-nous, dans le dortoir où elle est restée alitée, une toute jeune fille, très blonde, qui, lorsque nous entrons, a des larmes plein les yeux. Elle est frêle ; ses cheveux sont dénoués ; sa chemise, échancrée, découvre le haut de sa poitrine ; une certaine grâce demeure dans sa personne, en dépit de son air hagard, et mon compagnon et moi nous avons le même mot à la bouche. C'est une vraie petite Ophélie !

Nous descendons au quartier des agitées. Une suite de cellules s'ouvrent sur un couloir au-dessus duquel court une galerie, par laquelle une discrète surveillance peut s'exercer à l'intérieur de ces chambres, capitonnées de cuir blanc. Le docteur ouvre une des portes. Une vieille, d'une maigreur spectrale, nue dans le drap qu'elle a entortillé autour de son corps décharné, tente de se précipiter, et — persistante et cruelle vision — elle aussi, elle a des larmes, mais des larmes de détresse suppliante, dans ses paupières rougies. Le docteur la repousse doucement, lui fait regagner son lit. Elle obéit assez docilement et elle rabat le drap sur sa figure, qu'elle cache entièrement. Elle ne remue plus. Ses formes anguleuses se dessinent sous les draps : on dirait une morte. Depuis une semaine, la malheureuse, qui fut, elle aussi, atteinte de cette folie religieuse qui se manifeste

par une exaltation mystique désordonnée, a deux ou trois crises par jour; elle est épuisée; sa fin approche. La pièce où elle agonise n'a pas un meuble. Il n'y a même pas de lit; c'est sur un matelas, par terre, qu'on l'étend, après l'accès. Mais sur la natte épaisse qui sert de tapis, une vieille Bible traîne, une Bible à couverture noire, en lambeaux...

Le Dr Lindboe referme la porte, nous conduit à la salle des bains, au vestiaire, aux ateliers des hommes, explique minutieusement à M. Hammer un système de chauffage qui est, paraît-il, merveilleusement économique. Le soir tombe lentement. Nous errons encore dans les jardins, fort bien entretenus, et ce sont de nouvelles explications techniques. Mais j'avoue que je n'écoute plus que distraitement. Tandis que l'ombre s'étend déjà sur la campagne, qui tout à l'heure m'avait paru si souriante, et qui maintenant — tant nous interprétons la nature avec nos pensées — me semble pleine de mélancolie, je revois, obstinément, dans ma mémoire, toutes ces ombres lamentables de folles, de folles qui pleurent des larmes dont l'amertume reste mystérieuse, et je crois distinguer toujours leur misérable cortège s'agitant autour de moi. Pauvres créatures inconnues, qui, si profonde, avez éveillé ma pitié d'étranger, quelles douleurs anciennes d'une race revivent donc en vos sanglots?

X

Une évocation de l'ancienne Norvège. — En plein passé. — Le cadeau d'un paysan au roi Oscar. — Un grenier pittoresque. — Un pot qui parle. — Une église fantasque. — Une énigme expliquée.

A moins d'une heure de Christiania, on peut avoir une curieuse évocation de la vie patriarcale de l'ancienne Norvège. C'est en un petit coin heureusement choisi, une complète résurrection d'un village de l'intérieur, du Thelemarken ou du Valders, tel que, pendant des siècles, il poursuivit sa paisible existence.

Comme partout, le pittoresque est en train de s'en aller assez vite dans le Nord, j'entends le pittoresque des vieilles habitations et des costumes. La Norvège, malgré son attachement à ses coutumes, n'échappe pas à cette fâcheuse loi du nivellement moderne. Pendant quelque temps encore, tant que les projets de chemins de fer qui doivent unir la capitale à Bergen sommeilleront dans les cartons (ce seront des chemins de fer terblement coûteux, car c'est la nature la plus accidentée qui soit), les touristes verront encore, dans les hameaux que traversent les routes, des paysannes vêtues de la robe galonnée d'argent et du gilet rouge à manches blanches ; mais il est permis de se demander si elles portent cet habillement, assez réjouissant à l'œil, par goût sincère ou par une sorte de politesse à l'égard des étran-

gers, pour la satisfaction du voyageur, que ravissent ces anciennes modes. Les hommes ont déjà renoncé, avec moins d'égards pour les curieux, à tout ce qui, dans leur accoutrement, rappellerait le passé...

Le sentiment artistique était plus développé jadis, en Norvège, qu'à présent. Les paysans d'autrefois ne se fussent pas accommodés des simples maisons de bois d'aujourd'hui, de forme carrée et massive, ressemblant véritablement de loin à des joujoux d'enfant. Ils avaient moins souci du confort, mais ils voulaient que leurs yeux fussent arrêtés agréablement par des détails d'ornementation, et, bravement, ils sacrifiaient la commodité à l'élégance architecturale.

Une charmante sente, tracée au milieu d'un grand bois me conduit à Bygdo (cet *o*, traversé par une petite barre, se prononce *eu*, en norvégien). C'est là que le roi Oscar a fait transporter, par une inspiration dont on peut lui garder quelque reconnaissance, ce « morceau de l'ancienne Norvège », selon l'expression très exacte de l'archéologue Dietrichson.

On peut se croire tout à coup perdu dans un petit bourg où rien n'aurait changé, où l'on aurait ignoré toutes les manifestations de la vie moderne. Ses constructions forment un cercle sur le plateau d'une colline. Comme cadre, de tous côtés, une forêt de sapins séculaires. J'ai eu la bonne fortune de me trouver là seul visiteur, et je pou-



BYGDO

vais suivre librement ma rêverie, m'imaginer que, par quelque prodige, je rencontrais vraiment un coin de terre qui n'avait subi aucune modification. Il m'était loisible de me figurer que des habitants, pour le moment occupés aux travaux des champs allaient revenir soudain.

L'église, comme il sied, est très, très vieille. Pour le reste, nous sommes au commencement du dix-huitième siècle. Certaines parties appartiennent même au dix-septième.

Par cette journée couverte, un peu triste, dans le grand silence qui règne, la pensée, dans ce curieux décor, peut vagabonder à son aise.

Nous sommes là chez des terriens, de vrais campagnards, qui ne sont pas écrasés, comme les gens des côtes, par l'horreur grandiose de la nature. Ils vivent, eux, sur un sol plus clément, et leur humeur se ressent des conditions de leur existence. Si le sentiment religieux est développé chez eux, c'est avec moins d'austérité, comme des gens qui n'ont pas toujours de terribles menaces des éléments suspendues sur leur tête. Bien qu'aimant vivre chacun chez soi, on perçoit chez eux plus de sociabilité. A l'intérieur de ces maisons, nous trouvons même la preuve de quelque jovialité. Ils ont plus de temps à dépenser, plus de sécurité aussi : de là le souci qu'ils ont pu prendre de la décoration extérieure de leurs habitations. Ce sont les indications morales que fournit tout d'abord l'examen superficiel de ces maisons rus-

tiques d'autrefois. Mais regardons-les de près maintenant.

C'est un riche paysan du Thelemarken, Ole Hove, qui a fait présent au roi de ces précieux spécimens de l'ancienne architecture paysanne. C'est un cadeau original, mais qui était certes intelligent. On doit dire qu'on en a tiré un très heureux parti. D'autres dons ou des achats ont permis de reconstituer les ameublements, la physionomie typique de l'intérieur des ces constructions. C'est la résurrection la plus pittoresque qui se puisse imaginer.

Voici la cabane d'habitation, un bâtiment de bois, à toit de gazon, composé au moyen de la superposition de poutres horizontales et se terminant aux deux extrémités par un fronton. L'intérieur se compose de quatre pièces : une grande, pourvue d'un immense poêle, et deux petites, qui y sont contiguës, munies de plafonds. La dernière pièce, prenant jour d'une fenêtre percée dans le fronton, se fait, pour ainsi dire, toute seule.

Il semble que le maître de la maison va revenir pour souper. Le lit est prêt. Au mur sont suspendus ses habits, ses vastes houppelandes d'hiver, ses gilets rouges d'été; à terre traînent ses bottes. Les grands patins, les « skie » sont déposés sur une planche, en attendant les premiers jours de neige. Des vieilles images de saint Olaf, grossièrement encadrées, sont placées de chaque côté de l'horloge. La table est mise, et le modeste seigneur

du lieu aura grand soif sans doute, car le pot de bois peint, qui lui servira à tirer sa bière, est d'une belle capacité.

L'espace n'a jamais été ce qui a manqué en Norvège. Aussi l'hôte, par précaution contre le feu, plaçait-il assez loin de l'endroit où il couchait ses provisions et ses objets précieux.

Le « stabur », ou grenier sur pilotis, est une des plus intéressantes constructions de ce village rebâti sans nuls matériaux modernes. Il est d'une ornementation très variée, l'étage étant beaucoup plus large que ce que j'ai quelque scrupule à appeler le « rez-de-chaussée », étant donnée la hauteur des pilotis destinés à la fois à éconduire les rats et à garantir de l'humidité montant du sol. La porte et les volets des fenêtres sont laborieusement ouvragés, ainsi que les colonnes qui soutiennent l'édifice. Ces anciens Norvégiens étaient d'incomparables sculpteurs au couteau : il y a là une abondance de motifs décoratifs incroyable.

Les poutres, au sommet du grenier, se prolongent au delà de leur utilité, de façon à se croiser et à former, en rencontrant une troisième poutre verticale, une sorte de rudimentaire trophée. Cet archaïque grenier est charmant. Le fait est assez curieux d'avoir réservé toute l'imagination artistique dont on était capable pour cette sorte de débarras qui se dresse fièrement et gracieusement en face de l'église. Le compartiment supé-

rieur est entouré, d'un côté, d'une galerie pittoresque garnie de colonnades. Là aussi, on a réuni tous les objets familiers de jadis, les énormes chaises massives dont le bas ressemble à la moitié d'un tonneau, les ustensiles de ménage, les vases, presque toujours en bois et décorés d'inscriptions. J'avise un pot à bière, tout ventru, qui, au milieu de ses guirlandes de fleurs, porte ces mots, d'une amusante naïveté : « Il y a quelque trente ans, j'étais dans le bosquet à la louange et à la gloire de Dieu. Mais, maintenant, le bucheron et le peintre m'ont façonné de la manière que vous voyez. » Puis ce sont des bijoux, ces broches norvégiennes en argent, composées de pendeloques, en forme de pièces de monnaie, légèrement creusées au centre, ou des plaques de ceinture ou des menus objets en filigrane. Tout cela disposé sur des bahuts, peints de couleurs demeurées vives. Ce goût pour les nuances accentuées s'explique sans doute uniquement par le besoin, pour les yeux, de rompre avec la monotonie du vert sombre des sapins et des lignes grises de l'horizon.

Plus loin, c'est une plus humble cabane, une « rogstuen » (littéralement : cabane enfumée), ayant abrité des paysans moins cossus. Elle n'est pas couverte d'un plafond horizontal, mais d'un faîtage ouvert, au milieu duquel était pratiqué un trou pour faire sortir la fumée. Le foyer était disposé au centre de la pièce. Dame! on ne se piquait pas trop de délicatesse! Les peintres norvégiens

ont toujours eu un faible pour ces rogstuen de jadis, dans leurs scènes d'intérieur. Il est peu d'entre eux qui n'aient pas représenté la famille paysanne autour de ce foyer incommode, mais original. Sur la porte est clouée la tête d'un élan monstrueusement cornu.

Ailleurs, c'est un asile de pèlerins, pour les fidèles qui se rendaient à la châsse de saint Olaf, à Nidaros. Ce rustique bâtiment, s'il n'est pas contemporain de l'église, est du moins très ancien aussi. Il contenait six lits — à trois places — qui semblent de proportions bien exiguës. Il fallait que, par mortification, les pèlerins dormissent à peu près assis. A cette mortification — involontaire — les touristes doivent se soumettre encore aujourd'hui. Les lits et les draps sont, en Norvège, d'une petitesse qu'on ne s'explique guère dans un pays où la race est, en général, assez grande.

Mais j'arrive à la merveille, à l'église, qui se trouvait à Gol, en Hallingdal, et qu'on a transportée jusqu'à Bygdo. Elle date de l'an 1200, ce qui est un bel âge pour une église toute en bois. Elle est d'abord très déroutante. Elle n'offre, au premier examen, qu'un fatras confus de frontons, de pignons et de tourelles, une multitude de petites pyramides superposées qui en composent une seule plus grande, couronnée d'une tourelle qui en enjambe le faîte. Au-dessus, un toit à deux frontons couvre le centre de l'édifice. Une galerie tourne autour de l'église, embrassant l'abside, qui

rejoint le chœur. L'abside, plus basse que le corps de bâtiment, est surmontée d'une tour ronde, à capuchon de forme conique. La galerie est hérissée de pignons, et s'ouvre en dehors au moyen d'une balustrade à colonnes basses et à arcades cintrées.

Quelle est l'idée primitive cachée dans les parties, en apparence si embrouillées, dont est composée l'église ? On ne saurait en méconnaître l'effet pittoresque, mais on a peine à imaginer que le hasard ne soit pas pour beaucoup dans cet effet.

Eh bien! non; ce déploiement, qui paraît si arbitraire, de dispositions fantasques, est fondé sur un plan sévèrement architectonique. J'ai pu me rendre compte, quand j'ai pénétré à l'intérieur, que, ainsi que l'a démontré M. Dietrichson, après de longues controverses, chacune des formes singulières du dehors est l'expression naturelle d'une forme rendue nécessaire par le culte ou par les matériaux employés. Vous n'avez qu'à regarder en haut pour deviner tout de suite que le premier toit, surmonté d'une tourelle, et le mur qui le soutient correspondent à la nef centrale sur les colonnes de laquelle ils reposent. Les nefs latérales, plus basses que celles du centre, correspondent au mur et au toit inférieur dont elles sont surmontées. Enfin, tout est entouré de la galerie, ouverte en dehors et ne communiquant avec le dedans que par des portes.

Bref, cette église, où les formes de la construc-

tion en pierre ont été transférées aux formes correspondantes en bois, n'est, au fond, qu'une église romane régulière, démontrant l'influence directe de l'Occident.

Les parois de fond du chœur sont ornées d'un tableau médiocre, beaucoup plus récent que l'église, mais les bénitiers sont d'un travail curieux, et les portes représentent des serpents et des dragons. On peut demeurer longtemps à l'intérieur et à l'extérieur de cet extraordinaire monument de bois sans que toutes les surprises soient épuisées. Nous n'avons rien, chez nous, qui puisse donner une idée de cette extravagante et logique église de Gol. En Norvège, elle contraste singulièrement, par sa fantaisie, avec la froideur morne des temples protestants...

J'ai bien fait de venir de bonne heure à Bygdo, Voici que surviennent des légions d'Anglais, allant et venant comme en pays conquis, bruyants et affairés, fiers de pouvoir se faire comprendre partout (les Français, malheureusement, dans ces pays du Nord, où l'on a pourtant à leur égard une réelle sympathie, ne peuvent en dire autant), et envahissant ce coin tranquille, tout à l'heure comme endormi dans la paix du passé... Nous revoici en flagrante modernité, et c'en est fait, bien fait, de toute rêverie !

XI

La Norvège de l'intérieur. — La karriole. — Un itinéraire. — De Christiania à Bergen. — Impressions de route. — Les trois éléments du décor. — Dans la montagne. — La ville du poisson. — La pluie éternelle. — Une ballade de Bjornson. — La « mort noire ». — Tragiques souvenirs. — L'hôpital des lépreux. — Les restes de la Hanse. — L' « honnête commerçant allemand ».

Nous avons évoqué l'ancienne Norvège, dans cette très intéressante reconstruction de Bygdo, qui n'est pas une reconstitution artificielle, puisque ce sont d'authentiques constructions du passé qui s'offrent aux yeux. C'est cette Norvège méridionale (ce sont deux termes que j'ai quelque peine à accoupler, malgré la logique de cette désignation) qu'il faut traverser pour se rendre à Bergen.

La Norvège a deux aspects bien tranchés. Le nord, c'est le pays des horreurs grandioses, des rochers terribles et monstrueux, des sites romantiques. Moins poétiquement, c'est le pays de l'exploitation du poisson. Le sud, c'est la contrée des paysages alpestres, des lacs, des cascades, des forêts. C'est le pays de l'exploitation du bois. On ne connaît la Norvège que lorsqu'on l'a vue sous ces deux aspects. Bien qu'à des titres différents, est également belle, étrange — et mélancolique.

Ce voyage dans l'intérieur était, il n'y a pas longtemps encore, malaisé pour les touristes. Il n'est pas encore des plus commodes, mais il est pittoresque à souhait. Les yeux ont de tels sujets

d'émerveillement qu'on accepte volontiers les inévitables inconvénients du trajet.

Une fois que vous avez pris votre parti de diverses petites privations (je mets parmi les plus sérieuses l'impossibilité de se faire comprendre en sa langue), vous serez l'homme le plus heureux du monde, car le spectacle qui se déroule sous vos yeux est merveilleux. Quant à la karriole, on s'y habitue difficilement, mais on s'y habitue. Par exemple, quelles pouvaient être les raisons de l'inventeur de ce véhicule extravagant, où le voyageur a la moins solide des assiettes? L'intérêt ne pouvait entrer en ligne de compte, puisque la karriole est destinée à un seul individu et que la voiture est, par conséquent, d'un rapport borné. Il faut que ledit voyageur s'arc-boute sur le siège sans dossier, les pieds dans les étriers de fer, qu'il ne peut quitter sous peine de perdre l'équilibre. Rien ne l'abrite contre la pluie, dans ce pays classique des intempéries. Il n'arrive à caser ses bagages que par miracle, mais sans cesser d'avoir des inquiétudes sur leur sort. Quand on ne revient pas à l'endroit où l'on a pris la karriole, un gamin se juche derrière vous, au hasard, et, sans façon, vous agrippe par le dos. C'est ainsi que vous faites des lieues — et les lieues norvégiennes sont de belle taille!

Il y a plusieurs itinéraires pour se rendre de Christiania à Bergen. Un Norvégien de Paris, l'aimable M. Berg, directeur du Bureau scandinave,



UN SITE DU VALDERS

qui est l'homme qui connaît le mieux son pays, m'avait conseillé de prendre par le Valders, par Loëdalsoren, par le magnifique Noerofjord et Vosserangen. Je n'ai pas eu à me repentir d'avoir suivi ses avis. Seulement, quand on voyage en Norvège, il est téméraire de se tracer un emploi de son temps trop serré, de se dire : « Je serai là à tel jour... je ferai telle chose à cette heure. » Mille petits obstacles imprévus viennent détruire l'équilibre savant de vos projets.

Je donne ici mon itinéraire, pour la commodité des touristes français, qui ne sauraient s'engager dans cette excursion sans trop de renseignements préalables, car ils deviennent difficiles à obtenir en route, non seulement à cause de la quasi-impossibilité de se faire comprendre, mais encore parce que le paysan norvégien, honnête, cordial même à sa façon, n'est que laborieusement tiré de son flegme habituel.

On prend le train à Christiania, jusqu'au Randsfjord, un des grands lacs de la Norvège, sur les bords duquel s'arrête le chemin de fer. On a passé par Drammen, une ville commerçante curieusement située, et dont le pont de bois, formant un angle obtus sur le Drammenselv, est imposant par sa longueur, et, quelques heures plus tard, on a longé les grandes chutes d'eau de Honefos. Après la traversée du lac, qui dure cinq heures, on arrive à Odnœs, qu'on quitte tout de suite pour aller coucher au « gaard » de Tomle-



LE RANDSFJORD

volden. Déjà, vous êtes bien là en pleine Norvège, au milieu des montagnes et des torrents. De là, vous repartez le lendemain matin, en voiture, pour Grindahem, en vous arrêtant pour dîner (vous savez qu'en Norvège on dîne à deux heures) à Fagœrness (littéralement : beau cap), qui est un site charmant, et où l'on vient volontiers chasser et pêcher. A Grindaheim, il se peut que vous assistiez à un phénomène singulier, au récit duquel j'ai dû borner ma curiosité, la nature n'obéissant pas toujours aux désirs des touristes. Parfois on entend un bruit sourd, une sorte de coup de tonnerre, puis le lac est traversé d'un éclair ou, plus exactement, d'un rayon de lumière. On dirait qu'une batterie mystérieuse vient de tirer un coup de canon.

Vous avez passé la nuit tant bien que mal, après avoir été, par conscience, jeter un coup d'œil sur une vieille pierre runique. Vous voici maintenant en route pour Nystuen, à douze cents mètres d'altitude, une halte en pleine contrée sauvage, où les routes sont vertigineuses. Le renne ne dédaigne pas, au reste, de s'aventurer jusque-là. Puis, après vous être accommodé de ce que vous avez trouvé à l'auberge, vous remontez en voiture ; vous ne manquez pas de vous arrêter devant la vieille église de bois de Borgund, — une église sans fenêtres, — et vous couchez, le soir, à Lœdalsoren.

A l'aube,—aussi bien, si fatigué que vous soyez,

n'avez-vous pas envie de demeurer longtemps dans le lit exigu qu'on vous a assigné, — vous voici sur le bateau qui traverse le Nœrofjord, entouré d'un décor magnifique, qui se perd, à l'horizon, en sommets neigeux. Ici, des torrents, roulant leurs flots d'écume, viennent s'abîmer dans le lac ; là, ce sont des rochers énormes, aux formes fantastiques, dont le chaos rétrécit souvent ce beau lac comme une rivière, et projettent une ombre épaisse sur la transparence de l'eau ; là, une montagne farouche semble coupée brusquement au milieu de sa pente naturelle et finit par un précipice... Vous mettez pied à terre, un peu éperdu de cette accumulation de beautés grandioses, à Gudrangen, où la montagne prend des proportions formidables, puis, après une heure de repos, vous suivez le chemin de Vossevangen, un village campé en face du haut Graasiden, et où il n'y a guère à visiter que sa très ancienne église. Vos yeux se sont si bien habitués aux constructions en bois, que cet édifice de pierre vous semble une chose anormale.

Souper et coucher. Le lendemain matin, à six heures et demie, départ pour Bergen. O miracle ! vous entendez les sifflets d'une locomotive, vous revoyez une gare et des rails. C'est un petit tronçon de voie ferrée dont vous vous hâtez de profiter. Le reste du trajet n'est plus qu'une bagatelle : quatre heures et demie, et quatre heures et demie d'une très belle route, extrêmement variée, où,

après chaque tunnel (et ils sont nombreux!), le paysage change, avec cette soudaineté qui est un trait caractéristique de cette contrée prodigieusement accidentée. On longe des rivières, des lacs, des rapides, des cascades, de hautes masses rocheuses, et la plupart du temps la voie serpente à des altitudes effrayantes. Enfin, voici les derniers tunnels, Nestun et ses carrières de marbre, et Bergen, Bergen, « la cité des fjords », apparaît pittoresquement... s'il ne pleut pas... mais c'est bien rare!...

J'ai entendu un Anglais dire un mot qui m'a semblé très juste, comme terme caractéristique d'ensemble. On lui demandait ce qu'il pensait de cette Norvège paysanne et forestière que nous traversions.

— C'est, dit-il, une Suisse... exaspérée!

C'est bien cela, en effet. Les analogies avec la Suisse sont frappantes, mais tout y est, là, de proportions démesurées. La nature s'est répétée en Suisse; mais l'inspiration du créateur de ces chaos montagneux n'était plus la même, et le souffle lui manquait. Les cascades suisses semblent des joujoux à côté des prodigieuses chutes d'eau qui abondent, qui se rencontrent à tout instant, sans qu'on ait besoin d'en tarifer le spectacle. Dieu merci! on n'en est pas encore là, en Norvège, et on n'a pas exploité ridiculement les vestiges de toutes les convulsions du sol. Nulle part, on ne lit, comme chez nos bons voisins, près de quelque vertigineux



UN COIN DU NŒROFJORD

précipice : « Entrée du point de vue », et l'on n'a pas eu l'idée de déshonorer des rochers penchés sur un abîme par l'installation prudente d'une balustrade rassurante contre le vertige. Le sublime décorateur de ce pays n'a eu à sa disposition que trois éléments : de l'eau, des sapins, des rochers. Mais quelle variété de combinaisons ! L'eau est partout : torrents impétueux descendant en bouillonnant de la montagne, larges rivières où flottent, comme à l'aventure, des milliers de troncs d'arbres, envoyés au loin tout seuls par le plus économique des modes de transport ; lacs profonds, noirs ou bleus, inquiétants ou charmants, se perdant en bras multiples, semblant s'être frayés péniblement un chemin au travers de terres vaincues dans une lutte qui dure depuis des siècles, se découvrant soudain en vastes nappes, ou tantôt se resserrant entre des rocs géants qui les couvrent de leur ombre. C'est l'imprévu le plus déroutant, qui est le trait caractéristique de cette nature tourmentée. C'est partout un défi à ces sortes de lois d'équilibre qu'ont nos paysages de l'Europe centrale. Aucun indice, au tournant d'une route, pour imaginer ce qui est réservé à la vue. Jamais ou presque jamais de transition. Contrairement au vieil adage latin : *Natura non facit saltus*, la nature, là, fait des sauts, et des sauts énormes.

Ces lacs changent à toutes les heures du jour. L'heure exquise, c'est l'heure crépusculaire. Des vapeurs s'élèvent, flottent mystérieusement sur

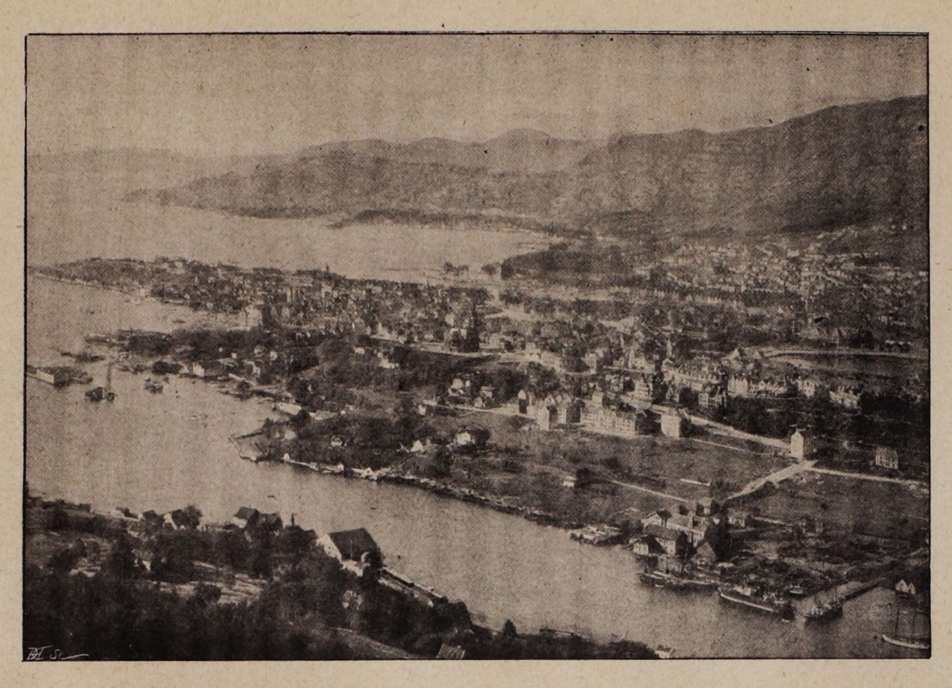
les eaux, produisent d'étranges mirages, enveloppent les rives d'une ceinture diaphane, sèment de pâles traînées sur les forêts de sapins, des éternels sapins, qui descendent à pic jusqu'au gouffre. C'est l'heure de la vraie poésie du Nord : elle est partout, dans l'atmosphère, dans les couleurs indécises, insaisissables, impossibles à noter, des lignes de l'horizon ; dans le silence, dans l'immense paix du soir, et on a, au milieu de cette mélancolie des choses, l'impression d'un pays de rêve, d'un pays de légende.

Souvent, entre une forêt, d'un côté, et l'abîme de l'autre, la route passe sous des tunnels naturels. Un gigantesque bloc de pierre, aux formes fantastiques, s'ouvre en une déchirure tragique : il semble qu'on franchit le seuil d'une contrée de Titans. Et voici que, au contraire, le paysage s'apaise, s'adoucit, offre un coin de terre fertile, avec un de ces villages dont les maisons de bois, la plupart ornées d'une tête d'élan au-dessus de la porte, ignorent le souci du plus élémentaire alignement. Et de là, de cette halte au milieu du formidable, on aperçoit, par un contraste, des sommets dénudés, des pics neigeux. Puis, brusquement, on se retrouve dans des gorges étroites, entre des murailles de rochers, au delà desquels apparaissent d'autres lacs, gigantesques entonnoirs où se déversent d'autres cascades fumantes.

Aucune lumière crue, dans ces aspects multiples de la perpétuelle montagne. Le plus sou-

vent, ce sont des tons doux, fins, légers, et il y a des gris délicieux, des variétés infinies de gris, à mesure surtout que l'on monte, qu'on s'approche des hauts plateaux — des fjelds — où le sol, à ces altitudes considérables, s'égalise soudain. Mais — et là est la raison de l'impression de vague tristesse qu'on éprouve, à la fin, en dépit des émerveillements sans cesse renouvelés et en dépit même des sites purement charmants, de prairies admirables, d'une végétation par moment abondante, — presque toujours et presque partout, l'horizon est fermé. Si vaste que soit le champ qui s'offre à la vue, fatalement la montagne le borne, l'enserre dans le cercle de ses cimes, et on se sent prisonnier, entre ces rares beautés, qui se répètent avec une implacable grandeur. Quand on a franchi enfin cet océan de montagnes, c'est — sans, pourtant, que ces chaînes sans fin aient risqué d'être monotones — comme avec un soupir de délivrance qu'on salue la mer, et l'espace illimité.

Bergen, c'est la ville du poisson. Ce n'est peut-être pas une description bien poétique ; mais elle est exacte. L'odeur du poisson vous poursuit ; elle est partout : sur le port où les navires, venus du Nordland et du Finmark, débarquent sans cesse des cargaisons énormes ; dans l'intérieur, où l'on « pare » pour le commerce et où l'on empile les morues dans des milliers et des milliers de tonneaux. Impossible d'y échapper. Mais si la délicatesse des touristes risque d'être offusquée, cette



VUE DE BERGEN

odeur, les habitants de Bergen semblent la respirer avec délices. N'est-ce pas le signe de la richesse de leur ville commercante ? N'est-ce pas à la pèche, à l'exploitation du poisson qu'elle envoie si loin, qu'ils doivent leur prospérité ? Ici, on ne fait guère de luxe et on ne se soucie pas beaucoup d'un étalage de vanité, mais il y a de grosses fortunes, devant uniquement leur origine à la mer.

Si riche soit-elle, cette « capitale du poisson », selon le mot amusant d'un fils de Bergen même, ne s'est pas donné la peine de construire des monuments qui attestent son heureuse chance. Elle est trop affairée pour cela. Elle se contente de ses maisons de bois peintes en blanc, de ses quais où les grues à vapeur sont sans cesse en mouvement, de ses halles, de ses hangars où s'abritent d'innombrables barils, de ses fabriques, de ses chantiers de construction. Elle n'a pas encore eu le temps de penser à faire la coquette. Si elle a une statue, celle du président Christie, qui dirigea les débats du premier Storthing norvégien, c'est pour justifier le nom donné à une de ses rues. Elle semble se savoir pittoresque sans édifices pompeux, dans le désordre de l'agglomération de ses quartiers, formant des cités différentes, appuyés sur sept collines, qui sont les derniers contreforts des hautes montagnes qui l'entourent, et séparés par les bras de son fjord.

Dans la journée, elle est bruyante, singulièrement animée pour une ville du Nord, féconde en

tableaux imprévus. Mais dans la pâle et mélancolique lueur des jours sans fin de l'été, aux heures qui marquent ailleurs la nuit, on comprend assez la comparaison singulière d'un touriste anglais, qui disait que ses maisons aux pâles façades se groupaient sur le bord du golfe « comme des malades autour d'une source thermale ». Mais vienne le réveil! Ces prétendus « malades » attestent leur vitalité, leur activité. Qu'un peu de soleil éclaire les toits rouges de ces maisons grises, et c'est presque de la gaieté. Malheureusement le soleil a pris l'habitude de ne pas briller longtemps à Bergen, et les nuages qui se forment sur les montagnes qui l'environnent s'épandent, avec une désespérante régularité, en une fine pluie. Les jardins des villas des plus riches commerçants, éparpillés dans la montueuse campagne voisine, lui doivent une florissante végétation. Ces nababs de la mer ont besoin, leur tâche coutumière finie, de respirer un peu d'air, au sortir de leurs comptoirs enfumés, qui ont servi à des générations de marchands, et dont ils s'accommodent.

Bergen n'est donc, pour un étranger, qu'un grand port, auquel conduit un fouillis de petites rues et de ponts de bois, si l'on excepte quelques grandes voies récentes, qui semblent des rues « pour le dimanche ». Mais que de souvenirs à évoquer là !

La ballade célèbre de Bjorne Bjornson, que j'ai entendu chanter à Christiania, me revien en mé-

moire dans la ville où se passa le drame historique qu'elle rappelle. Les vieux rois norvégiens étaient de terribles gaillards, qui ne se piquaient pas de faire du sentiment. Au douzième siècle, l'oncle et le neveu, Magnus Sigurdsson et Harald Gille, se disputaient la couronne. Harald fut vainqueur, et, à la suite d'une des luttes les plus féroces que retracent les annales du Nord, il fit crever les yeux à Magnus.

C'est ce supplice de Magnus — il devait être vengé un an plus tard! — que narre la touchante ballade, devenue populaire, et qui se dit, dans un de ces beaux et larges chœurs des étudiants, sur l'air qu'écrivit un compositeur, M. Grondhal.

Magnus apprend l'arrêt qui le frappe. Si vaillant soit-il, il reste un moment plein d'épouvante :

« Ah! laissez-moi, une fois encore, voir les étoiles étincelantes — dit le jeune Magnus, tombant à genoux; — spectacle douloureux! — Les femmes s'éloignent en pleurant!

« Demain seulement! D'abord, voir les montagnes — et la mer aux flots bleus — une fois encore, et que ma destinée s'accomplisse! — Il tombe à genoux, et ses amis avec lui. O pitié!

« Puis j'irai à l'église : que le sang du Christ — s'offre à mes derniers regards! — Il baignera de flots de lumière — et recueillera doucement — la flamme défaillante de mes yeux!

« L'acier brille, et comme l'éclair dans la nuit

— disparaît la source de ses yeux. — Adieu Magnus, notre roi. Adieu! — Adieu (répond-il), vous les braves qui m'avez suivi! »

Autre souvenir tragique : celui de la peste qui, un siècle après ces terribles batailles, dévasta la Scandinavie. Ce mot terrible : « la Mort noire » (*sorte dod*), est resté dans l'esprit du peuple. Il évoque, proverbialement, les pires catastrophes. Pendant cette peste, en effet, dans l'épouvante du fléau, tout s'arrêta, et, dans l'excès du désespoir, dans l'attente horrible de la fin de la Norvège (car on ne voyait point de terme aux ravages du mal), on ne reconnaissait plus ni lois, ni autorités, ni règles sociales... Ce fut l'anarchie de la douleur et de la peur.

C'est à Bergen que l'affreuse maladie fut apportée. La légende rappelle qu'elle arriva à bord d'un vaisseau parti depuis bien des années et qu'on croyait perdu. Un jour, par miracle, on le signala au loin. Les barques de Bergen se lancèrent à sa rencontre, tandis que toute la ville était en joie. « Jamais d'aussi chaudes actions de grâces n'étaient sorties de cœurs blessés. »

Mais quel fut l'effroi des pêcheurs qui étaient venus au-devant du vaisseau, quand ils s'aperçurent qu'aucun matelot ne faisait la manœuvre sur son pont désolé et que, poussé par une force mystérieuse, il avait franchi seul les portes de pierre du fjord et contourné les rochers!

Le cœur glacé, un des marins de Bergen monte

à bord. Effrayant spectacle! Sur le pont sont étendus des cadavres décomposés. Le navire, poussé par les vents — ce navire des morts! — était rentré au port, après avoir été longtemps ballotté par les vagues, sans qu'aucune direction l'y aidât.

Un poème de lord Dufferin a traduit énergiquement la légende : « Ces hommes ont succombé dans quelque pays brûlant et mortel. Leurs mains jointes qui ne se sépareront plus, leurs yeux qui fixèrent le soleil, leurs regards qu'habita leur âme, empoisonnent autour d'eux la vie... Quel triste écrit occupait le capitaine quand le coup de la mort l'a frappé : « Est-ce la volonté de Dieu « que je demeure le dernier? J'ai fermé la porte « de la cabine, car je ne puis les voir mourir. Je « voudrais tant que mes os reposassent en Nor- « vège, sous notre ciel froid du Nord! » Et le livre de bord dit terriblement comment, dans un pays maudit, ce fléau les assaillit soudainement, sous les feux du tropique, comme si de cruels scorpions les avaient rongés, et comment ils moururent en délire, un à un.

« Le bateau des pêcheurs est prêt à regagner la rive, revenant de ce noir navire. Sur son arrière, quelque chose est étendu. Qu'est-ce? Les yeux ne le discernent pas, mais l'horreur coule à travers leurs veines avec des flèches glacées et chaque coup de rame concorde avec les battements de leur cœur.

« Le bateau qui revient semble lourd, accablé

d'une foule de maux. O aveugles! qui ne voyez pas quelle cargaison lugubre il porte. Du rivage, la foule écoute volontiers le flot qui murmure et se brise sur les flancs du bateau, car pas un homme ne peut prévoir qu'il débarque avec lui la *Mort noire*.

« Sans qu'on le voie, sans qu'on l'entende, le spectre livide s'avance à travers la ville qui, le matin, comme une fiancée, s'est parée pour l'arrivée du vaisseau. Souvent, depuis, a été racontée par les femmes de Bergen la terrible histoire du bateau perdu qui, à son retour, portait en lui la *Mort noire*. »

Les siècles ont passé. Les vieilles ballades redisent seules l'épidémie de peste. Mais une autre maladie, dont le nom semble un anachronisme, fait encore des ravages en Norvège : la lèpre, la hideuse lèpre, et Bergen est une des rares villes d'Europe qui possède un hôpital de lépreux[1]. Et

1. L'hôpital de Lündegaard, près de Bergen, est dirigé par le Dr Danielssen, le doyen des médecins norvégiens. En 1856, on a bâti, près de Bergen également, un autre asile ; en 1861, un autre près de Molde, enfin, plus tard, un autre encore près de Trondjhem. Les lépreux sont soignés gratuitement. Dans ces derniers trente ans, les résultats ont été très appréciables ; l'isolement des malades semble avoir efficacement contribué à la diminution du mal.

Depuis 1885, une loi donne le droit de surveiller les lépreux qui ne sont pas traités dans les asiles et de les forcer à une séparation relative, dans les maisons qu'ils habitent avec des individus sains.

On estime que la lèpre, si la diminution constatée continue, pourra avoir disparu de Norvège dans une cinquantaine d'années. C'est l'opinion du Dr Armauër Nansen, inspecteur général des

je me rappelle que, bien loin de là, il y a quelque quinze ans, j'ai vu déjà des lépreux. Mais, au lieu d'être bien soignés dans un hôpital confortable, ces malheureux — c'était au moment où, arrivant du camp de Souk-el-Arba, j'entrais à Tunis, quelques jours avant nos troupes — étaient parqués dans des coins de ruelles étroites, de grosses chaînes formant la limite de l'espace qui leur était réservé. Les lépreux conduits à Bergen ne se montrent pas, eux, et on ne risque pas d'en rencontrer...

Mais les vrais souvenirs de Bergen, ce sont des souvenirs de commerce. Tout remet en mémoire la Ligue hanséatique. Elles existent encore, les vieilles maisons des marchands allemands qui exerçaient à Bergen le despotisme de leur négoce, serrées les unes contre les autres, sur un cours qui porte toujours le nom de « quai allemand ». Ces marchands, soutenant par la force les privilèges qu'ils avaient arrachés jadis par l'astuce, gardaient pour leurs habitations de Brême et de Lubeck le luxe que leur permettaient leurs richesses. A Bergen, ils n'avaient que des bureaux et des magasins. Aussi, ces maisons de bois, malgré leur ancienneté, n'ont-elles que peu de caractère, avec leur toit pointu et leur badigeon blanc. Ce n'étaient que des constructions pratiques. Elles

léproseries de Norvège. Le tableau statistique qu'il a dressé commence à l'année 1856 et indique 2 873 lépreux ; il y en a 1 139 pour l'année 1885 et 800 pour l'année dernière.

servent aujourd'hui de dépôt aux arrivages de poissons des côtes septentrionales — une puante marchandise. Si l'on assistait d'un peu près à la triture des envois de poissons, on risquerait d'en être dégoûté pour le reste de ses jours !

Elle était formidable, la puissance de la Hanse dont Lubeck était la vraie capitale, et qui, entretenant des forces militaires pour monopoliser le commerce sur les mers du Nord, soutenait par tous les moyens, voire les moins licites, « l'honnête commerçant allemand », *der germeine deutsche Kaufmann,* comme elle disait hypocritement.

A Bergen, on a organisé un musée plein des épaves matérielles de cette tyrannique domination commerciale : armes, engins de transport, meubles, instruments de mesure, ustensiles destinés à combattre les incendies terribles qui anéantissaient, en quelques heures, des quartiers entiers de cette ville de bois... Il y a longtemps que Bergen est affranchie de ce joug humiliant. Mais il y a toujours beaucoup d'Allemands à Bergen. Seulement, au lieu d'être arrogants comme les Hanséates, ils sont insidieux, cauteleux, et ils font les bons apôtres.

XII

Trondjhem. — L'ancienne capitale de la Norvège. — Un saint casqué. — Les profanations de la Réforme. — Une cathédrale mutilée. — Le sacre de Bernadotte. — Les vieilles sagas. — Le *Grand-Serpent*. — Un poétique cimetière. — Sur le port. — Un rastaquouère lapon. — L'île Munkholmen. — Une captivité de vingt-trois ans. — Un amour héroïque. — Un guide sentimental. — A bord du *Kong-Karl*.— La poste en musique.— Notre « président ».

Me voici à Trondjhem, d'où je me vais embarquer, à bord du *Kong-Karl*, pour le point extrême de l'Europe, pour ce Cap Nord où les touristes peuvent se donner la coquetterie de se rappeler le dernier vers du quatrain latin de Regnard, encore que ce fût d'un autre endroit qu'il contemplât la mer Glaciale :

Hic tandem stetimus, nobis orbi defuit orbis.

Trondjhem, qui se pique d'être la plus septentrionale des grandes villes d'Europe, est d'un aspect curieux. Sauf la gare, qui se campe sur le bord même du fjord ; à l'exception de deux banques, de la poste et de son antique et fameuse cathédrale, tout y est en bois, et le bois y copie les formes architecturales de la pierre. Il y a de grandes rues, de grands magasins, des édifices même assez pompeux, mais les forêts voisines de sapins ont fourni tous les matériaux, et les maçons ont partout cédé la place aux charpentiers. Au reste, on a fait appel à tous les raffinements modernes. Les fils téléphoniques se croisent en tous

sens, et l'électricité éclaire la plus modeste de ces habitations.

Le port est très animé, mais toute l'animation est, à la lettre, sur l'eau, car il n'y a pas ombre de quai. Les bateaux se viennent ranger le long des magasins, bâtis sur pilotis, ce qui simplifie les opérations du chargement et du déchargement.

L'herbe pousse tranquillement au milieu des rues, et l'idée de l'arracher serait assurément la dernière qui viendrait à l'esprit des flegmatiques balayeurs qui font, chaque matin, la toilette de la cité qui fut la première capitale norvégienne. En fait, bien qu'on y brasse de grosses affaires, Trondjhem semble aujourd'hui bien endormie dans un calme provincial.

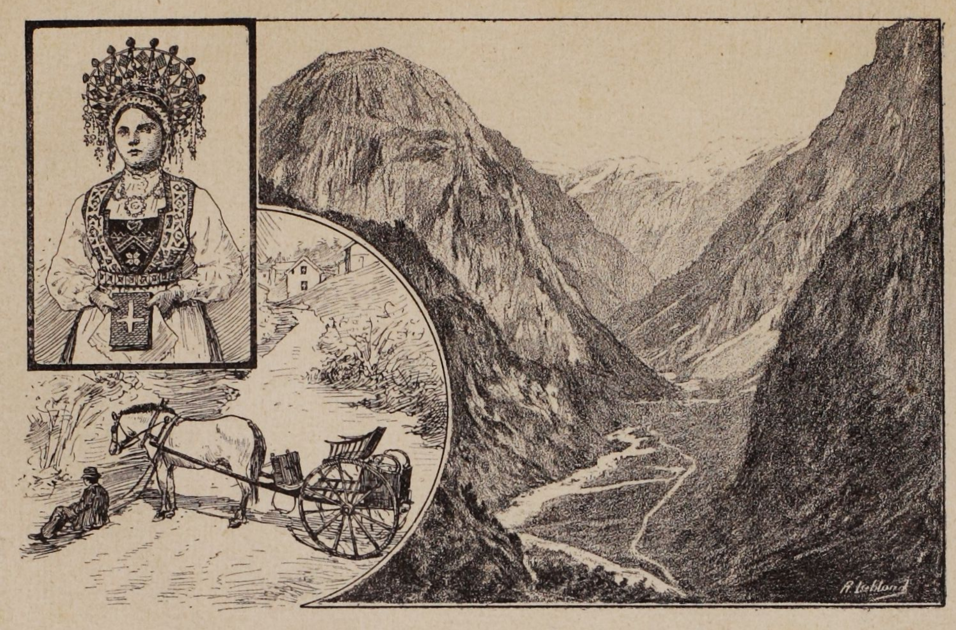
Mais, là aussi, que de souvenirs vous assiègent! Trondjhem, c'est la métropole de l'ancienne Norvège, et tout un passé héroïque s'y évoque fatalement. La vieille cathédrale, encore qu'elle disparaisse à demi sous les échafaudages qui servent depuis bien des années à sa réparation, a toujours grand air et force à rappeler le nom de saint Olaf, un saint qui ne fut pas très scrupuleux toujours sur la question du bien d'autrui. Ce saint-là fut un héros un peu pillard ; mais, au onzième siècle les héros n'avaient pas pour habitude de faire la petite bouche quand il s'agissait de butin! Ce saint casqué et cuirassé ne donnait pas non plus sa part de coups d'épée, et quand il s'avisa, ayant conquis

son royaume par la force, de convertir ses sujets, ce ne fut pas uniquement par la persuasion.

Il n'était pas, d'ailleurs, plus tendre pour lui-même, et la légende rapporte qu'une fois qu'il avait oublié les commandements de l'Église, et qu'il avait fait œuvre manuelle un dimanche, il se brûla, par expiation, sur la main, les morceaux de bois qu'il avait employés à quelque menu travail. Son joug était sévère, et les Norvégiens, qui devaient le révérer plus tard et invoquer son intervention céleste, ne se firent pas faute de se révolter contre lui, si bien qu'il fut forcé de se réfugier en Russie. Il en revint, au bout de cinq ans, très peu disposé au renoncement des terrestres ambitions, et sa fin sur le champ de bataille de Stiklestad fut épique. On raconte que le guerrier qui lui porta le coup mortel, fut saisi, quand il vit Olaf étendu à ses pieds, d'une grande pitié. Il couvrit le corps de son propre manteau, et, en versant des larmes, il essuya le sang qui souillait ce beau et mâle visage.

Où est cette châsse de saint Olaf, tenue en si grande vénération, jadis, qu'elle amenait des pèlerins de toute la Scandinavie, formant à Trondjhem une population flottante supérieure à la population ordinaire?... Elle a disparu, dans les premiers temps de la Réforme, s'indignant, dans son fanatisme austère, de ces adorations qui frisaient de près le paganisme.

La Réforme a été funeste à cette admirable



EN NORVÈGE : UNE NORVÉGIENNE — LA KARRIOLE — DANS LE WALDERS

cathédrale de Trondjhem, et certes les Wikings eux-mêmes ne se fussent pas conduits aussi brutalement que les luthériens, détruisant, dans leur fureur d'iconoclastes, toutes les splendeurs qui avaient été amassées là pendant des siècles : trophées, offrandes, statues du saint, inscriptions naïves des pèlerins, dépouilles d'autres cathédrales de pays vaincus, et s'acharnant à proscrire tout ce qui pouvait rappeler le culte catholique, qui avait fait là des miracles de foi en élevant ce monument merveilleux.

Cette cathédrale est, depuis cette barbarie protestante, depuis ces aberrations à jamais déplorables, une grande mutilée. Qu'on songe jusqu'où a été ce vandalisme ! On a recouvert de ciment les délicates parois ornées de sculptures gothiques ; on combla des chapelles entières ; toute l'architecture fantasque primitive disparut, et, dans ce magnifique vaisseau nivelé ainsi sous le plâtre, on laissa l'emplacement d'une lugubre chapelle, sans la moindre ornementation.

J'ai erré longtemps autour de cette vieille église, qui appartient si vraiment à l'histoire, où, Bernadotte, qui ne s'étonnait plus de rien, vint se faire couronner comme souverain de la Norvège, pour obéir à une constitution récente, s'agenouillant, lui, l'ancien caporal des gardes-françaises, là où, bien des siècles auparavant, les vieux chefs norvégiens avaient reçu leur investiture. Comment ne serait-on pas porté à quelque rêverie

devant ces prodiges invraisemblables de l'histoire, faisant qu'un montagnard pyrénéen succédât, après tant de secousses, aux *jarls* des antiques sagas !

Depuis plusieurs années, on travaille — je ne dirai pas activement, les crédits votés par le Storthing ne le permettent pas, mais avec persévérance — à la restauration de cette cathédrale, qui résume, pour ainsi dire, les annales de la Norvège. C'est actuellement au milieu d'un monceau d'échafaudages qu'on se glisse pour visiter l'église, où, avec des ménagements infinis, on cherche sous les honteux badigeons de la Réforme les trésors artistiques du passé.

Des détails admirables d'ornementation apparaissent soudain, des statues sont à demi exhumées, des morceaux de sculpture d'une exquise finesse se montrent, sous la poussière blanche épandue partout. On venge le vieil édifice des insultes qu'il a subies. Le chœur et son jubé, merveilleusement ajouré, s'offrent maintenant aux yeux dans leur splendeur reconstituée ; mais il faudra des années et des années pour le rétablissement définitf du monument. En tous cas, c'en est fait à jamais des richesses du sanctuaire, du cadre prestigieux où se trouvait placé le reliquaire de saint Olaf, ouvert pour la dernière fois par Harald le Sévère, qui, avant de partir pour une de ses expéditions, coupa les ongles du saint, comme un talisman, et, ne voulant plus que personne, après lui, pût user de la même protection, jeta les clés de la châsse dans

le Nid, la rivière de Trondjhem, à laquelle elle dut d'abord son nom de Nidaros.

La fondation de cette église fut l'accomplissement du vœu qu'avait formé Olav Trigvason, si, héritier légitime du trône de la Norvège, il reconquérait son pays contre le traître Hâkon. C'est un drame grandiose que toute cette histoire. Olav erre d'abord misérablement sur les mers, deux fois vendu comme esclave, puis il guerroie en Angleterre. Sur ces entrefaites, il est baptisé, et il devient l'époux d'une princesse irlandaise, la belle Gyda aux longs cheveux. Mais il songe toujours à la Norvège, et finit par y revenir victorieux. Dans sa foi nouvelle, il est intransigeant. Ces anciens héros ne faisaient rien à demi. Un jour, il arrive au milieu d'un sacrifice que faisaient aux dieux quelques-uns de ses sujets encore païens. Ceux-ci ont l'audace de l'inviter à y prendre part. Olav Trigvason avait des façons à lui d'entendre la plaisanterie. — « Oui, dit-il, je sacrifierai à vos divinités ; mais ces animaux que vous leur offrez, ne sont qu'un trop maigre hommage pour elles. » Il fait un signe ; ses guerriers s'emparent des principaux chefs païens, et les égorgent sur la pierre des sacrifices.

Mais c'est sa mort qui l'a rendu à jamais populaire dans les traditions norvégiennes. Sivend-à-la-Barbe-fourchue, roi de Danemark, et Olaf de Suède se sont ligués contre lui. Olav Trigvason s'avance contre eux, à la tête d'une flotte qui

porte tout l'espoir de la Norvège. Une tempête le sépare de son lieutenant Erling Skjalgson, et il n'a plus auprès de lui que onze vaisseaux.

Il monte le *Grand-Serpent*, et, malgré l'infériorité de ses forces, il attaque les Danois, les Suédois et les fils de Hâcon. A ceux-ci seuls il daigne prêter quelque attention, car ils sont Norvégiens comme lui.

Le combat est terrible. Le *Grand-Serpent* est assailli par tous les navires ennemis. Olav a renoncé à se servir de son arc, c'est la hache à la main qu'il bataille, et elle fait un épouvantable carnage. Mais l'heure vient où la résistance est impossible. Les Danois et les Suédois songent déjà aux humiliations dont ils abreuveront ce noble prisonnier; déjà ils vont le saisir... Non, Olav ne tombera pas vivant entre leurs mains. Tout rouge de sang, il élève son bouclier au-dessus de sa tête et se précipite dans les flots. On se hâte, avec un cri de rage, de se jeter dans la mer à sa poursuite : vains efforts! Le héros a tenu sa parole : on n'a pas pu le prendre.

La ballade de Bjornson retrace l'inquiétude des guerriers commandés par Erling, séparé de son roi, tandis que, au loin, celui-ci succombe. Je veux la citer, dans sa rudesse : c'est une des plus célèbres du poète :

« De larges voiles naviguent sur la mer du Nord. — Sur la dunette, le matin, est debout — Erling Skjalgson. — Du regard, il sonde la mer du côté

du Danemark : —*Ne vient-il pas, Olav Trigvason?*

« Cinquante-six dragons sont là, — les voiles carguées; vers le Danemark regardent, — les hommes hâlés. Alors s'élève un cri croissant toujours : — *Où s'attarde le* Grand-Serpent ? *Ne vient-il pas, Olav Trigvason?*

« Silencieux, au même instant, tous attendent ; — car, du fond de l'abîme, — on dirait des soupirs qui montent vers la flotte : —*Il est pris, votre* Grand-Serpent! *Il est tombé, votre Olav Trigvason!*

« Depuis lors, des siècles se sont écoulés. — Mais les navires norvégiens entendent encore, — surtout pendant les nuits que la lune éclaire : — *Il est pris, votre* Grand-Serpent! *Il est tombé, votre Olav Trigvason!* »

Le nom du héros est porté, aujourd'hui, par un navire norvégien. Mais, au lieu d'aller attendre les Danois dans les îles des fjords, il fait pacifiquement la poste jusqu'à Vadsœ, et au lieu de transporter des armes, il ramène seulement du poisson séché.

Autour de l'église s'étend un cimetière qui, celui-là, n'a rien de la simplicité sèche des cimetières protestants. Il est, au contraire, pittoresque à souhait, s'étageant sous des arbres touffus. Il descend une pente assez raide, au delà de la vieille cathédrale, et, n'étant borné par nulle clôture, il se perd lentement à l'horizon. Chaque concession forme une sorte de jardinet avec un banc au milieu des fleurs. Il n'y a pas de mo-



LE SOLEIL DE MINUIT

numents prétentieux, mais les pierres tombales disparaissent sous une végétation touffue, en cette saison. De petites urnes de bronze sont souvent déposées sur ces pierres, tranchant sur le vert du gazon. Ce cimetière est une promenade charmante. En tant que promenade, il ne déplaît pas, en effet, aux gens de Tronjhem. Après avoir rendu son culte à ses morts, un brave homme, tandis que je passais, s'était installé tranquillement sur son banc, et jouissait de la fraîcheur du matin en lisant son journal... J'avais vu mieux encore à Christiania : une famille déjeunant sur l'herbe, comme nos Parisiens au Bois de Boulogne, auprès de la sépulture des siens !

J'arrive sur le port, à l'endroit où attend le *Kong-Karl.* Mais il est encore loin d'être prêt à lever l'ancre.

J'aperçois là, philosophiquement étendus par terre, au soleil, deux Lapons, l'un dans son costume d'été, la blouse grise avec de rudimentaires broderies jaunes ; l'autre habillé — c'est bien la vision la plus grotesque qui me reste dans la mémoire ! — en citadin. O Raddien Akke, ancien dieu des Lapons ! quelle figure bouffonne avait ce petit homme aux yeux bridés sous un chapeau melon, d'ailleurs défoncé, et avec quelle grâce il portait sa jaquette démesurément trop longue ! L'autre, au moins, était sale à souhait, mais pittoresque dans sa crasse.

Renseignements pris, on me conte que cet élé-

gant Lapon, en complet à carreaux, vient de faire, pour quelque peccadille, un petit séjour à la prison de Trondjhem. C'est là qu'il a pris ces goûts raffinés et qu'il a appris à faire le faraud, avec un ignoble mouchoir à raies. Il ne veut plus entendre parler du « pjesk » national et des chaussures en peau de renne, et il se pique d'être civilisé. Je n'avais pas prévu ce type de rastaquouère lapon.

L'autre Lapon est son frère. Il est aveugle. On a profité de sa libération pour lui envoyer l'infirme, qui, après avoir consulté les médecins de l'hôpital de Trondjhem, retourne à Tromsoë. L'ex-prisonnier lui sert de guide, mais il paraît un peu honteux, dans son élégance nouvelle, d'avoir pour compagnon ostensible un être aussi primitif. Cela ne l'empêche pas (sur ce point-là il ne s'est pas débarrassé de ses habitudes laponnes) de tendre effrontément la main aux passagers qui arrivent. L'argent ainsi recueilli lui servira sans doute à acquérir quelque nouvelle parure, pour éblouir ses compatriotes.

J'ai encore deux bonnes heures devant moi, juste le temps d'aller, en barque, visiter l'île Munkholmen, à deux kilomètres en mer...

Cette île Munkholmen, d'où l'on a une belle vue sur Trondjhem, est toute petite. Elle a eu des destinées bien diverses. Elle fut un couvent, elle fut une prison; elle n'est plus aujourd'hui qu'une citadelle « décorative », où dorment de peu redoutables canons.

Ce n'est même pas de là que l'on tire les salves d'honneur qui saluent l'arrivée de quelque souverain, mais d'une batterie qui se trouve à droite du port et qui, en apparence du moins, répond mieux aux exigences de la fortification moderne.

Ces salves, je devais les entendre une heure plus tard, au moment de l'arrivée du yacht le *Hohenzollern,* qui portait l'empereur d'Allemagne, revenant des côtes septentrionales qu'il paraît affectionner, car voici la troisième fois qu'il fait ce voyage, s'édifiant à lui-même, dans un besoin éperdu d'inaugurer quelque chose, de petites colonnes qui doivent attester à l'avenir qu'il a passé en touriste dans les îles de la côte si singulièrement découpée de la Norvège.

Il faut bien dire que le séjour de l'empereur Guillaume dans le port de Trondjhem avait médiocrement ému les habitants, bien qu'ils considèrent ce monarque nomade comme un bon courtier de publicité pour leur pays. Je dois à la vérité de constater que, avec leur esprit positif, c'est à peu près ainsi qu'ils envisagent cette voyageuse personnalité. Le vice-consul d'Allemagne s'était mis en frais d'un modeste tapis (oh! un tout petit tapis!) au cas où Guillaume II descendrait à terre, et il l'avait fait bien soigneusement étaler à l'endroit où l'« auguste visiteur » débarquerait. Mais Guillaume II était souffrant, et il demeura sur son grand yacht à roues peint en jaune.

A Trondjhem, nul moyen d'échapper aux sou-

venirs historiques. C'est peut-être, au fond, le charme mélancolique de cette ville. Dans cette île minuscule se passa un drame poignant de captivité. Si nous avons l'Homme au masque de fer, les Norvégiens ont leur prisonnier légendaire en la personne de Griffenfeld. Ceci remonte au temps de la domination danoise.

L'aventure du chancelier du roi Christian V est la plus dramatique qui soit. Il passa vraiment par toutes les extrémités humaines. Griffenfeld était, comme on sait, sorti des rangs du peuple : en ce temps-là, il s'appelait simplement Schumacker. Il était cependant devenu l'intime conseiller du roi, et pendant plusieurs années il fut quelque chose comme le Richelieu du Nord.

Mais, dans une heure de vertige, de folie, il trahit ce roi qui avait fait de lui un ministre tout-puissant, et il engagea de criminelles négociations avec le roi de Suède Charles XI. Pour un homme qui disposait d'un pouvoir illimité, il fut fort peu adroit. Il correspondait si ostensiblement avec le roi de Suède, qu'il était impossible que des soupçons ne prissent point naissance. On commença par arrêter son confident, le bourgmestre Falker qui, comme on dirait aujourd'hui, « mangea le morceau ». Griffenfeld était bien mal servi par sa police, et ce ministre, devant qui tout tremblait, était faiblement informé. Il ne se trouva personne pour l'instruire de l'arrestation de Falker, et, le lendemain, comme si rien ne s'était passé, il en-

tra, avec sa coutumière arrogance dans les appartements de Christian.

Il y trouva, à sa grande surprise, le lieutenant-général Arensdorff, qui l'invita à passer dans la bibliothèque du château. Il y demeura une journée, ayant fort peu envie de parcourir les volumes précieux accumulés sur les rayons et se demandant ce qui allait advenir de lui. Le soir venu, il vit entrer des soldats qui le garrottèrent sans plus de façon et le conduisirent en prison.

Il le prit de haut, menaçant encore, quand il était accusé. Mais il perdit toute son assurance, quand il connut les griefs relevés contre lui. Il fut condamné à mort, et ce parvenu si hautain s'abaissa en d'inutiles supplications.

Il reprit cependant contenance peu à peu, et quand on vint le chercher pour marcher au supplice, il fit preuve de quelque fermeté. Il regarda même sans faiblir le cercueil recouvert de drap noir qui attendait son corps, et se mit à genoux sans consentir à ce qu'on lui bandât les yeux.

Le bourreau, après avoir brisé son écusson, levait sa hache. Elle allait retomber, quand un cri retentit : « Arrête ! » Le général Schalck arrivait, au galop, portant un ordre du roi qui faisait, au dernier moment, grâce de la vie au condamné. Il commuait sa peine en celle d'une détention perpétuelle. — Griffenfeld, si bien préparé qu'il fût à la mort, eut une heure de délire à cette nouvelle. Lui, jadis si fier, il tomba aux pieds du

général, et, ne sachant plus ce qu'il faisait, il baisa la main du bourreau ! Vivre n'importe comment, mais vivre ! Il avait eu quelque crânerie devant la mort, il fut piteux devant cette nouvelle de la prolongation de son existence. La foule, tout à l'heure, l'avait acclamé pour sa sereine attitude ; elle le huait à présent... Une philosophique tragédie, comme vous voyez !

C'est alors qu'il fut envoyé dans l'île Munkholmen, enfermé dans une cellule, n'ayant même point la faculté de se promener sur ce rocher. Et vingt-trois ans il demeura ainsi captif...

Le soldat qui me faisait visiter la forteresse me montrait la tour où était son cachot. Elle subsiste à peu près seule des anciennes constructions. C'était un soldat sensible ; en répétant cette leçon pour les touristes, il avait l'air positivement ému. Peut-être ne savait-il pas, le brave garçon, que ces événements s'étaient passés au dix-septième siècle et que, depuis ce temps, on peut vraiment, comme on dit, « s'être fait une raison ».

Mais pourquoi plaindre ce prisonnier ? Il eut dans sa disgrâce la plus belle des consolations : il connut l'amour désintéressé et fidèle jusqu'à l'héroïsme. Sa jeune femme s'était volontairement enfermée avec lui à Munkholmen. Elle ne le quitta pas un instant pendant ces vingt-trois ans et elle lui sacrifia sa vie. Un pareil amour compensait bien les pires supplices !

Je ne comprenais pas un mot de ce que disait

le soldat. Il continuait cependant son récit appris, avec une belle animation. Las, à la fin, de son éloquence en pure perte, il avisa une femme qui était venue porter du linge au sergent qui commande ce petit fort, et tous deux se répandirent en bruyantes doléances sur cette victime politique de jadis. Que les guides, en Norvège, ont donc l'âme sensible ! La femme, à son tour, faisait de grands gestes en désignant la tour, et elle avait presque les larmes aux yeux. Il faut que je confesse toutefois que l'offre de deux « couronnes » à ce militaire sentimental, en échange de ses explications auxquelles je n'avais rien compris, fit cesser comme par enchantement ces lamentations quelque peu exagérées...

A ce moment, le *Kong-Karl* se met à siffler. Quelques coups de rame, et me voici à bord. Je retrouve là mes deux Lapons. Je ne m'étais pas trompé : le « civilisé » est allé acheter un foulard truculent, mais il ne l'a pas passé autour de son cou ; je ne sais par quel caprice, il l'a serré autour de ses cheveux plats et huileux.

Il y a, heureusement, d'autres passagers, avec lesquels je pourrai avoir de courtoises relations. Ce sont deux officiers de la marine norvégienne, dont l'un, le lieutenant Sparre, va étudier sur place des projets d'ouvrages défensifs des côtes ; l'autre, un capitaine de frégate, inspecte les télégraphes. Puis c'est un agent d'assurances de Christiania, qui doit rejoindre à Tromsoë un ami avec lequel

il a l'intention d'aller chasser l'ours au Spitzberg : il m'avait promis de m'envoyer de ses nouvelles. Je souhaite qu'il ait eu là-bas quelques beaux coups de fusil. On les mérite bien quand on va les chercher si loin ! Ce Nemrod, un peu « tartarinesque », est plein de belle humeur. Le lieutenant reste, toutefois, assez sceptique sur les exploits de ce Gascon du Nord.

Je suis le seul touriste sur ce bateau, du moins au départ de Trondjhem. La saison est, au reste, déjà un peu avancée. Il y a à bord un commis-voyageur allemand et juif, qui parlant très bien le français, se dit Suédois... par politesse pour moi. Il a avec lui un nombre considérable de caisses contenant d'abominables bibelots allemands, qu'il va offrir aux habitants du Nordland et du Finmarck. Puis ce sont quelques gros commerçants du Nord, un géologue autrichien qui s'en va, en mission de son gouvernement, sur les bords de l'océan Glacial ; une jeune fille de Bodœ qui accomplit, seule, sans le moindre embarras, un long voyage, et quelques seigneurs sans importance.

A bord de chaque navire, il y a un employé des postes. Celui du *Kong-Karl*, quand il monte à bord, a avec lui un volumineux étui de toile cirée, que je prends pour quelque sac contenant des valeurs, tant il a de soins et de précautions pour ce paquet. Mais, à peine a-t-il mis le pied sur le pont qu'il le défait, et ce postier senti-

mental arbore un luth antique dont il pince les cordes avec attendrissement. Il ne le quittera plus pendant la traversée.

Tels sont mes compagnons de route. C'est un moment amusant que celui où l'on s'observe mutuellement, où chacun examine ceux avec lesquels il va vivre, dans une intimité forcée, pendant quelques jours. Notre chasseur d'ours paraît avoir une admirable vocation de major de table d'hôte. Il est curieux en diable, et bon gré mal gré, il faut qu'on lui conte son histoire. Il est très gai, d'ailleurs, très liant, et il se crée par sa jovialité une situation de quasi président de la compagnie rassemblée là par le hasard. Nous sommes encore dans le port qu'il connaît déjà nos noms à tous et le but de notre voyage.

Le *Kong-Karl* pousse quelques sifflements rauques. Nous levons l'ancre. Nous voici en route pour le Nord. Dans deux jours, nous aurons dépassé le cercle polaire.

XIII

Vers le Nord. — Les côtes. — Le pays des géants. — Fabuleuse aventure d'une jeune fille et d'un cavalier. — Un trésor perdu. — Les marchands. — « Médecins sans diplôme. » — Le mirage.

Nous voici dans les mers septentrionales. Ce n'est que lentement, toutefois, que l'aspect des côtes change. Il faut d'abord sortir du fjord de Trondjhem. Il n'y a point encore de hauteurs abruptes ; il y a même trace de cultures qui doivent être pénibles. Mais les habitations se font rares.

Le paquebot s'engage entre les îles, à ce moment très espacées. Il marche, en cette première partie du voyage, d'une allure assez rapide, suivi — le tableau ne manque pas de grâce — par une troupe de mouettes effrontées, qui se grossit d'instant en instant de nouvelles recrues. Les régions où nous entrons sont le domaine des oiseaux et des poissons.

Il fait un temps magnifique — par hasard, car la pluie ne m'a guère quitté depuis que je suis parti. Le soleil illumine la mer et fait paraître d'un blanc aveuglant les pâles rochers. Mais cet effet dure peu : on dirait que quelque rayon africain s'est, par hasard, égaré dans le Nord, et, ayant reconnu son erreur, se hâte de retourner dans le Sud. Malgré la chaleur, l'horizon se noie de nouveau bientôt dans une teinte grise, dans cette éter-

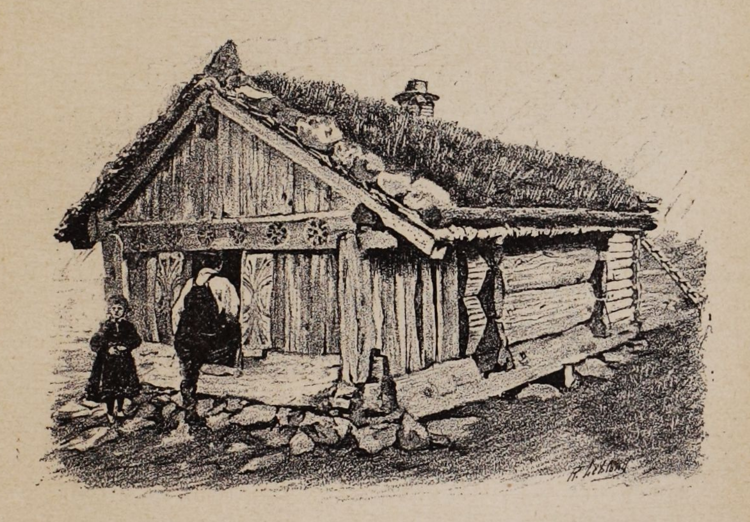
nelle teinte grise qui s'offrira partout à nos yeux désormais.

Des barques de pêche passent, avec leur primitive voilure, qui ne s'est pas modifiée depuis des siècles, et leur avant élevé, comme les bateaux des anciens Wikings. Elles louvoient dans le golfe, très pittoresques, formant, dans leur structure archaïque, un contraste curieux avec notre moderne paquebot à vapeur. En dirigeant la lorgnette sur elles, on ne serait pas étonné, à ce qu'il semble, si, au lieu de pacifiques pêcheurs, on apercevait des guerriers casqués et cuirassés.

Une longue bande de terre, très plate, une basse presqu'île apparaît, avec quelques maisons au toit peint en rouge. C'est Béjan, le point où l'on croise le paquebot, également norvégien, qui vient de Hambourg. Nous devons l'attendre, dût-il nous contraindre à rester immobiles pendant dix ou douze heures.

Il a bien voulu montrer, au bout de quatre, son panache de fumée. Quatre heures assez longues à tuer, toutefois, pendant lesquelles on s'amuse à pêcher, avec un rudimentaire engin dont l'hameçon est formé d'un petit poisson de métal; il suffit d'agiter quelques instants cette ligne à bras, en faisant un mouvement régulier de bas en haut et de droite à gauche, et l'on amène sur le pont de grosses pièces que le cuisinier du bord vient examiner assez dédaigneusement. L'espèce est en effet médiocrement estimée.

Pendant ce long arrêt du *Kong-Karl*, j'aperçois deux passagères que je n'avais pas encore remarquées : une jeune et une vieille ; toutes deux étrangement fagotées, la tête disparaissant sous un énorme bonnet tuyauté. Ce sont deux sœurs catholiques allemandes, envoyées à l'hôpital de



EN NORVÈGE : MAISON ET PAYSANS DU SŒTERSDAL

Hammerfest. Elles s'installent sur le pont, en s'isolant, et elles tirent leur livre de prières de leur poche. La jeune sœur est presque jolie, malgré les taches de rousseur de son visage et en dépit de son misérable costume, si bizarrement coupé. La pauvre fille s'en va là-bas, dans l'extrême Nord, en cette ville plongée la moitié de l'année dans

l'obscurité, et dont elle ne sait rien que le nom, s'exiler avec résignation. Notre « président », ainsi que nous appelions déjà, en riant, notre chasseur du Spitzberg, n'a pu résister au désir de l'interroger. Elle a répondu très doucement, comme humblement. Elle ignore où se trouve Hammerfest ; elle n'a même pas demandé combien de temps durerait la traversée. Tout lui est indifférent. Elle obéit aux ordres qu'on lui a donnés. La vieille non plus n'a jamais fait ce trajet. Elle n'est pas plus curieuse que sa compagne.

Le paquebot de Hambourg nous amène deux voyageurs qu'une barque dépose à notre bord. C'est un vieil Anglais, à barbe hirsute, une tête de pirate, — mais un pirate qui serait très correct, — et sa jeune femme, à la physionomie assez agréable de loin, mais, de près, presque dure. Elle a, sous le bras, un de ces romans anglais à couverture jaune cartonnée, avec un dessin en couleur. A peine est-elle montée sur le *Kong-Karl* qu'elle avise un fauteuil de paille, s'y assoit, et se plonge dans sa lecture, absolument indifférente aux beautés de la nature qui commencent, dès lors, à se dérouler ; car peu de temps après que nous avons repris notre route, l'aspect des côtes que nous longeons change brusquement. Elles se relèvent, elles se hérissent, elles prennent un caractère de sauvagerie, et elles deviennent désertes. Encore quelques heures, et ce sont de grandes montagnes.

Les îles se resserrent aussi, elles se multiplient, elles sont innombrables. Beaucoup d'entre elles ne sont que des rochers inhospitaliers, inhabitables. Mais en voici deux autres, couvertes d'une maigre végétation. Là vivent, sans nulle garde, quelques centaines de moutons, paisibles maîtres de ce coin de terre. De temps en temps seulement un bateau arrive, des hommes descendent et poussent, au hasard, autant de bêtes qu'il en faut. Puis des jours se passent sans que personne s'occupe de ces animaux, qui trouvent leur existence Dieu sait comme !

Par moments, le paquebot semble s'être engagé dans un lac. L'horizon est fermé devant lui, des montagnes barrent la route, comme d'immenses forteresses qui se seraient dressées par un prodige ; car, dans cette navigation du Nord, tout est subit et inattendu. Au commandement du pilote, cependant, le navire pique droit sur une de ces forteresses ; on s'en approche à peu de distance, et l'on se demande s'il ne perd pas la tête. Mais tout à coup on aperçoit un canal jusque-là dissimulé dans le chaos de ces blocs énormes, et nous passons entre des rochers à pic.

Ces rochers, d'ailleurs, affectent des formes fantastiques. Vous connaissez cette ancienne lithographie qui représentait un paysage sauvage, un choc invraisemblable de montagnes dans lequel, au bout d'un instant, l'œil distinguait un Napoléon coiffé de son petit chapeau. Je ne voudrais

pas parler irrespectueusement du magnifique spectacle qui s'offre pendant ce voyage, le long des côtes norvégiennes. J'ajoute même qu'il est impossible de le contempler sans trouble, sans une sorte de stupeur admirative. Mais je ne trouve point d'autre comparaison pour donner une idée exacte de ces côtes, vues de la mer, que cette énigmatique lithographie. On cherche instinctivement une signification à ces rocs gigantesques et fantasques, sculptures ébauchées par des Titans ; l'œil veut donner une forme précise à ces pierres colossales qui ont de multiples aspects selon la distance. Ce sont des visages démesurés, où il semble qu'on distingue le nez, les yeux et la bouche, tandis que leurs couronnements de sapins imitent les cheveux. Souvent, aussi, on dirait que le paquebot, en passant, va, avec le halètement de sa machine, réveiller un troupeau de lions géants couchés. Je remarque que cette forme est assez fréquente, et elle nous frappe tous. La crinière, la croupe, les pattes repliées sont figurées d'une façon singulièrement exacte. Mais, après quelques tours de l'hélice, tout s'évanouit, et les lions sont devenus introuvables. Une autre forme surgit alors, aussi bizarre. C'est une variété prodigieuse d'illusions.

Pour quelques-unes de ces masses rocheuses, on est tombé d'accord sur la figure qu'elles évoquaient, et plusieurs de ces îles ont, en effet, un surnom et une légende. Ici, c'est une jeune fille

(de belle taille) pétrifiée ; là, un cavalier qui la poursuit. On ne passe pas devant l'île Lecko, par exemple, sans que quelqu'un se trouve pour dire ce conte de marin, un conte sommaire retraçant une bataille de géants, qui finit, non pas faute de combattants, mais parce que les combattants furent subitement immobilisés pour jamais.

Plus loin, on me parlera d'un trésor laissé dans une de ces îles par les géants. Des gens l'ont, paraît-il, cherché sérieusement, sur la foi de ces traditions mythiques. Mais un bloc énorme s'est détaché, il y a quelques années de cette île, et on raconte que le trésor est désormais enfoui au fond de la mer. C'est un marchand de Brono qui me narre cette histoire, un petit homme, vêtu de gros drap gris et qui ne paye pas de mine. C'est bel et bien, cependant, un millionnaire. Il y en a plus d'un le long des côtes. On serait tenté de plaindre ces gens de vivre ainsi, absolument isolés, à d'immenses distances d'une ville, dans une maison de bois qui sert de magasin pour les tonneaux de morues sèches, attendant d'être expédiées dans le Sud, et de boutique aussi, pour tout ce qui peut se vendre à des pêcheurs de passage ou travaillant pour eux, dans un rayon de vingt ou trente lieues, Mais ils s'accommodent fort de leur existence. Cette maison de bois est bien garnie à l'intérieur, et la cave est sérieusement pourvue. Ils vivent largement dans leur solitude, sur le pied de gros

revenus, sans s'inquiéter de l'avenir (de fait, tant qu'il y aura du poisson, leurs affaires iront bien), et ils ont peut-être quelque pitié pour les gens des villes, contraints à l'observation de mille habitudes tyranniques. Eux, sur leurs rochers, ils sont rois. Leurs femmes, qui ont plus de mal à tuer le temps, font de la toilette, se piquent d'être élégantes. Pour qui ? Pour les oiseaux de mer qui passent, à moins, ce qui est plus humain, que ce ne soit simplement pour elles-mêmes. Presque à chaque escale, un canot, venu d'une de ces stations composées... d'une maison, vient chercher de grandes caisses envoyées par quelque modiste de Christiania ou même de Paris. Ces dames ne se refusent rien. Souvent, en dépit de leurs belles toilettes, ce sont elles qui rament elles-mêmes et qui accostent très sûrement le paquebot. La mer, cela les connaît!

C'est chose amusante que d'examiner les indications des caisses qui encombrent le pont, pêle-mêle, et qu'on est forcé d'enjamber pour aller de l'avant à l'arrière. Elles donnent bien une idée de la vie du Nord. Quelques-unes portent une étiquette faite pour intriguer, dans sa bizarrerie : *A Monsieur, Monsieur le Médecin sans diplôme* X... C'est quelque commerçant qui est autorisé par le gouvernement à distribuer les médicaments les plus nécessaires, en donnant aux marins des côtes des consultations dont l'autorité s'appuie sur sa seule expérience. C'est que les vrais mé-

decins sont rares là-bas, et bien qu'ils ne s'effraient pas d'une visite à quelque dix lieues de distance, ils ne peuvent suffire parfois à leur tâche ; ils sont alors suppléés par ces confrères improvisés. Il paraît que, pour n'être pas pourvus de diplômes, ceux-ci font des cures tout de même, parfois ! Le « Président » va et vient au milieu de ces ballots, ne se gêne pas pour entr'ouvrir ceux qui ne sont garantis que par une simple toile cirée, et fait des réflexions caustiques sur leurs destinataires, car il se pique de connaître tout le monde, sur la côte...

Soudain, nous voyons se former un petit groupe sur un coin du bateau : on se montre, avec animation, un point de l'horizon, où, enveloppé de brume, un petit archipel singulier émerge des flots, au loin. Ces îles-là sont d'une couleur pâle, d'un gris d'une indéfinissable nuance.

— *La Fata Morgana!* dit quelqu'un qui consulte une carte et n'y trouve point ces îles.

Un tour de la fée Morgane ! C'est de cette façon poétique qu'on désigne le phénomène du mirage, qui est fréquent l'été, dans ces parages. Il semble qu'on distingue des clochers et des toits... Plus loin, ce sont comme d'immenses menhirs, comme des pierres droites qui se dressent, séparées les unes des autres par la mer... Puis, tout s'évanouit, comme par un coup de baguette. L'illusion n'a duré que quelques minutes.

Tout est pièges, écueils, prodiges, tout est fantastique dans ces mers du Nord. La nature y jette de perpétuels défis à l'homme qu'elle se fait un jeu d'écraser et à qui elle rappelle sans cesse son humilité.

XIV

Les pêcheurs du Nordland. — Le Thorghatten. — L'antre d'un Titan. — La montagne des Sept-Sœurs. — Le pays de Seraphita. — Passage du cercle polaire. — Le « Père Arctique ». — Les jours sans fin.

Plus nous allons, plus la nature devient sauvage. Des sommets neigeux apparaissent, maintenant, derrière les escarpements tourmentés des montagnes qui forment le premier plan. C'est un chaos perpétuel. On est dans le domaine du formidable. Tout prend des proportions grandioses. Quelles secousses, quelles convulsions ont jadis agité ce sol déchiré? Le paquebot longe parfois de près ces rocs terribles, ce pays de la désolation et de l'effroi, et avec une sorte de stupeur on découvre dans ce désert une maison, si petite, si frêle, si dérisoire, sous cet amoncellement de blocs colossaux! Un pêcheur vit là, seul, à des lieues et des lieues d'autres êtres humains. Et je songe quelle peut être cette existence, quand vient la saison où les ténèbres règnent presque sans interruption! Il a été cependant dans les villes, au temps où il était matelot, et lui, — cet abandonné, cet exilé, — il plaint les ouvriers, et à leur servitude il oppose sa vie libre. Mais quelle liberté payée cher!

Sur des tas de pierres, sèche le poisson, objet de toute sa sollicitude. Il faut le garantir contre la pluie, contre le vent qui l'abîmeraient. Le pêcheur

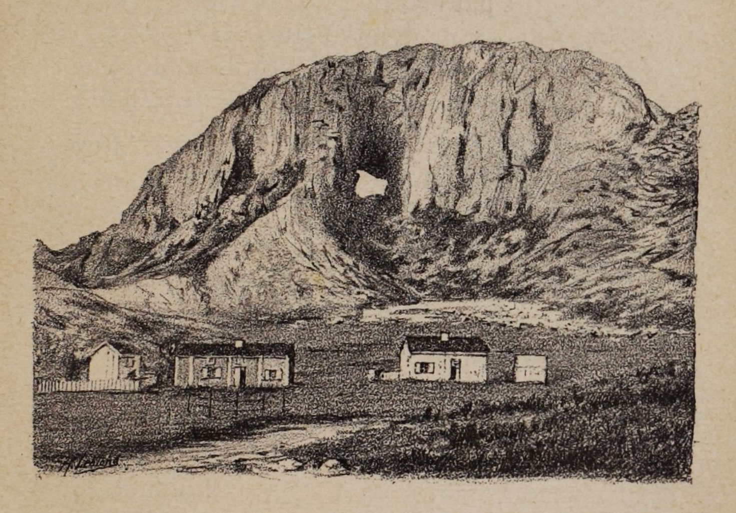
connaît les mêmes soucis que le cultivateur, interroge le ciel avec la même inquiétude. Une averse menace-t-elle ? il doit se hâter de venir recouvrir le poisson avec de larges pierres, qui le préservent de la pourriture. Il est l'esclave de tous les éléments, cet homme libre ! A quoi songe-t-il durant ses journées sans fin ? Quel philosophe est-il... ou quelle brute ? Philosophe plutôt, car cet isolé, naguère, a couru le monde.

Mais voici qu'une haute montagne se dresse tout à coup, couronnée par un rocher immense, que troue un tunnel naturel. C'est le Thorghatten, une des curiosités les plus singulières de cette route où tout est étrange.

Le capitaine du *Kong-Karl*, sur les instances des passagers, consent à nous débarquer quelques heures, pour que nous puissions faire l'ascension, qui est sans danger aucun, mais assez pénible. Un canot nous fait aborder l'île, qui est tout entière un éboulis de pierres monstrueuses. Presque tout le monde est descendu à terre, sauf la jeune Anglaise que, dans l'ignorance de son nom, j'appelle la « femme du pirate ». Que diable est-elle venue faire en ces parages? Elle demeure sur le pont du bateau, avec son inséparable livre à couverture jaune, qui l'intéresse décidément plus que tout.

Nous nous engageons au milieu des rochers, mettant le pied là où nous pouvons, contraints, parfois, à faire des bonds assez hasardeux, ou

grimpant sans vergogne à quatre pattes. Nous montons, nous montons, dérangeant des oiseaux de mer dont le vol s'éparpille au-dessus de nos têtes, à travers des sites tragiques, et nous finissons, les genoux un peu meurtris, par atteindre



LE THORGHATTEN

le pied de la colossale muraille. C'est d'une effrayante beauté. Sous la voûte immense que la nature a creusée avec une régularité étonnante, nous semblons des pygmées. Des blocs se sont détachés des parois de cette voûte et forment de sauvages barricades. Nous jetons des pierres, et de là encore des milliers d'oiseaux s'échappent effarés. Il nous semble que nous sommes dans

l'antre de quelque géant, et, vraiment ! si j'emploie souvent ce mot, c'est qu'il est impossible d'échapper à cette obsession que toute cette côte a été faite par d'autres êtres que nous. L'homme est là ridiculement disproportionné, dans sa pauvre petite taille, avec ces énormités.

A travers ce tunnel, on aperçoit la mer qui, de cet abîme d'ombre, semble d'un bleu étincelant, et les îles, les îles sans nombre qui la peuplent. On dirait qu'on les contemple d'une lorgnette monstrueuse.

L'île Torgen est habitée par une dizaine de familles. Des gamins et même des femmes nous ont suivis, et, tandis que nous ne nous lassons pas de regarder ce spectacle d'une beauté souveraine, ils ont étalé à terre les éléments d'une rudimentaire collation. D'autres ont disposé un carton ouvert qui contient quelques photographies à demi effacées. O touchante naïveté dans l' « industrie des étrangers », comme on dit — infiniment plus savamment — en Suisse ! Ces gens-là sont si bien silencieux que l'idée ne leur vient pas de solliciter votre attention par quelques appels. Ils se tiennent là, timidement, prêts à plier bagage, avec résignation, sans avoir rien vendu. Ils semblent plutôt avoir l'air de s'acquitter d'un usage, de quelque chose comme d'un rite très ancien, sans l'espoir de gain.

Le *Kong-Karl,* cependant, en tirant, d'une de ses pacifiques petites pièces, un coup de canon

dont l'écho se prolonge au milieu de ces montagnes, nous fait signe de revenir. On mange assez mal sur les steamers norvégiens, mais j'ai fait honneur, après cette ascension, au repas, aux langues de renne fumées, au saumon, à l'éternel saumon, et aux abominables petits croûtons qui tiennent lieu de pain.

Par un contraste dont on s'étonnerait si on devait encore s'étonner de l'imprévu, dans cette traversée, voici que le paysage change. Le paquebot, au bout de quelques heures, pénètre dans un fjord profond, le Ranenfjord, qui est presque gracieux, où la nature s'humanise, s'apaise, s'adoucit. Sur des eaux calmes, délicieusement, le navire glisse entre des rives couvertes de forêts et où, comme par miracle, quelques pâturages apparaissent. Du bord, nous entendons les clochettes des bestiaux, qui sont le seul bruit qui rompe le silence. Quelques maisons de bois, un petit clocher : c'est Hemnœs, qui se présente à nous presque coquettement. Une expression que l'on n'a plus guère souvent l'occasion d'employer dans ces contrées !

C'est un coin d'une poésie charmante et pénétrante, et je m'explique assez la mésaventure arrivée à une nouvelle passagère, que nous recueillons. C'est une Anglaise — une Anglaise à lunettes, variété fréquente de l'espèce ! — qui, pendant l'escale du bateau précédant le nôtre, a voulu descendre à terre, son album à croquis sous le bras. Elle n'a pas entendu, séduite par quelque

point de vue, les appels du paquebot, et, séparée des amis avec lesquels elle voyageait, elle a dû demeurer quelques jours à Hemnœs, demandant l'hospitalité où elle pouvait; car, bien entendu, il n'y a pas là d'hôtel. Une famille a fini par lui donner asile, et il paraît qu'on s'est plu de part et d'autre, car on la reconduit jusque sur le pont du *Kong-Karl*, et ce sont des effusions, comme si elle se séparait de ses parents les plus chers. Tout de même, elle nous attendait avec impatience, car c'est vite vu Hemnœs et sa douzaine de maisons.

Nous sortons du fjord, et la sauvagerie recommence. L'horizon, pour le moment, est fermé, au loin, par une montagne singulière, avec ses sommets de hauteur à peu près égale. La neige les recouvre entièrement. Rien de bizarre comme cette régularité dans cette découpure, en quelque sorte géométrique. On dirait les créneaux d'un château fort trouant le ciel. C'est la montagne des Syvsostre, des « Sept-Sœurs ». La légende, décidément peu variée, fait de ces sommets des jeunes femmes victimes de l'éternel « accident » de la pétrification. L'explication fabuleuse devient un peu banale. Mais qui ne radoterait, sinon les vieilles sagas !

Et ce sont toujours des côtes déchirées, rongées par la mer, tantôt nues, tantôt couvertes d'une végétation rabougrie ; car ce ne sont plus les majestueux sapins de l'intérieur, mais des arbres maigres, trop secoués par les vents de la mer,

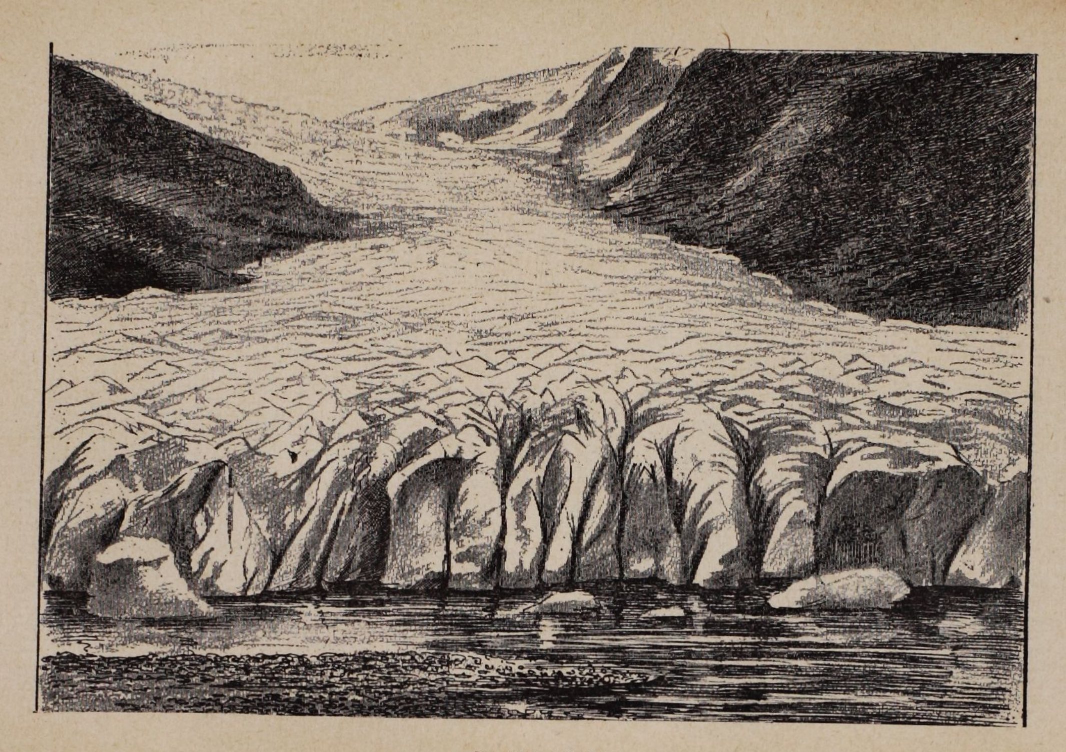


LA MONTAGNE DES SEPT-SŒURS

subissant trop d'assauts de la tempête pour croître librement, et des montagnes se croisant et s'entre-croisant d'une façon déroutante ; et c'est toujours la même teinte grise qui uniformise la couleur de ces prodigieux amas de rochers, dont le dessin seul varie. Il est rare, en effet, que ce gris se mêle d'un peu de rose, mais ce rose est alors d'une nuance vaporeuse extraordinairement délicate.

Souvent, des dauphins apparaissent, se jouant dans les flots. On en voit à la fois des centaines, partout, de tous les côtés, surgissant de l'eau, et c'est un effet très singulier que celui de ces masses noires qui émergent sans cesse, une seconde, de la mer. Les plus petits ont bien encore deux mètres de long, au moins. Ils jouissent de leur sécurité, car on dédaigne de les chasser. Il en est qui se rapprochent du bateau à le toucher.

C'est surtout quand, pour quelques heures, on se trouve en pleine mer, qu'ils se montrent. On s'amuse à suivre leurs ébats, jusqu'à ce que le bateau se retrouve dans le dédale vertigineux des îles, où les vagues s'apaisent. Là se renouvelle cette impression que les rochers se sont refermés autour du navire et lui vont interdire de s'avancer plus loin. Par instants on frôle presque ces murailles de granit. Ces îles ont encore des formes fantastiques. De très loin, on aperçoit la Hestmando, l'île du Cavalier. On dirait, en effet, sans trop de bonne volonté (il en faut tout de même un peu !), qu'un prodigieux guerrier, au manteau



LE SVARTISEN

flottant, se penche sur le col d'un cheval apocalyptique. Ce « cavalier » déjoue la curiosité des ascensionnistes les plus hardis. Le sommet de cette montagne pleine de crevasses et de précipices (ce sont ces fentes profondes qui constituent les traits de cette statue naturelle) est vierge encore de tout pas humain.

C'est ici la contrée la plus inaccessible, d'ailleurs. On va jusqu'au pied de ces effrayantes montagnes, mais on ne les escalade point. Elles gardent leur mystère, et ce n'est que de la mer qu'on les peut contempler dans leur majesté farouche.

La plus redoutable est le Svartisen (littéralement : glace rude). Comment décrire ces beautés tragiques? Qu'on imagine un champ de neige, un blanc plateau, qui ne semble point avoir de fin, s'étendant à une altitude extraordinaire. Des glaciers descendent jusqu'à la mer. La splendeur du Svartisen, c'est son immensité, donnant la sensation de l'infini, c'est la continuité de ces pyramides blanches, garnies de cristaux étincelants, c'est la prodigieuse répétition des mêmes blanches horreurs. Et l'on songe au décor de la *Seraphita* de Balzac, qui devinait tout, les sites inviolés comme les âmes : « Là donc se rencontraient toutes les majestés du froid éternellement assis sur le pôle, et dont le caractère principal est le royal silence au sein duquel vivent les monarques absolus... Là, rien ne traduisait la vie. Une seule puissance,

la force improductive de la glace, régnait sans contradiction... Quel œil assez vif eût pu soutenir l'éclat de ces précipices, et les rigides reflets des neiges à peine irisées à leurs sommets par les rayons d'un pâle soleil, qui, par moments, apparaissait comme un moribond jaloux d'attester sa vie ?... »

Les romanciers de génie sont les vrais évocateurs d'un pays. N'est-ce pas Balzac qui, rêvant aux majestueux spectacles offerts par ces rivages sans grèves, par cette multitude de criques, d'anses, de baies dont aucune ne se ressemble et qui sont des abîmes sans chemin, écrivait que la nature s'était plu à dessiner par d'ineffaçables hiéroglyphes le symbole de la vie norvégienne, en donnant à ses côtes la configuration des arêtes d'un immense poisson ? C'est une des merveilles du Nord, que ce Svartisen, qui défie toute ascension. Plus que jamais on éprouve, en passant devant lui, ce sentiment d'écrasement qui ne nous quitte guère durant le voyage du Cap.

Tandis que, sans nous lasser, nous l'admirons, mais vraiment avec une émotion qui ressemble à de l'épouvante, nous avons franchi le cercle polaire. A la vérité, personne ne s'émeut beaucoup du passage de cette division géographique (66° 1/2), et presque tous les passagers du *Kong-Karl*, sont si bien habitués à aller plus loin, qu'ils ne prêtent aucune attention à l'accomplissement de cette étape.

Quand la corvette la *Reine-Hortense,* qui menait naguère le prince Napoléon dans les régions septentrionales, passa le cercle polaire, la gaîté de l'équipage imagina une cérémonie devant faire pendant à la solennité traditionnelle du passage de la ligne. Sur le pont, une sorte de géant, vêtu d'une peau d'ours, avec un burlesque chapeau d'amiral d'où descendaient de longs rubans blancs semés de plumes d'oiseaux de mer, se présenta tout à coup, et, d'un ton terrible, interrogea l'officier de quart :

— D'où venez-vous? Qui êtes-vous? De quel droit entrez-vous dans mon domaine?

L'officier, se prêtant à la plaisanterie, fit mine de répondre gravement.

— Allons, puisque vous êtes Français, passez! dit le géant.

Et, pour ne pas être en reste de politesse avec l'officier, il lui donna sa carte. C'était une planche goudronnée, sur laquelle on lisait, en vastes lettres blanches, ce nom : « Le Père Arctique. »

A son signal, des légions de dieux marins, qui n'étaient autres que les matelots de la *Reine-Hortense,* travestis selon leurs caprices et selon les ressources dont ils disposaient, firent irruption sur le pont.

— Seulement, reprit le « Père Arctique », il faut subir le baptême.

En même temps, des vergues tombait une pluie de farine qui symbolisait la neige. Après quoi, un

bal improvisé déchaîna la belle humeur de ces grands enfants que sont parfois les marins. Il paraît qu'un des savants qui accompagnait l'expédition ne fut pas des derniers, tout membre de l'Institut qu'il fût, à esquisser — faisant vis-à-vis à quelque gabier — des pas échevelés.

Pour nous, nous avons été infiniment plus calmes, et nous nous sommes mis simplement à table, la cloche annonçant le souper. Mais, comme par une coquetterie du mystérieux « Père Arctique » — le vrai — le temps a singulièrement fraîchi dans la soirée, bien qu'il fît assez beau.

Voici la troisième nuit que je passe à bord — si je puis appeler « nuit », ne sachant comment faire autrement, ce passage de la lumière du jour à une autre lumière étrange, troublante, diaphane, qui dure jusqu'à l'aube. Et je pense à ce vers d'un poète anglais qui dit de ces nuits du Nord « que le matin et le soir se réconcilient comme des frères qu'une futile querelle a momentanément désunis ».

XV

Une nuit sous le cercle polaire. — Le domaine du Rêve. — Le fatalisme norvégien. — Une ville du Nord. — Un singulier « Grand Hôtel ». — Un voyageur allemand. — La boutique à treize. — La vie à Bodœ.

C'est sur ces contrées d'une poésie farouche, comme la poésie des Eddas, où le géant Ster-Kolder aux six bras et le géant Hymer aux quatre têtes, ramassent des rochers pour se combattre, que luit le soleil de minuit. Le phénomène résulte, dit la science, de l'obliquité de l'écliptique sur l'équateur et de ce que l'horizon touche les tropiques célestes. La poésie ne s'embarrasse point de ces explications :

Qu'est-ce donc a la nuit ? Un lent reflux circule
Dans la paix du livide et stagnant crépuscule,
Et, comme soulevé par des ensevelis,
Le blanc linceul du Nord s'émeut en ses grands plis...
La rougeur s'épaissit, s'élargit, veut éclore,
Pousse, opaque rondeur, les ombres, croît encore,
Plane et domine au loin les polaires pâleurs :
C'est le soleil nocturne, effroi des loups hurleurs !

Ainsi parle Catulle Mendès, donnant peut-être, avec son imagination de poète, une couleur bien épique à ces heures où le temps semble secouer le joug de toute division mesquine. On serait plutôt tenté de s'écrier, comme lord Dufferin, devant cet admirable et prestigieux spectacle : « Le roi est mort, vive le roi ! » On dirait, en effet, qu'il s'agit d'un autre soleil, rajeuni, timide

encore, bien qu'entouré d'une cour de nuages vermeils. Mais il ne faut pas que l'horizon soit nébuleux, sinon cette féerie, si justement vantée, risque de produire un effet un peu décevant. Cela arrive souvent.

Heureusement, le spectacle reste vraiment magique pendant une longue suite de nuits d'été, moins curieuses sans doute au point de vue astronomique, mais non au point de vue pittoresque.

Voici ce qu'est cette « nuit » de la fin de juillet pendant laquelle, dans un immense apaisement de la nature, dans un silence qui a quelque chose de religieux, notre steamer fend les eaux calmes, si calmes ! du Tjongsfjord. Une brise un peu fraîche s'est élevée. C'est elle seule qui marque la fin du jour normal. Mais le ciel reste embrasé de feux qui effleurent la surface de la mer, où ils se reflètent. Ce sont comme les lueurs d'un incendie qui s'éteint, avec de soudains et opiniâtres pétillements, comme s'il avait retrouvé un nouveau foyer. Toutes les nuances du rouge, de l'or, de l'orangé, se mêlent, se heurtent, se succèdent, mais comme à travers un très léger voile qui atténuerait à peine les violences de ces tons et leur donnerait une divine harmonie. Cette bande merveilleuse se resserre, se rétrécit, en même temps qu'en longueur elle occupe un plus vaste champ.

C'est le jour encore, en ce sens que tout est distinct, que sans effort la vue embrasse le paysage

sauvage qui se déroule du côté de la terre, mais c'est un jour pâle qui évoque je ne sais quelles idées mystiques, et où tout paraît impalpable. Il semble qu'ils fuiraient loin, insaisissables, ces rivages, si l'on tentait d'y aborder; qu'ils se reculeraient, comme de spectrales visions. La lune monte, inutile, dérisoire, avec une sorte de brutale réalité dans ce domaine du rêve. Tout est vague, tout semble lointain, et l'on éprouve une impression inquiétante, une sensation d'énervement. Cette couleur grise épandue n'est pas uniforme cependant : elle a des gradations infinies, selon les choses qu'elle entoure, selon les couleurs naturelles qu'elle absorbe ; mais ces gradations d'une extraordinaire ténuité, comment les exprimer? Par quels mots rendre cette symphonie du gris? Ce manteau diaphane que revêt la nature, se fonce à peine par place; c'est comme si le vent léger avait par hasard rejeté ses plis les uns sur les autres, pour former une double trame de cette étoffe qui ne peut être opaque.

Des profondeurs infinies se dessinent, et des hallucinations vous prennent, et l'on songe à la vieille saga qui parle de la tristesse immense qui se répandit sur la nature, à la mort du dieu Balder, alors que, dit le texte antique, « elle soupirait après la lumière vivifiante disparue ». Sur la mer, les rougeoîments du ciel ne sont pas abîmés dans les flots : ils persistent; les teintes se sont seulement fondues les unes dans les autres, et

c'est de la pourpre sans éclat. Dans ce crépuscule, où tout est mystère, le navire ne semble plus marcher, mais glisser. Les distances deviennent inappréciables ; on ne se rend plus compte du chemin parcouru, au milieu de cette universelle pâleur.

Le sommeil vous fuit. On ne tente même pas de s'y abandonner. Qui pourrait descendre dans l'étroite cabine, pendant que dure cette nuit effarante ! On arrive à un état de nervosité singulier, de quasi-somnambulisme. On reste là, silencieux, sur le pont, ou, si l'on parle, on parle bas, involontairement.

C'est dans ce vague de la nuit arctique que nous doublons le cap Kunnen, à la pointe duquel se dresse un phare dont la forme massive, avec sa tourelle pour la lumière, évoque un château fort. Il est là, unique maison sur cette longue bande de terre, dans une solitude vraiment effrayante, au milieu de tous ces mirages. Une barque, point noir dans cette blancheur continue, s'en détache, comme une apparition fantastique, et on est presque étonné, tant l'esprit est devenu visionnaire, de voir, pendant que le *Kong-Karl* stoppe un instant, un simple brave homme de marin, cravaté d'un gros cache-nez de laine, qui vient chercher les avis officiels et les lettres qui mettent ces isolés en communication avec le monde civilisé.

Mais voici que le ciel semble se déchirer tout à coup. Le soleil perce victorieusement ces crêpes

gris de l'horizon ; il monte, au milieu d'une triomphante fanfare de couleurs radieuses, succédant brusquement à ces ternes lueurs ; il illumine la crête des montagnes, il jette de roses traînées sur la lividité de la neige des sommets, il embrase les rochers, il éclabousse l'Océan, redevenu bleu, de paillettes d'or, et là-bas, — très au loin maintenant, — les éternels glaciers de l'immense Svartisen deviennent éblouissants, transformés, pour quelques instants, en des plaines sanglantes. Salut à la vraie lumière, à la vie ressuscitée ! Le plus indifférent a envie d'entonner un hymne à cette clarté familière et réelle retrouvée, conquérante enfin des troublantes brumes. Le dieu Balder, le dieu souriant des Eddas, fils d'Oden et de Frigg, jette, sortant de son tombeau, des rayons des poils de ses paupières, selon la fable antique, et en cette aube splendide, le Nord se réchauffe à leur flamme. Jamais lever de soleil ne m'a ainsi causé une joie enthousiaste.

Ce sont encore des montagnes, encore des rocs monstrueux, âpres, redoutables, menaçants ; mais, à cette heure ineffable, je suis tenté de les trouver souriants.

On s'aperçoit bien, cependant, que nous sommes en une dure contrée. Les pins qui couronnaient ces rochers immenses ont peu à peu disparu ; ils ne sauraient plus vivre sous ces latitudes, et ce sont de maigres bouleaux qui leur succèdent.

L'homme n'a presque plus rien là à demander

à la terre : c'est de la mer qu'il a tout à attendre. La terre se refuse à le nourrir, et, par ces barricades de montagnes désolée, elle lui défend même de s'aventurer au delà des côtes, où, avec peine, il trouve un étroit abri.

Mais la mer, si elle est généreuse envers lui, lui fait payer parfois durement ses dons. L'été est bien court, et de quels pièges, de quels dangers il est entouré dès que recommencent à régner les redoutables brumes, qui s'étendent perfidement sur ces écueils ! Si bons marins que soient ces pêcheurs norvégiens, combien de bateaux se perdent au milieu de ces rochers ! On comprend assez cette sorte de fatalisme du Nord, qui n'est pas peu complexe. Dompté comme il l'est par la nature, l'homme de ces contrées a l'esprit religieux. Il a une tendance invincible à sentir la main rude d'un maître qui tient ses destinées ; il s'incline, résigné, devant ce Dieu qui ne se manifeste guère à lui que par sa sévérité. Le protestantisme, morne partout, est ici particulièrement triste. En même temps, par un contraste, les appétits matériels prennent leur revanche. Le lendemain est si incertain ! Pourquoi se priver de ce qui peut apporter quelque répit dans cette existence âpre ? Et, de là, cette espèce de prodigalité de tous ces gens des régions extrêmes, mais une prodigalité sans joie, sans expansion et sans apparent contentement.

Après quelques heures de pleine mer, pendant

lesquelles le *Kong-Karl* est très ballotté, nous apercevons de nouveau des cimes neigeuses, au loin : ce sont celles du haut Sulitjéma, avec ses glaciers sans nombre, de l'autre côté duquel se trouve la frontière suédoise (ce mot de frontière a je ne sais quelle ironie quand il s'agit d'espaces inhabitables). Nous voici encore dans un très vaste fjord, et quand nous en sortons, en longeant la rive opposée à celle que nous venons de suivre, une ville enfin apparaît à nos yeux. C'est la première des trois dernières villes du monde européen, Bodœ, Tromsœ, Hammerfest.



JEUNE FILLE DE SŒTERSDAL

Quand, après cette longue traversée, où l'on n'a rencontré que quelques maisons groupées, ou — plus fréquemment — isolées, on aperçoit Bodœ, ce mot de ville se justifie, mais pour accepter cette désignation, il faut avoir accompli ce voyage. Partout ailleurs l'agglomération de ces maisons de bois, édifiées un peu au hasard, formerait un simple village.

Le *Kong-Karl* jette, par deux fois, un long sifflement. Nous voici dans le port, assez vaste, où sont ancrés de nombreux bateaux de pêche. Le paquebot, cependant, s'arrête assez loin de la terre. Des canots vont venir nous chercher, mais ils ne se pressent guère. J'ai le temps de contempler le tableau, toujours curieux, qui s'offre à moi, bien qu'il ne soit plus imprévu.

Comme dans toutes les stations du Nord, les magasins sont bâtis sur pilotis, et il n'y a point de quais. Ce sont de grandes baraques peintes en jaune, où l'on amoncelle des tonneaux de poissons. L'embarquement des marchandises est ainsi facilité. Il y a là une vingtaine de ces baraques qui ne payent pas de mine, bien que de grosses affaires s'y traitent. Sur la façade de l'une d'elles, comme pour attester au touriste que, malgré ce décor primitif, il est là en pays civilisé, s'étend en larges lettres une annonce vantant les qualités de quelque bière « genre Bavière ».

Derrière ces magasins, où se concentre la vie de Bodœ, on aperçoit des habitations qui s'étagent, un clocher, et le toit élevé d'une construction assez grande, qui est l'hôpital. Tout cela est de la même couleur jaune, peu attrayante à l'œil. L'horizon est bientôt borné, après la note d'un vert pâle donnée par une assez maigre végétation, par les inévitables montagnes. Voilà pour le côté de la terre.

Du côté de la mer, bien que le temps soit légè-

rement couvert, on distingue, au loin, de très hauts rochers, qui ont de larges échancrures, permettant d'entrevoir comme un second plan à ce décor. Que les nuages se dissipent, et l'on pourra avoir la sensation des splendeurs farouches que réserve la ligne des premières îles qui forment le grand groupe des Loffoten, commençant par des îles très vastes, pour finir par des îles toujours plus petites et plus distantes les unes des autres.

J'ai voulu me rendre compte de la vie d'une de ces petites villes du Nord. Je suis resté deux jours à Bodœ (prononcez : *Boudeu*).

Les barques s'approchent cependant, et accostent le *Kong-Karl.* Un pauvre petit homme à mine souffreteuse monte à bord, et ce n'est pas sans quelque surprise qui se mêle à une certaine envie de rire, que je découvre qu'il est coiffé d'une solennelle casquette sur laquelle on lit, en lettres d'argent : « Grand Hôtel ». Oh! Oh! un « Grand Hôtel » à Bodœ! Il n'est point besoin d'avoir une forte dose de scepticisme pour imaginer qu'il doit y avoir quelque écart entre l'hôtellerie et le titre pompeux dont elle se pare.

Le petit homme, voyant que je me prépare à quitter le bord, s'approche de moi et me montre fièrement sa casquette. Je le suis, après lui avoir désigné mon bagage. Il prend ma valise, mais, vraisemblablement, il la trouve beaucoup trop lourde, car sans plus de gêne il l'abandonne sur le pont, et s'installe tranquillement dans la barque,

où je suis depuis un instant. C'est alors que je m'aperçois qu'il a laissé mon sac, sans s'en préoccuper davantage. Je le lui réclame, avec des gestes expressifs, et il me répond, avec une mimique imagée, qu'il est trop pesant pour lui. Cela m'édifie tout de suite sur la valeur des services qu'on a à attendre du messager du « Grand Hôtel ».

Je dois remonter à bord et me charger moi-même de ma valise, que me tend obligeamment le « Président », comme j'ai appelé en riant le futur chasseur du Spitzberg, en raison du ton d'autorité plaisante qu'il a pris sur les passagers. Cet aimable homme me sent un peu perdu, dans l'impossibilité où je suis de me faire comprendre, et, avec beaucoup de bonne grâce, m'accompagne jusqu'à l'hôtel.

Il est deux heures du matin. Par cette nuit blanche, il y a, autour de l'intervalle ménagé entre deux baraques, qui sert de débarcadère, quelques groupes de curieux, venant voir quels hôtes le sort envoie à Bodœ. Mais la curiosité norvégienne est d'une espèce particulière. Tout se passe « en dedans ». Ils restent là, fort tranquilles, avec cette nonchalance qui est propre à ces hommes d'action, quand ils n'ont pas besoin de faire quelque effort. Ils demeurent silencieux, ne se communiquent aucune observation ; on dirait que, dans leur immobilité, ils posent pour un photographe.

Nous traversons une espèce de place boueuse, où se trouve le télégraphe, puis nous gagnons la grande rue : une petite bâtisse de bois s'élève. C'est le « Grand Hôtel ». Il est bien singulier. Personne ne paraît pour recevoir les voyageurs ; mais l'homme à la casquette, ayant l'air de nous recommander de ne pas faire de bruit, traverse une salle, ouvre une porte, et nous nous trouvons dans une vague cour, au milieu de laquelle — rare curiosité assurément pour le pays — se trouve un arbre minuscule, entouré d'un grillage qui indique les égards que l'on doit à ce produit du Sud, exhibé à cent cinquante kilomètres au delà du cercle polaire.

Oh! les chambres du « Grand Hôtel »! Elles sont au nombre de trois, qui se commandent, et je dois passer, pour gagner le réduit que l'on m'assigne, par les minables pièces où sommeillent, dans l'une un jeune garçon, dans l'autre un couple que mon arrivée n'a d'ailleurs pas troublé le moins du monde.

Au bout de quelque temps, je vois arriver le commis voyageur allemand, qui a eu grand mal à faire débarquer ses caisses. Il a retenu par dépêche, la salle de billard (ce billard est unique à Bodœ!) et il va procéder à une exposition de ses produits. Il se met aussitôt à l'œuvre, et il installe la collection la plus extravagante qui se puisse rêver des hideux objets d'importation allemande. Ce sont des « articles de fantaisie », toute une « boutique

à treize » de bibelots grossiers et criards. Dans un coin il a placé ces ridicules « surprises » en carton, fausses tabatières, fausses boîtes de bonbons ou de dominos qui, lorsqu'on les ouvre, découvrent quelque plate obscénité. Ce sera le musée secret, l'endroit réservé de sa grotesque exhibition.

Ce voyageur convient lui-même que tout cela n'est pas très beau, et que les objets de pacotille française ont plus de goût. Mais où est, comme il le remarque d'un air un peu narquois, le négociant français qui enverrait si loin solliciter la clientèle ?

Je prends quelques heures de sommeil et, tôt levé, je me mets, avec cet amusement qu'on éprouve à se sentir dans un milieu si différent de celui qui vous est familier, a explorer Bodœ ! Ce n'est pas long. Les maisons sont couvertes de toits de gazon, sauf quelques-unes, comme celle qui sert aux bureaux de la préfecture du Nordland, ou celle du consul anglais, et il n'y a pas besoin de se garer des voitures. La dépense de trottoirs serait la plus inutile du monde, pour les édiles de Bodœ ! L'éternelle odeur du poisson me poursuit, et l'on ne rencontre, en effet, que des hommes portant à bras des cargaisons de morues sèches.

L'étonnement n'est pas mince, au milieu de ce décor primitif, d'apercevoir des poteaux où se croisent, nombreux, des fils électriques. Cette lointaine petite ville de 1 800 habitants se pique, en effet, de n'ignorer aucun des raffinements mo-

dernes. Tout le monde se sert là du téléphone. Quant à la vie intellectuelle, elle se manifeste par deux journaux, l'un libéral, l'autre conservateur. Au reste, il y a des journaux partout, en Norvège, — même là où il semble qu'il ne puisse guère y avoir de lecteurs, et le plus petit coin, la plus obscure station a son imprimerie et sa feuille locale.

Je me suis habitué, en Norvège, à ne rien juger sur l'apparence. En cette petite ville perdue, j'ai rencontré, en effet, des gens très distingués, très éclairés, très au courant de tout. Je garderai ainsi un reconnaissant souvenir de l'hospitalité que j'ai reçue dans la famille de l'excellent docteur Carlsen, le médecin de l'hôpital (qui constitue, durant le temps de la grande pêche des Loffoten, un poste important). Au milieu de cette charmante famille, pleine de prévenances et de bontés, j'oubliais que j'étais si loin, et je me retrouvais dans un salon aimable et souriant, où l'on parlait courtoisement de Paris, en parfaite connaissance de cause, cependant qu'assise au piano — un piano qui avait bien voyagé! — la nièce du docteur jouait quelques-uns de nos airs d'opérette. Elle en joua d'autres, heureusement, de ces airs populaires norvégiens, d'une mélancolie profonde, mais pleins de douceur, qui s'harmonisaient mieux avec le vaste panorama septentrional qu'on apercevait à travers les fenêtres ouvertes...

XVI

Un bal costumé à Bodœ. — Le Salstrom. — La maison de Louis-Philippe. — Une scène de mélodrame. — Un gouffre. — Les îles Loffoten. — La grande pêche. — Un effet de brume. — L' « Argent vivant ». — Pourquoi la mer est salée. — Les contes des marins norvégiens.

Les distractions ne sont pas abondantes dans ces petites villes de l'extrême Nord. L'effroyable hiver les couvre de ténèbres et, avec toutes sortes d'échafaudages compliqués, il faut, pour pouvoir sortir, trouver le moyen de garantir les rues contre la neige!

Cependant, on ne vit pas là en sauvages. L'an dernier — événement dont on parle encore à Bodœ! — il y a eu un bal costumé. On m'a montré un costume de Lapon de fantaisie, d'une bouffonnerie élégante, qui fit fureur. Après le bal, on se l'est prêté de maison en maison pour qu'on pût contempler de près ses broderies plaisantes. Voici qui prouve que l'on n'est point encore trop blasé.

Les communications régulières ne sont pas fréquentes pendant la mauvaise saison. Une bonne dose de patience est nécessaire, dans l'attente des commandes, non pas seulement d'objets de luxe, mais des choses indispensables. Mais on ne connaît pas, là-bas, notre nervosité, ni notre hâte fébrile. Le temps n'a pas l'âpre valeur qu'il a ailleurs. On se laisse vivre sans fièvre.

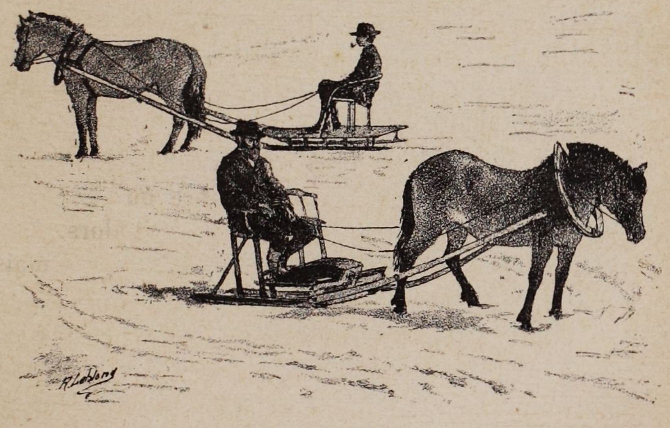
Je ne pouvais m'empêcher, malgré tout, d'exprimer à mes hôtes mon étonnement qu'ils s'accommodassent aussi facilement de cette existence. Mais ils ne s'estiment aucunement à plaindre. Il n'est pas un de ces habitants du bout du monde qui consente à « s'exiler » dans le Sud. On a ici un exemple frappant de l'attachement au pays natal. Au reste, ils ne se privent de rien, ils mènent un train relativement assez large et l'argent s'y gagne facilement, venant toujours, directement ou indirectement, du poisson. Il en est de même à Tromsœ et à Hammerfest.

Tous les quatre ou cinq ans, ils font un voyage de plaisir à Christiania ou en Europe, ils se retrempent dans un courant d'idées plus actif, emmagasinent des souvenirs, et ils reviennent, satisfaits, chez eux, trouvant que, comparaison faite, ils sont plus heureux que ceux qui n'ont pas le temps, dans la lutte pour la vie où ils sont engagés, d'échapper un moment à leurs préoccupations et à leurs soucis. Leur petit train-train régulier leur laisse le cerveau libre.

De Bodœ, il y a une excursion qu'il faut faire. Il y a de terribles légendes autour du Maelstrom. Près de Bodœ, se trouve pourtant un gouffre autrement terrible, le Salstrom. On ne sait trop pourquoi il n'a point la même réputation romanesque. Peut-être est-ce que, par une sorte d'ironie de la nature, il se trouve au centre d'un paysage presque apaisé, par hasard, au milieu de

ces contrées tourmentées. Mais c'est là un abîme effroyable.

Le docteur Carlsen veut bien me servir de guide dans cette excursion, qui demande quelques heures. Il est un des rares habitants de Bodœ qui possèdent un cheval et une voiture plus confortable qu'une carriole.



EN TRAINEAU

Nous prenons, au train rapide de cette bonne bête, par une sifflante petite bise, une route qu'un cheval du Nordland seul peut franchir au grand trot, car elle a, de temps à autre, des pentes vertigineuses, et le chemin est entretenu au petit bonheur. Nous avons, à notre droite, un beau et grandiose paysage, formé par les montagnes à travers lesquelles, par des passages pénibles, on

pénètre en Suède en quelque vingt heures. C'est une « traversée » qui n'est guère possible que l'hiver, en traîneau attelé par des rennes, en s'arrêtant pour se reposer sous des tentes de Lapons. A gauche, c'est une plaine, semée de quelques bouleaux, où l'on tente assez laborieusement de timides cultures.

Au bout d'un quart d'heure, nous nous arrêtons devant une grande maison — toujours en bois, naturellement — dont la construction atteste l'ancienneté. C'est le presbytère où Louis-Philippe, prenant le nom de Müller, reçut l'hospitalité en 1796. On ne passe pas à Bodœ sans visiter la chambre où il demeura et qui est restée telle qu'elle était alors.

Il y a dans cette maison un certain luxe dans la décoration intérieure. C'est par là qu'elle est curieuse, plus que par un souvenir historique qui n'a rien, en somme, de bien intéressant. On pénètre d'abord dans une grande cuisine, à la haute cheminée. De chaque côté, une porte à double battant, avec des peintures d'attributs un peu effacées.

La chambre d'honneur — celle qui fut donnée à Louis-Philippe — est à gauche. Tous les panneaux sont occupés par des scènes de chasse, d'une peinture assez naïve, sauf l'un d'eux, qui représente un concert. Un jeune homme, en habit rouge, joue du violoncelle, tandis que, auprès de lui, des femmes, en paniers, déroulent des cahiers de musique.

Cette chambre sert maintenant de salle à manger à la famille du pasteur. Il n'y a pas longtemps, elle était occupée par les filles du prédécesseur de celui-ci, et, pour ne pas les déranger, on montrait alors aux étrangers qui se présentaient d'aventure, la chambre de droite. Il n'y a que la foi qui sauve ! Cette chambre-là est fort banale, n'ayant point, comme l'autre une décoration peinte.

A l'époque où il s'arrêta à Bodœ, Louis-Philippe venait de parcourir la Laponie. La légende rapporte que, là, un vieux sorcier lapon lui avait prédit ses destinées, lui avait annoncé « qu'un orage le ferait monter sur le trône et qu'un autre orage l'en ferait descendre ». Un roman suédois de Topelius a évoqué cette prédiction du sorcier et ces étapes de l'exil du futur souverain. Il y a ajouté un épisode assez peu vraisemblable, mais très romanesque. Dans ces contrées perdues, Louis-Philippe aurait rencontré, avec une surprise assez naturelle, une jeune Française vêtue à la mode laponne. Il l'aurait interrogée, et elle lui aurait prouvé, par des lettres qu'elle possédait, qu'elle était sa sœur, née d'aventureuses amours de celui qui avait été Philippe-Égalité. Elle avait fui la Révolution en Suède, avec sa mère, y était devenue orpheline, et sans asile, sans appui, elle avait été trop heureuse d'être recueillie par un Lapon. L'histoire sent un peu le mélodrame. On n'est point forcé d'y ajouter créance.

Au presbytère attient une grande ferme, qui a

un bel air de prospérité... pour le Nordland. C'est une des plus vastes exploitations de la région. Le pasteur, bien traité par ses ouailles, jouit de ses revenus.

L'église est à un demi-kilomètre de là. Elle est fort ancienne. Mais elle n'offre de curieux qu'un bas-relief, en pierre (bien que le monument soit en bois), qui représente un pasteur d'autrefois, de rabelaisienne apparence. Rien de bouffon comme cette figure naïve qui semble monter la garde sur une des façades de l'église.

En moins d'une demi-heure, nous voici sur les bords du Saltenfjord. Une vaste nappe d'eau s'étend devant nous, coulant, comme un fleuve, entre des rives assez plates par hasard. Mais on imagine bien que, au loin, l'horizon est toujours fermé par des montagnes neigeuses, aux formes fantastiques.

Il faut toute la popularité du docteur dans le pays pour décider deux hommes à nous conduire à l'île Stroms, d'où nous pourrons contempler le redoutable Salstrom. Seul, j'aurais perdu ma peine à chercher à les décider. Que voulez-vous ? Ce n'est pas leur idée, à ce moment, de servir de bateliers, et l'on ne fait pas faire facilement aux Norvégiens, très souvent indifférents à la rémunération promise, ce qu'ils ne veulent pas faire. Sur les instances du docteur, ils consentent enfin à aller détacher un de ces légers bateaux qui ont la forme d'une gondole.

Il est de fait que leur tâche est rude. L'économe de l'hôpital de Bodœ, qui nous accompagne, se met bravement à ramer avec eux, et ce n'est pas trop, si peu pesante que soit l'embarcation, de trois vigoureuses paires de bras pour remonter un courant impétueux.

Nous croisons quelques pêcheurs de harengs qui regagnent un petit port voisin. Au bout d'une heure, nous atterrissons. Bien que nous nous trouvions encore relativement éloignés du Saltrom, nous sentions son influence, et il fallait de continuels efforts pour empêcher la barque de tourner sur elle-même.

La pointe de l'île est occupée par la maison d'un marchand qui est, paraît-il, une sorte de nabab, bien que, certes, il se soucie peu du luxe. Il a installé des sécheries pour le poisson avec des innovations dont il est très fier. Les têtes, mécaniquement coupées, sont jetées en de grands tas, devant servir à la nourriture des vaches qui, faute de mieux, devront s'en accommoder, l'herbe étant rare. Ces bestiaux du Nord ont l'estomac complaisant.

C'est l'étroitesse extrême du passage qui fait communiquer le Saltenfjord avec le Skjerstadfjord qui produit le tournoiement formidable du Salstrom, les eaux accumulées au moment de la marée ne trouvant point une facilité suffisante pour s'écouler. Elles se pressent, elles se précipitent, elles doivent reculer, et c'est un combat violent des flots.

Le phénomène n'est pas encore, quand nous arrivons, dans toute son intensité. Il faut attendre une bonne heure. Le prévoyant docteur a apporté des vivres et quelques bouteilles de vin qui sont les bienvenues, car il fait très froid. Nous nous installons dans la maison du marchand, et nous faisons honneur au repas. Le marchand, peu loquace, vêtu de gros drap gris, en sabots, nous regarde complaisamment. Et je pense, malgré moi, au peu de chose que doit être cette bicoque, située au bord d'un gouffre, quand le vent souffle en tempête, quand un ouragan se déchaîne, quand la nature se fâche. Mais, malgré sa frêle apparence, il faut croire qu'elle tient bien sur les rochers où elle se dresse.

Notre hôte nous fait signe qu'il est temps d'aller contempler « le monstre ». Nous voici vite dehors, presque au milieu, tout à coup, d'un vol immense d'oiseaux de mer qui tournoient au-dessus de nos têtes. Nous grimpons à l'endroit où la ville de Bodœ a élevé une petite colonne en souvenir du passage du roi Oscar, en 1875, et nous regardons l'abîme. Ce n'est pas une impression de grandiose, c'est une impression d'effroi raisonné qu'on éprouve. Ces eaux furieuses ne sont pas toujours écumantes, mais on sent leur force invincible de destruction, leur hâte d'engloutir, leur méchanceté. Sous le gris du ciel, elles ont des reflets noirs, elles sentent la mort, elles sont tragiques. Le malheureux qui tomberait là serait broyé avant

d'être noyé et de disparaître pour toujours dans l'insondable abîme, au milieu de ces tourbillons sinistres, qui creusent sans cesse d'immenses cercles.

On n'a pas là une de ces brusques surprises, comme on en éprouve si souvent devant les spectacles de la nature en Norvège, mais une terreur froide qui s'augmente à mesure qu'on se rend mieux compte de la puissance sans pareille de ces masses d'eaux. Nous jetons une longue planche dans le gouffre : elle a de véritables convulsions, elle semble prendre vie pour se débattre, se dressant verticalement, paraissant tenter une impossible résistance, et elle est brisée, coupée en deux avant d'être emportée, en une seconde, par l'irrésistible courant. L'agonie d'un bateau poussé dans ces impitoyables flots serait épouvantable : il serait déchiqueté, mis en pièces, réduit en miettes.

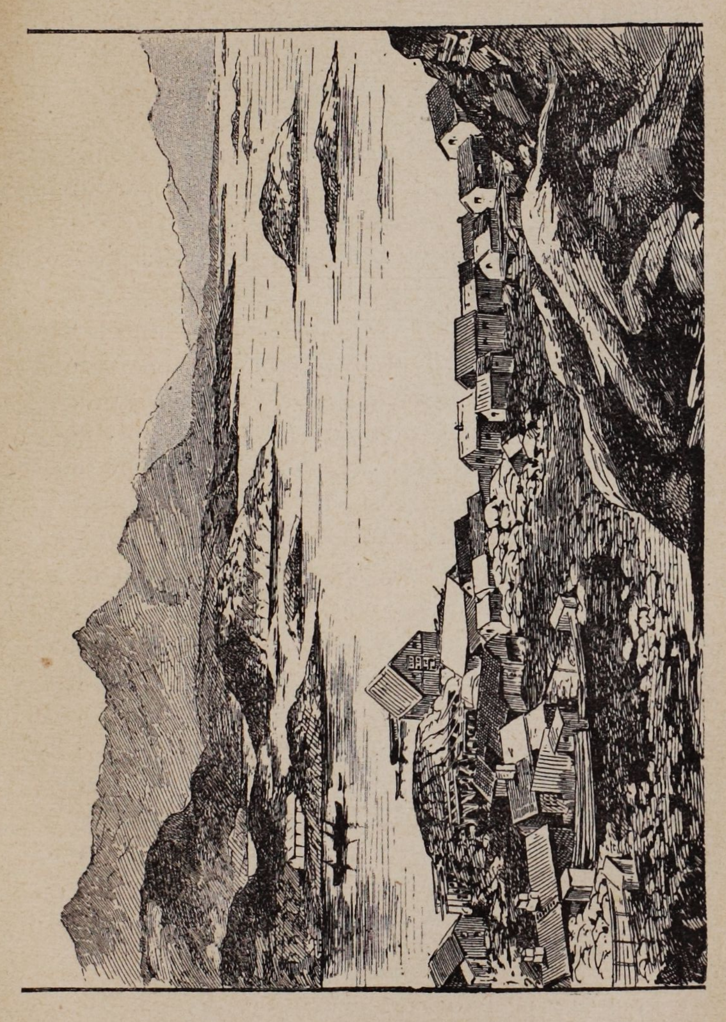
Pas de hauts rochers entre ces eaux désordonnées, comme l'imagination en attendrait ; les rives sont, au contraire, peu élevées, et cette quasi-bonhomie du décor contribue à la sensation de perfidie féroce qui se dégage du Salstrom. On imaginerait volontiers que des génies malfaisants — ne sommes-nous pas ici dans le pays des légendes ? — président aux combinaisons singulièrement variées de ces ondes traîtresses, car ce sont des sortes de dessins qu'elles forment, des dessins fuyants, insaisissables...

Ce n'est que pendant une heure, entre le flux et

le reflux, qu'on peut s'aventurer dans le Salstrom. Des gens de la côte, d'une incroyable hardiesse, le traversent encore un peu après ce délai, mais c'est un téméraire défi contre les éléments, car si bien que l'on connaisse les « habitudes » de ce gouffre, il a des attaques imprévues qui déroutent toute prévision.

Les îles Loffoten résument, avec une sorte d'exaspération dans chacun de leurs aspects, tous les traits caractéristiques des côtes norvégiennes. Les montagnes se dressent plus hautes et leur pied baigne dans la mer; les rochers sont plus âpres, plus terribles; il y a de plus violents contrastes d'ombre et de lumière; les détroits, innombrables, semblent plus fermés encore; c'est un enchevêtrement plus extraordinaire d'îlots, et l'on dirait que, dans le ciel aussi, il y a des tons plus pâles, d'un gris plus fin, d'un gris qui persiste même quand, en cette saison d'été, le soleil est radieux.

Parfois, les rocs gigantesques sont si rapprochés, ils laissent entre eux un si mince canal, ils sont d'une telle hauteur, que le bateau suit sa route dans l'ombre, que tout s'obscurcit, qu'il semble qu'on se soit engagé dans une grotte colossale, dans un tunnel démesuré, et l'on a bien, en effet, l'impression un peu inquiétante d'être enfermé entre des murailles. C'est effroyablement



LES ILES LOFFOTEN

majestueux. Que doit être une tempête entre ces rochers à pic par la perpétuelle nuit de l'hiver ! Quels doivent être là les déchaînements de la nature !

Et c'est l'hiver, cependant, que ces îles ont leur véritable vie, de janvier à avril, comme par un défi aux éléments. Svolvœr, où nous nous arrêtons, un des principaux ports des Loffoten, n'est en ce moment qu'une hasardeuse réunion de quelques maisons de bois. C'est un coin qui semble mort, bien que, non loin de là, le phare de Skroven brille actuellement d'une inutile clarté ; car, malgré l'heure nocturne, on aperçoit distinctement la masse incroyable des îles qui forment le long prolongement du groupe.

Mais quand revient la saison de la pêche[1], Svolvœr, comme tous les autres ports des Loffoten, devient populeux comme une ville, et c'est un fourmillement d'hommes, campant où ils peuvent, dans des hangars sommaires, où ils se pressent les uns contre les autres. La place manque, alors, pour ces trente mille pêcheurs qui viennent attendre le passage des grands bancs de morues. Les barques se croisent, se mêlent, se heurtent presque dans ces détroits, cependant que, sur la la côte, sous l'œil des marchands, le poisson rapidement éventré est jeté dans les tonneaux béants. Une fiévreuse activité règne alors dans ces pa-

1. La pêche de la morue, aux Loffoten, produit annuellement de 25 à 30 millions de pièces.

rages, à demi déserts aujourd'hui. Sur beaucoup de ces barques, des Lapons sont employés, et ces petits hommes d'aspect débile, presque pitoyables sur terre, ne manquent, dans ces continuels combats avec les flots, ni d'énergie ni de vaillance.

C'est, aujourd'hui, un grand calme dans toutes ces îles dominées par d'écrasants sommets neigeux. Pour toute végétation, une mousse verte, d'un aspect sale. Des relents d'odeurs nauséabondes nous arrivent ; ils viennent de quelque fabrique de guano fait avec des têtes de poisson. Que voulez-vous ? On se soucie peu là de l'agrément des touristes qui, à la recherche de sensations nouvelles de la nature, abordent, par hasard, au milieu de ces paysages grandioses !... La brume, peu à peu s'est épaissie, et nous ne distinguons plus que la base des montagnes, et Svolvœr semble fantastiquement perdu dans un domaine de rêve, tant le silence est profond, qui pèse sur cette agglomération de cabanes. La pluie tombe, une fine pluie serrée qui noie tout, qui nous emplit d'une involontaire tristesse... Bientôt tout a disparu autour de nous ; même la mer se perçoit à peine, dans son calme ; nous sommes comme dans une vapeur, et j'éprouve l'impression que je ressentis une fois, il y a longtemps déjà, en ballon, en me trouvant au milieu des nuages...

Mais il y a, dans le Nord, en cette saison, de brusques revirements du temps. Moins d'une heure plus tard, le soleil — et, cette fois, c'est un

vrai soleil matinal — inonde de lumière ces pics, ces masses de rochers, et la magnificence redoutable de ces îles septentrionales. Voici même que, pour la première fois depuis longtemps, je vois les contours se dessiner nettement, s'accuser sûrement, les couleurs s'accentuer. C'est un prodigieux changement de décor. Un peintre norvégien, M. Berg, passe tous ses étés aux Loffoten, se passionnant pour ces étonnants bouleversements de l'horizon. Sa tâche est rude à les reproduire sur la toile !

La forme des montagnes paraît plus bizarre qu'ailleurs. Ici on ne trouve plus guère de comparaisons, comme plus bas, avec des choses ou avec des êtres. Mais la surprise, — si la surprise est encore possible après tant d'émerveillements, — c'est l'impression que causent les parois verticales de leurs blocs, quand elles plongent dans la mer. Cette impression n'est nulle part plus vive que dans le Rafsünd, le dernier détroit des Loffoten qui les sépare de la Hindo, la première des îles Vesterlaalen. Le courant est d'une violence terrible entre ces murs naturels, à l'issue desquels on croirait que quelque monstre de légende va exiger son péage. Hélas, ce péage, c'est trop souvent la vie des pêcheurs qui s'aventurent là !

Dans toutes ces îles pullulent les eiders[1], trop vigoureusement chassés naguère, protégés aujour-

1. La quantité de duvet importée à Tromsoë s'élève, d'une facon moyenne, à huit cents kilogrammes annuellement.

d'hui, construisant leurs nids de fucus dans les fentes des rochers et les tapissant avec le doux plumage qui recouvre leur poitrine et qui leur est volé par l'homme, cet intrus dans cette contrée des oiseaux et des poissons ! Pauvres innocentes bêtes, elles s'en iront bien loin, vos plumes, réchauffer douillettement de frileux bourgeois qui ne penseront guère, certainement, à vous garder quelque reconnaissance pour le sacrifice instinctif que vous leur faites !

Les Loffoten, si l'on pouvait les embrasser dans leur ensemble, présenteraient, dit-on, la forme d'un monstre dont les vertèbres iraient en diminuant et dont la queue aurait des découpures singulières. C'est du moins ce qu'affirment les marins. Si monstre il y a, sa carapace est étrangement tourmentée et elle est couronnée par une espèce de scie formée par les sommets pointus. Mais ces figures qui, ici, sont chères aux gens des côtes, ne laissent pas d'être aventureuses.

Nous nous engageons de plus en plus dans le dédale des îles qui, avec leurs formes plus variées qu'ailleurs, leurs gradations de tons, si délicates de loin, leurs nombreux petits ports qui semblent toujours menacés par l'écroulement de blocs énormes de rochers, leurs grottes béantes, se répètent là, sans monotonie, se détachent avec un relief singulier, semblent les prodigieuses variations de la nature sur un même thème. Hélas, ces variations, on sent son impuissance à les re-

produire avec des mots. Ce sont des nuances si ténues qui les différencient les unes des autres !

Le spectacle est admirable par cette journée sereine. Mais cet apaisement, on a la sensation qu'il est presque anormal, que le véritable aspect de tous ces récifs (au point de vue purement artistique, s'entend !) doit être celui qu'ils offrent sous les grondements des tempêtes. On est comme dérouté de cette tranquillité.

En ce moment on pêche le hareng. Dans un des ports, des barques viennent d'arriver, traînant leurs lourds filets qu'on vide dans les bateaux, bientôt pleins jusqu'aux bordages, de ces poissons blancs qui étincellent, sous le soleil, dans leurs frétillements. D'un peu loin, on dirait de l'argent en fusion. Cette comparaison me vient spontanément à l'esprit : il se trouve qu'une expression pittoresque du Nord, à ce qu'on m'apprend, appelle, en effet, ces monceaux de harengs de l' « argent vivant ». Des pêcheurs, avec leurs vêtements de toile cirée, marchent sans façon sur cette remuante cargaison, en emplissent d'énormes baquets qui sont transportés à terre en canot. On croirait à une pêche miraculeuse, les filets semblant, par quelque prodige, inépuisables, et, encore et toujours, des milliers et des milliers de poissons sont versés dans les bateaux. On entend comme un crépitement, qui ajoute à l'illusion de ces flots de métal rendu fusible par un feu qu'on ne verrait point. Ce sont les contor-

sions, les sauts des harengs les uns sur les autres qui produisent ce bruit singulier. Ce tableau prosaïque devient extraordinaire par le nombre prodigieux, vertigineux, invraisemblable, des poissons capturés. Si le sol est désolé, quelles richesses contiennent ces mers incroyablement peuplées !

Au bout de quelques heures, nous avons quitté les Loffoten. Que dire, sans d'inutiles répétitions, de l'aspect des côtes qui se succèdent ? C'est leur immensité, c'est la continuité de cette nature convulsée, qui laisse une si forte et si étrange impression.

Je suis entré en conversation avec un vieux marin engagé par un armateur pour reprendre le commandement d'un navire baleinier. Il est intarissable en légendes sur ces mers du Nord. C'est un de ces hommes un peu rudes qui respirent la loyauté et l'énergie. Il retourne à Tromsœ, où nous aborderons dans la nuit (il faut bien employer ce mot, puisque nous n'avons pas d'expression pour désigner ces crépuscules septentrionaux). Lui non plus, il ne comprend pas la vie dans le Sud, qu'il estime mesquine. Il n'est à son aise que dans ces parages ; ailleurs, il se déclare « exilé ».

Il s'amuse lui-même de tous les vieux contes norvégiens qu'il narre avec une bonne humeur joviale. Ainsi assure-t-il, en affectant un grand sérieux, que nous approchons de l'endroit où s'enfonça dans ces flots « le moulin qui fait que

la mer est salée ». C'est une des plus vieilles traditions de ces côtes.

Il y avait une fois un moulin magique qui, si l'on prononçait une certaine formule, avait le don de moudre tout seul tout ce qu'on voulait. Un capitaine marin, qui avait entendu parler de ce moulin merveilleux, n'ambitionnait rien tant que de le posséder. Il réussit enfin à l'obtenir, et il se hâta de le transporter à son bord. Quand vint l'heure du repas, il se plut à essayer le pouvoir de ce merveilleux objet. Il prononça les paroles nécessaires, en ordonnant au moulin de moudre du sel. Et voici le moulin qui se met aussitôt à la besogne, et qui, en tournant, en fait tomber sur le pont une quantité énorme. « Assez ! Assez ! » s'écria le capitaine, car le moulin marchait si vite, qu'il avait à peine formulé le souhait que c'était déjà une véritable avalanche. « Assez ! Assez ! » répéta-t-il, un peu inquiet déjà, car le poids du sel menaçait de faire pencher le bateau.

Mais il avait oublié de demander la formule qui arrêtait la marche du moulin et qui, seule, pouvait mettre fin à son actif travail. La masse de sel fut bientôt si considérable que le navire sombra, entraînant le moulin qui continue encore à moudre son sel au fond de l'abîme. Et voilà pourquoi la mer est salée !

Notre homme a d'autres légendes moins réjouissantes cependant. Il raconte quelques-uns de ces récits superstitieux de marins, qui affirment

qu'il se trouve au fond de la mer des églises où reposent les corps des pêcheurs et des matelots qui se sont noyés ; parfois elles se montrent à la surface des flots. Ainsi, un pêcheur du Finmark aperçut-il, un jour, une grande maison de bois, avec un clocher, qui errait sur les vagues. Il s'en approcha bravement et pénétra à l'intérieur. Il recula d'horreur, car il aperçut là les cadavres de ceux de ses compagnons qui, naguère, avaient péri en mer. Il sentit, à ce moment, que la maison s'enfonçait, et il n'eut que le temps de s'échapper et de sauter dans sa barque. Un instant après, la mystérieuse église s'abîmait...

XVII

Tromsœ. — Un compatriote. — Les baleiniers. — Les dépeceurs de monstres. — L'océan Glacial. — Hammerfest. — Maasö, la dernière paroisse du monde. — Le cap Nord. — Une légende finnoise. — Les sacrifices expiatoires d'autrefois et les libations d'aujourd'hui. — La sentinelle avancée de l'Europe. — L'île Magero.

Des rochers, des montagnes désolées, des glaciers toujours. Enfin, nous arrivons à Tromsœ. Tromsœ a des prétentions de vraie ville. Elle a sa promenade, — un grand bois de bouleaux ; — il y a un timide essai d'entretien de ses larges voies, dont quelques-unes ont des semblants de trottoirs ; elle s'enorgueillit d'un musée, d'une grande bâtisse en bois, qui, à défaut d'objets d'art, contient des collections intéressantes pour les naturalistes, et elle montre avec satisfaction son hôtel de ville (*Raadhus*). Sur les hauteurs, au bord d'un lac, se groupent même des maisons de campagne. Ce n'est, toujours, en fait, qu'un grand village, mais la vie y est active. Cette vie se concentre en réalité sur le port, qui est vaste, qui abrite une foule de navires, faisant leur chargement de poissons ou de pelleteries. Tout ce mouvement étonne, après que, pendant longtemps on a longé des côtes à demi désertes. Les gens ont aussi une certaine vivacité, à laquelle on n'est plus habitué. Ajoutons qu'on rencontre, dans les rues, des dames assez élégantes, parmi lesquelles ne prédomine pas, comme ailleurs, le type blond

J'ai éprouvé là une sensation amusante. Pendant l'escale de notre bateau, j'errais au hasard, quand, à deux pas de moi j'ai entendu tout à coup retentir un éclatant « nom de D... »

J'ai relevé la tête. Ce sonore juron était proféré par un marin, en tricot de laine bleue, qui se livrait, devant une boutique, à une pantomime expressive, tandis que le commerçant auquel il s'adressait le regardait, impassible. Le brave garçon s'impatientait, cependant, en répétant sans cesse le même geste, réunissant ses doigts autour de son cou et éloignant les deux mains à la fois :

« Nom de D... ! » ce n'était pas du français très raffiné, mais c'était du français tout de même. Et cela produisait un si singulier effet, cette exclamation énergique, si loin de la France !

Je n'ai pu m'empêcher d'adresser la parole au marin :

— « Qu'est-ce qu'il y a donc, mon brave ?

— « Tiens ! un « pays » ! Ça tombe bien ! » répond l'homme avec un bon rire.

Et aussitôt il se met, sans trop d'étonnement de la rencontre, à me narrer son embarras. Il veut remplacer son vieux cache-nez par un neuf, et il ne parvient pas à se faire comprendre. Il se fâche naïvement de ce que les marchands norvégiens, qu'il qualifie d' « Iroquois », ne puissent saisir au juste ce qu'il veut.

— « Ce n'est pourtant pas difficile, ajoute-t-il,

en répétant au marchand, qui ne s'émeut pas davantage, le mot : « cache-nez, cache-nez ! »

Et il tutoie l'habitant de Tromsœ, avec bonhomie, comme si, avec des expressions familières, il devait être plus intelligible.

— « Voyons, ma vieille, t'as donc jamais vu de cache-nez ?... Pas possible que tu sois aussi abruti !... »

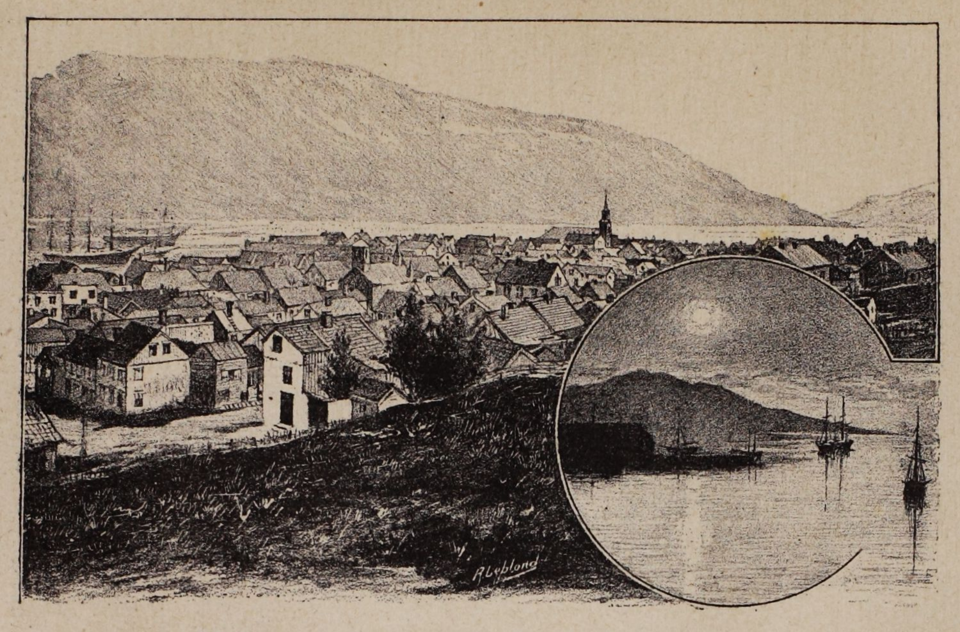
Il se retourne vers moi avec découragement :

— « Eh bien ! monsieur, ils sont tous comme ça ! »

Je ne m'amuse pas à lui faire observer que le marchand, ignorant le français, restera forcément insensible à l'éloquence qu'il prodigue. Mais ce petit trait « nature » m'égaye fort. Nous sommes plus ou moins, tous comme cela, nous autres. Nous avons quelque tendance à être surpris de ce que l'on ne nous comprenne pas partout.

Le marchand, heureusement, entend à peu près l'anglais et je puis aider le brave garçon à faire son emplette. Il fait partie de l'équipage d'un bateau de Concarneau, venu à Tromsœ pour chercher de la « rogue », dont on fait une si grande consommation dans nos ports bretons, comme appât pour la pêche de la sardine. Ma foi ! je lui serre la main de bon cœur, car depuis que je suis dans le Nord, je n'ai pas été gâté sous le rapport des rencontres de Français.

— « Ça ne fait rien, répète-t-il, en reprenant la



TROMSŒ. — LE SOLEIL DE MINUIT, VU DU PORT DE TROMSŒ

route du port, avec une imperturbable ingénuité, ils ne sont pas malins, ici ! »

Quels seront les récits que fera, au retour, ce bon grand enfant de matelot, sur la Norvège et les Norvégiens ?

Tromsœ arme quelques navires baleiniers. Où est le temps où on chassait la baleine avec des harpons lancés à la main ? Cette chasse se fait maintenant avec des navires à vapeur, et le harpon est lancé par un canon. Ce harpon est lui-même très compliqué, très redoutable, avec l'obus dont il est muni. La baleine qui se laisse approcher d'assez près, sans défiance, s'enfuit éperdument quand elle a été touchée, entraînant, par la corde qui relie le harpon au navire, le bateau dans une course vertigineuse, effrayante, fantastique. La corde se déroule au fur et à mesure de ses terribles bonds. On imagine quel sang-froid, quelle expérience il faut aux marins, emportés avec une telle vitesse que la machine ne fonctionne plus, bien qu'on tente de ralentir cette course effrayante avec des appareils en forme de gigantesques rames. Cela dure une demi-heure, une heure ; puis l'énorme bête, à bout de forces, cède, s'abandonne, ne se débat plus que faiblement, et expire.

Cela, c'est la partie romanesque, poétique pour ainsi dire de la chasse. Le reste n'est plus qu'une ignoble chose, et le dépècement du monstre, qui exige plusieurs jours, est bien l'opération la plus

puante qui se puisse imaginer. Le métier de dépeceur de baleine peut passer, à nos yeux, pour un métier original; mais pour le pratiquer, il ne faut vraiment pas être dégoûté. Ces usines où l'on tire parti, sous toutes les formes, de l'animal, ne peuvent se trouver que dans les lieux isolés.

Nous allons en rencontrer plus d'une, en nous avançant de plus en plus vers l'extrémité de la Norvège. Nous allons entrer, en effet, dans le vrai domaine des baleines, qui suivent, par un instinct inexplicable — puisque leur palais est ridiculement petit et ne leur permet que l'absorption de menus coquillages — les bancs de harengs. La grande exploitation se fait toutefois plus au Nord encore, à Vardö ou à Vadsö, où se trouve l'établissement type qui porte toujours le nom de Svend-Foyn, son fondateur. Là, cent baleines environ sont annuellement dépecées, produisant d'énormes quantités d'huile, tandis que les os et les chairs, broyés, servent à faire un engrais réputé. Chaque capture produit une somme de quatre ou cinq mille couronnes. L'industrie est donc bonne.

Nous apercevons bientôt, tandis que nous parlons, à bord, des péripéties de cette chasse, passionnante comme un véritable combat, un de ces monstres, lançant une formidable colonne d'eau. Mais celui-là est-il plus farouche que les autres? Bien que notre steamer n'ait aucune prétention à le poursuivre, il disparaît rapidement, en faisant

des bonds qui semblent singulièrement capricieux pour une aussi grosse bête.

Les côtes que nous longeons, en passant à travers les îles, sont toujours abruptes, et elles sont dominées par de très hautes montagnes, qui atteignent surtout d'imposantes altitudes, pendant que nous nous engageons dans le magnifique Lyngenfjord. Ce sont des éblouissements de sommets immaculés, de glaciers immenses, cependant que, presque dans la mer, des cascades énormes roulent des eaux écumantes. Mais n'avons-nous pas épuisé déjà toutes les sensations d'admiration pour ces majestueux spectacles de la nature? Là, plus qu'ailleurs, il y a de vastes espaces inhabités, et quelques-unes de ces grandes îles ne sont peuplées que par les oiseaux, dont les légions compactes obscurcissent l'air parfois.

Est-ce parce que nous pénétrons dans l'océan Glacial, à la hauteur de l'île Arno? Mais la mer devient forte, et, de nouveau, une brume opaque s'étend autour de nous. Elle dure si longtemps que la forme singulière de l'île de Selden nous échappe à peu près. Nous sommes, maintenant, dans le Finmark, la dernière province norvégienne, puisqu'on s'est plu à jeter des divisions administratives sur ces vastes espaces, où la population est relativement si minime.

En vérité, j'ai quelque hésitation à renouveler des descriptions qui risqueraient de tomber dans la monotonie, quelle que soit la splendeur de ces

paysages septentrionaux, éternellement austères et farouches. L'étonnement est de rencontrer subitement, entre ces rocs de granit, des coins verdoyants, des espèces d'oasis où reparaît une végétation presque florissante, plus touffue, bien que nous soyons plus dans le Nord, que dans les régions que nous avons traversées. Ainsi l'Altenfjord offre-t-il tout à coup des aspects charmants — j'allais dire souriants. Mais ce ne sont que des rencontres de hasard, on en a bien la sensation. Le véritable caractère de ces côtes est la désolation.

Voici, quelque douze heures après que nous avons fait escale à Tromsœ, que nous nous arrêtons à Hammerfest, qui se présente pittoresquement, au fond d'un bassin fermé par trois îles, avec une falaise à pic comme fond de décor. La ville est toute neuve aujourd'hui, car un incendie a détruit, il y a quelques années, à peu près toutes les maisons d'Hammerfest. Toutes les constructions étant en bois, il n'a pas fallu longtemps pour que cette cité — la plus septentrionale du monde — se reconstituât. La catastrophe, une fois le souvenir des pertes oublié, a, en somme, servi à Hammerfest. Les rues ont été mieux tracées; les maisons ne semblent pas, comme jadis, « avoir glissé de la montagne jusqu'à moitié chemin de la mer », et elles sont éclairées, maintenant, à la lumière électrique. Et, là aussi, on aperçoit des fils téléphoniques, qui attestent que cette ville

est vraiment la sentinelle avancée de la civilisation dans le Nord.

Toutefois il est visible que les habitants d'Hammerfest se sont médiocrement préoccupés de l'agrément de leur séjour. Il se passera encore beaucoup de temps, je crois, avant qu'on songe à sa décoration. Tout y est aménagé pour une destination pratique. Ce ne sont que sécheries de poisson, qu'usines d'huile de foie de morue, que fabriques de guano. A Hammerfest, il faut s'accommoder, quoi qu'on en ait, de cette nauséabonde odeur de poisson.

En fait de monuments, Hammerfest se contente de la modeste colonne de granit, avec chapiteau de bronze couronné d'une sphère, qui rappelle les travaux entrepris en 1816, terminés en 1852 seulement, par des géomètres norvégiens, suédois et russes pour la mesure du méridien. « Extrémité N. du méridien 25.20, mesuré de l'océan Glacial au Danube », dit l'inscription latine, qui énumère les noms des souverains des trois pays qui ont patronné ces travaux.

Cette colonne se trouve sur une hauteur, d'où l'on a une vue étendue. Il faut bien confesser, quoi qu'en disent les Norvégiens de l'extrême Nord, que la capitale du Finmark offre un aspect d'ensemble assez mélancolique, bien qu'il y ait du mouvement dans le port, où l'on embarque sans cesse des tonneaux d'huile et de poisson, ou des cargaisons de peaux, tout aussi puantes. Du côté

de la ville, l'œil n'est arrêté que par trois ou quatre clochers dominant les maisons basses.

Qui croirait que les luttes religieuses sont assez vives en cette dernière ville du monde ? Il y a une mission catholique qui cherche à faire des prosélytes, au nez du pasteur, et qui, dans ce but de propagande, a ouvert un hôpital. Les deux religieuses que j'avais rencontrées à bord du *Kong-Karl*, qui a poursuivi sa route tandis que je m'arrêtais à Bodœ, sont là, maintenant, les pauvres femmes, toutes secouées encore par leur long voyage et tout effarées, sans doute, par le changement de nature et de climat. En vérité, on est un peu conduit à croire que ces disputes théologiques ne sont qu'un moyen de tromper l'ennui !

Un effet vraiment singulier est produit, de la colonne du Méridien, par les sécheries. Sur des échafaudages primitifs, qu'on imagine d'immenses perches, formant comme la charpente d'une construction qui serait demeurée interrompue. A ces poutres sont suspendus, par la queue, des milliers et des milliers de poissons, vite ratatinés. Qu'un souffle de vent passe, et toutes ces formes bizarres s'agitent et produisent, en se choquant les unes contre les autres, de légers crépitements. Cela a je ne sais quoi de fantastique.

Les marchands d'Hammerfest se soucient peu de la coquetterie de leurs étalages. C'est un art qui leur est inconnu et dont, en réalité, ils n'ont guère besoin. Mais leurs magasins, où l'on fouille

au hasard, contiennent, en fait de pelleterie surtout, de magnifiques produits des régions de l'océan Glacial, d'admirables peaux d'ours blancs du Spitzberg surtout, où l'on en tue bien une centaine chaque année, parfois avec des moyens très primitifs. Il y a une histoire qu'on raconte volontiers dans le Finmark : celle d'un matelot norvégien triomphant d'un de ces animaux avec un canif emmanché au bout d'un bâton. Nordenskiold en a parlé quelque part, je crois.

On rencontre, çà et là, nombre de Lapons dont les campements sont voisins. Ils sont vêtus du *pjesk* national, en drap gris bariolé de grosses broderies ; à leur ceinture de cuir très large pend un couteau qui repose dans une gaine de cuivre découpé. Ceux-ci sont des Lapons pêcheurs, de pauvres diables tout à fait, et les meilleurs de leur race, toutefois. C'est leur costume d'été. Les quelques femmes qui les accompagnent ne sont guère reconnaissables au premier coup d'œil. Elles ont seulement un petit bonnet, qui leur serre étroitement le front, un bonnet qui a la forme de celui des bébés bretons à Pont-l'Abbé, composé également de pièces de couleur différente... Mais nous aurons bientôt à reparler des Lapons. Ceux-ci, les pauvres gens ! ne sont vraiment pas beaux. L'un d'eux me paraît être abominablement ivre, mais c'est une ivresse qui le rend gai, et ses yeux bridés ont de drôles de petits clignotements.

J'aurais voulu faire l'ascension, d'ailleurs relativement aisée, du mont Tyren, qui domine Hammerfest, pour avoir une vue d'ensemble à la fois sur l'océan Glacial et sur les montagnes de l'intérieur, moins élevées ici, et par cela même offrant un champ plus étendu ; mais le bateau va repartir, ayant débarqué tout ce qu'il ne porte pas à Vardö et à Vadsö. Je ferai cette petite ascension à mon retour du cap Nord.

Hammerfest est la ville la plus septentrionale du monde, mais ce n'est pas la dernière paroisse, et ce n'est pas là non plus que se trouve le dernier phare. Celui-ci est à Frisholmen. On ne saurait rien imaginer de plus sinistre que les rochers sur lesquels il est élevé. Au reste, les côtes sont de plus en plus tristes, inhospitalières, sauf pour les oiseaux qui y pullulent.

C'est à Maasö, trente-deux kilomètres avant le Cap, qu'on rencontre la dernière réunion de cabanes qui ait un semblant d'organisation administrative. Maasö a un port bien abrité. Mais il n'y a même plus là de ces bouleaux nains qui « imitent » des arbres. Aucune culture n'est possible. C'est un sol affreusement nu. Comment peut-on vivre là, pendant le long hiver boréal ! Une des maisons est le bureau de poste, où l'employé a des loisirs. Maasö a son pasteur, qui est en même temps chargé de la direction d'un tout petit hôpital, car ce coin perdu est un centre pour d'autres coins encore plus déshérités !

Encore quelques heures, et voici que nous longeons l'île Magero, abrupte, sauvage, et, enfin, à nos yeux attentifs, apparaît la masse énorme du cap Nord, qui pourrait aussi s'appeler le cap Noir, car ce roc énorme, qui a résisté à tous les assauts des tempêtes qui, ailleurs, ont déchiqueté les côtes, se présente sous un aspect sombre, qui est vraiment tragique.

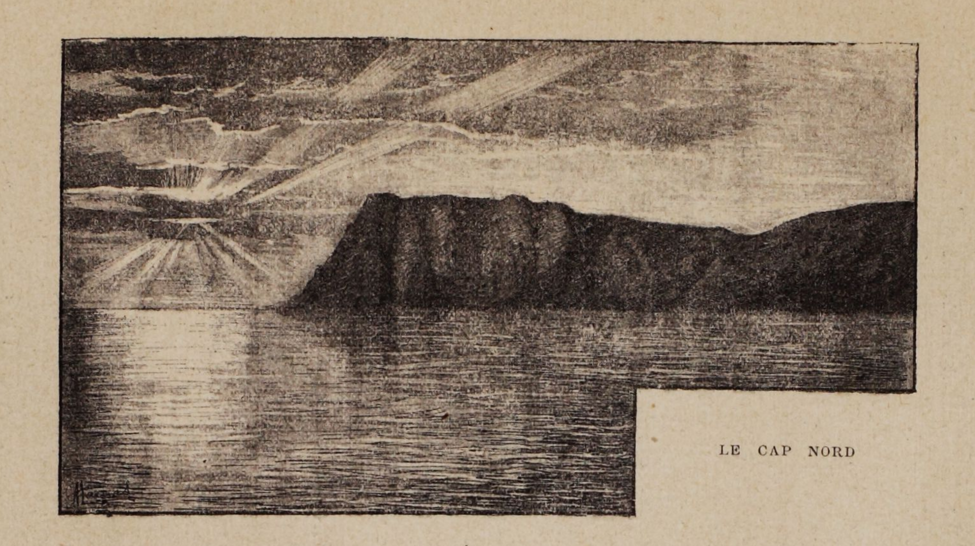
Le cap Nord !

Nous avons donc atteint, enfin, cette pointe où finit l'Europe, cette colossale forteresse placée par la nature en avant de notre monde civilisé, ce bloc gigantesque qui le termine majestueusement[1]. Il est là, devant nous, écrasant notre steamer de ses proportions formidables, entièrement à pic, défiant les flots, véritablement prestigieux dans sa sévère beauté. Comment ne saluerions-nous pas ce géant avec émotion ?

Là, il n'y a plus d'îles. Il se dessine, seul, dans l'immensité, s'avançant audacieusement dans l'océan Glacial qui s'étend, mouvant désert, autour de lui. On a comme une impression de terreur sacrée.

Une légende finnoise dit que la déesse Luonnotar, la mère de l'onde, le fit surgir en étendant la

1. Le cap Norkyn forme l'extrémité du continent européen. Le cap Nord termine l'île de Magero. Le cap Norkyn n'a pas résisté comme le cap Nord à la violence des vagues. Il s'est effrité, il a éclaté sous l'effort des lames furieuses. Si, géographiquement, le cap Nord est un peu moins avancé que le Norkyn, il est bien, par sa masse, le dernier rempart de l'Europe.



LE CAP NORD

main, elle qui creuse des golfes en touchant la terre du front. Il a bien, en effet, quelque chose de prodigieux.

Le premier qui le reconnut fut le norvégien Othéré, il y a plus de mille ans. Il fit le récit de son voyage au roi Alfred, dont il était devenu le prisonnier.

— « J'habite, lui dit-il, aux extrêmes confins de la Norvège... Un jour je voulus savoir jusqu'où le pays s'étendait au Nord, et si, par delà le désert, ne vivaient pas encore des hommes. Je naviguai alors le long des côtes, ayant, tout le long du voyage, cette contrée solitaire à tribord et la pleine mer à bâbord. Trois jours après, j'atteignis les parages que les baleiniers ne dépassaient pas, même dans leurs courses les plus avancées. Pendant trois jours, je suivis encore la même direction... Au delà, le rivage infléchissait vers l'Est... » Ce point, au delà duquel le rivage infléchissait vers l'Est, c'était le cap Nord.

Les matelots qui le doublaient, autrefois, par un vieux reste des coutumes païennes qui ont longtemps survécu en Scandinavie, même depuis le christianisme, ne manquaient guère de faire quelque sommaire sacrifice pour qu'il leur fût favorable.

Moins poétiquement, nous avons été vider, au sommet de cette prodigieuse falaise, une coupe de champagne. C'est le « sacrifice » traditionnel aujourd'hui. On a frayé un vague chemin, pour

l'ascension, avec, par moments, un semblant de rampe, et, dans une fragile cabane que l'on reconstruit tous les ans, on accomplit ces libations, qui n'ont vraiment rien de trop sacré, avec des bouteilles apportées du bord. Dans ce désert sauvage retentissent alors, pendant une heure ou deux, des éclats de rire.

Quand on gravit le cap jusqu'à la colonne qui rappelle le passage du roi Oscar en 1873, alors que, après son couronnement à Stokholm et à Trondjhem, il visitait ses États jusqu'à leur extrémité, on reconnaît vite que, bien qu'il soit vraiment à pic, ses murailles de granit sont pleines d'anfractuosités redoutables. On s'avance et non sans peine au milieu d'un chaos de rochers. Ce géant est rempli de pièges. On ne saurait imaginer un décor plus effroyablement romantique, avec ses noirs escarpements.

En tournant le dos à la mer, on a devant soi le large et sombre panorama de l'île de Magero, où, en cette saison, la neige, en fondant, laisse place, par endroits, à une mousse de couleur sombre. Si maigre soit-elle, les Lapons la viennent chercher pour les rennes, qui ne pourraient paître dans le peu d'espace libre que laissent les rochers. On me raconte que l'hiver, la récolte de cette herbe pauvre se fait d'une façon très singulière. Les Lapons connaissent les lieux situés entre les rochers où elle croît en été. Comme elle continue à croître en hiver sous la neige, on fait des trous

dans cette neige et l'on retire ce triste fourrage avec de longs crochets, opération qui n'est pas sans danger, en raison des avalanches fréquentes. Mais là, pour arracher à la terre avare le peu qu'elle accorde, l'homme est contraint à de perpétuels défis contre la nature...

LA LAPONIE

XVIII

Les Lapons. — Les recensements. — Le tambour magique. — L'hynoptisme chez les Lapons. — Les demi-civilisés. — Le renne sans foie. — Un Lapon actionnaire.

Comment n'avoir pas la curiosité de chercher à étudier de près les Lapons? N'est-ce pas la chose la plus singulière qui soit, que ce peuple qui vit côte à côte avec les civilisés, sans se modifier, ou à peine, qui continue à exister à l'état nomade, qui ne songe en aucune façon à imiter ce qu'il voit si près de lui, qui garde obstinément ses habitudes primitives bien qu'il ne soit nullement farouche, et sur qui les exemples des institutions européennes ont si peu de prise que les récits de Regnard sur son compte, ces spirituels récits vieux de plus de deux siècles, sont toujours presque absolument exacts? « Voilà, monsieur, écrivait-il, la description de ce petit animal qu'on appelle Lapon, et l'on peut dire qu'il n'y en a point, après le singe, qui approche plus de l'homme. » Et le poète justifiait cette conclusion plaisante en narrant les épisodes de son voyage à travers les campements lapons, se transportant « selon la commodité de la pêche ou selon les nécessités de la nourriture des rennes », où, sous la hutte de cuir soutenue par quatre perches, il avait

reçu l'hospitalité de ces petits hommes au visage large et plat, au nez écrasé, aux yeux bridés, aux longs bras. Regnard, qui était toujours d'humeur caustique, s'amusait fort de l'indifférence des Lapons de son temps en matière de fidélité conjugale : « Tandis que ces gens-là font revivre le siècle d'or, ajoutait-il en riant, nous nous en faisons un de cornes ! »

C'est surtout après qu'on a dépassé le cap Nord, après qu'on a atteint Vardö et Vadsö, et qu'on s'est engagé dans le grand fjord de Varanger, qu'on a chance d'observer, dans toute leur pureté, ces curieuses mœurs. Je ne saurais avoir la prétention, après tant de sérieux travaux ethnographiques, d'apporter de nouveaux éléments d'observation. Je tâcherai seulement de dire ce que sont les Lapons d'aujourd'hui, tels que je les ai vus, et, malgré le fond immuable de leurs coutumes, de dégager la petite part de progrès qu'ils ont pu réaliser dans le sens de la civilisation. Ces progrès, je le confesserai tout de suite, ne m'ont pas paru servir à grand'chose.

Un peu d'histoire — très peu — est pourtant nécessaire.

Les Lapons sont les premiers habitants des provinces les plus septentrionales de la Norvège, le Finmark et Tromsœ. L'immigration des Norvégiens sur ces côtes n'a guère commencé qu'au quatorzième siècle, époque où furent découvertes et commencées les grandes pêches.



EN LAPONIE

Les Lapons ont-ils une origine celtique ou une origine mongolique ? Le professeur Friis, de Christiania, penche vers cette dernière hypothèse. Ils sont apparentés aux Finnois, comme les Français sont apparentés aux Espagnols, par exemple. Ceux qui sont de race pure ont le teint brun ; le visage est large, avec l'os zygomatique saillant, les cheveux noirs et plats. Mais la race pure est à présent fort rare. Les Lapons se sont croisés avec les Finnois surtout, et ce mélange ne leur a pas nui. Les Norvégiens n'ont pas trop dédaigné non plus les jeunes Laponnes, qui ne sont point si laides vers quatorze ou quinze ans.

On ne saurait dire que les Lapons d'aujourd'hui soient une race dégénérée : leur nombre, au reste, n'a vraisemblablement jamais été plus grand qu'à présent. En 1724, le missionnaire Thomas von Westen tentait leur recensement et arrivait à un total de 1 472 familles, se décomposant en quelque 8 000 individus, total sans doute au-dessous de la réalité. Le recensement de 1845, fait sur des bases plus sérieuses, donnait, en Norvège, une population laponne de 14 464 individus ; celui de 1855, de 15 999 ; celui de 1865, de 17 178. On voit donc que les Lapons, contrairement à l'opinion répandue, ne disparaissent pas. La race s'altère seulement par la fusion avec les autres habitants de la Norvège.

Le nom des Lapons vient-il du mot *lappa,* grotte ? C'est l'opinion du savant suédois M. Sve-

nonius, parce que, avant de domestiquer le renne, au temps où ils n'avaient d'autre animal familier que le chien, ils vivaient dans des grottes.



RENNE DOMESTIQUE

Aujourd'hui encore, dans certaines parties de la Laponie, celles surtout qui se rapprochent de la Russie, ils utilisent volontiers les grottes naturelles.

Tout le monde sait que le renne est la provi-

dence du Lapon[1] et qu'il lui fournit tout, nourriture et vêtement. On compte actuellement plus de 102 000 rennes domestiques, bonnes bêtes, pas belles, ayant seulement, quand elles sont attelées, leurs petits moments de mauvaise humeur et de révolte. Mais les rennes sont si bien privés que l'on voit fréquemment un de ces animaux relever, avec de singulières délicatesses, quelque bébé lapon, qui est tombé. Quant aux rennes sauvages, on en trouve jusqu'à l'hivernage de Barents, dans la partie la plus septentrionale de la Nouvelle-Zemble.

Aujourd'hui, la pâture des rennes donne lieu à de nombreux conflits avec les paysans norvégiens et suédois, lorsque, descendant vers le Sud, ils pénètrent sur des régions où recommence la délimitation de la propriété. Des lois nouvelles sont en préparation pour régler ces questions. En attendant, les paysans protestent, mais ces conflits ne tournent pas en rixes. Les Lapons sont la plupart du temps très doux. Ils se retirent aux premières injonctions : seulement, ils reviennent un moment après, avec une imperturbable obstination.

Les Lapons — les Lapons nomades plus que les Lapons pêcheurs — attachent beaucoup d'importance aux noms de famille, et ils remontent aisément à leur origine, à travers une longue période. On a beaucoup tenu, en Norvège et en Suède, à

1. En lapon, le renne peut se désigner par vingt-deux noms différents.

la conversion des Lapons ; ils se sont docilement laissé convertir depuis trois siècles, et aujourd'hui ils obéissent volontiers aux pasteurs, fréquentant les églises, se soumettant aux exigences du culte, comme ils se soumettent à toutes les obligations des lois les concernant, qui leur ont constitué un état civil régulier et qui leur imposent une redevance envers l'État. Ils ne résistent à rien, ils acceptent tout ce que l'on veut. Seulement, on ne modifie pas beaucoup leurs pensées intimes.

Dans cette docilité des Lapons il y a peut-être trace d'un phénomène de suggestion. Par leur état nerveux, ils sont très accessibles à la suggestion, comme à tous les phénomènes d'ordre hypnotique. Ils tombent très fréquemment dans le sommeil magnétique que provoque un cri inattendu, la crépitation d'une étincelle, la vue d'un objet brillant. Leurs anciens sorciers, les *Noaïdes*, étaient d'habiles magnétiseurs. A ce propos, il convient d'insister sur ce fait que ces sorciers n'exerçaient aucune fonction hiérarchique chez ce peuple qui sut toujours se passer de maîtres. Leurs services étaient rétribués et ils ne jouissaient que d'un prestige moral. Ils disaient que, pendant leurs extases, leur âme, de par le secours d'un oiseau de l'empire des morts (*saiiwo-lodde*) se transportait dans des régions supra-humaines.

Les augures, les présages se tiraient au moyen d'un tambour (*gobdas*) sur lequel étaient grossièrement dessinés les dieux lapons, chacun dans un

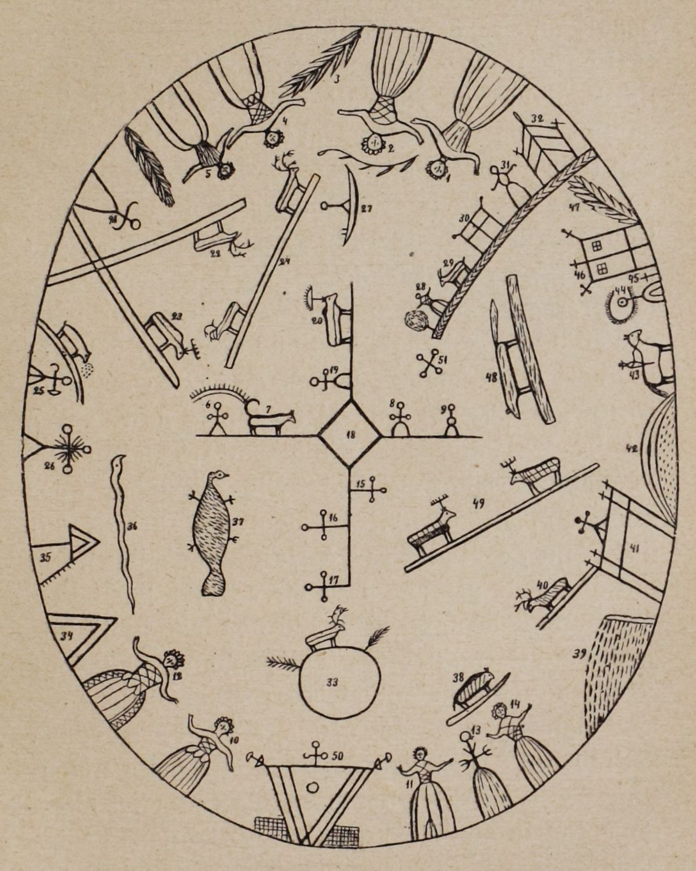
rayon de l'instrument. Le soleil, la lune, les étoiles, les animaux sauvages, les Lapons eux-mêmes, avec leurs tentes et leurs rennes, étaient aussi figurés sur ce tambour, qui avait la forme d'une grande coupe en bouleau. Des ficelles, munies de bagues de laiton ou de morceaux d'étoffe vive, pendaient par de petits trous en signe de gratitude de la part des consultants. Il fallait que quelques-unes de ces figures fussent peintes avec le sang provenant du cœur d'un ours.

La peau du tambour était, naturellement, de la peau de renne fortement tendue par des chevilles, et était couverte de caractères magiques peints avec une décoction d'écorce d'aulne, bouillie dans du sang de renne, et qui étaient d'autant plus nombreux que le *Noaïde* se piquait d'être plus habile.

On frappait sur ce tambour au moyen d'un petit marteau en corne de renne en forme de T. Le manche, orné de ciselures, était muni d'un trou, par où pendaient aussi des ficelles et des lanières de drap. Mais ce marteau ne servait qu'à la cérémonie préparatoire, pour ainsi dire. L'« indicateur » magique consistait en un anneau de laiton, avec quatre anneaux plus petits qu'on laissait glisser sur le tambour. On commençait toujours par mettre l' « indicateur » sur le dessin du soleil, au milieu du tambour.

Le procédé employé pour avoir la réponse de l'oracle était celui-ci : en vêtements de fête, tout

le monde s'assemblait autour du *Noaïde* qui, par



LE TAMBOUR MAGIQUE

la main gauche, se saisissait du tambour en mettant les doigts dans le trou du fond de la caisse.

Le côté où étaient peints les dieux devait être le plus proche de sa poitrine. Il s'agenouillait sur le genou gauche, et on l'imitait.

Il prenait alors l'anneau, le posait sur la peau du tambour, et frappait doucement. L'anneau sautait et se mouvait çà et là. Selon qu'il effleurait telle ou telle figure, le *Noaïde* interprétait les volontés des dieux et donnait réponse aux questions posées. Il était de bon augure que l'anneau revînt à la figure du soleil. Dans le cas contraire, les présages étaient mauvais. Le tambour était consulté très souvent, en toute occasion, pour le moindre déplacement, comme en cas de maladie. Disons, en passant, que si au temps de Regnard les Lapons jouissaient d'une santé remarquable, le contact avec la civilisation leur a apporté des maux qu'ils ignoraient. L'alcoolisme surtout leur a été funeste. Il est aussi certaines maladies qu'ils ont dû à leur passage dans les villes.

Ces tambours, en si grand nombre qu'ils fussent, sont devenus rares. Les pasteurs, dans leur zèle, les confisquaient et, sans souci de leur valeur historique, les détruisaient. Il en existe dans les musées norvégiens, mais la plus belle collection de ces instruments magiques, envoyée à Copenhague au siècle dernier, a péri dans un incendie.

Malgré leur conversion, malgré l'instruction répandue obligatoirement chez eux par quatre-vingt-onze maîtres d'école, — on conçoit toutefois

que, avec des nomades, il y ait bien des infractions à cette loi! — les Lapons actuels ont quelque reste de fétichisme. Ils écouteront complaisamment le sermon d'un prêtre, ils se feront marier à l'église, mais entre eux, avec quelque sournoiserie, ils se souviendront de quelques rites anciens, comme de faire frapper aux nouveaux époux deux cailloux l'un contre l'autre, pour en faire jaillir une étincelle symbolique. Et ceci se passe très bien encore même à Karasjok, qui est une espèce de ville, la seule qui soit formée par une agglomération de Lapons sédentaires, ayant non des huttes, mais des sortes de maisons recouvertes d'écorce de bouleau.

Les tentatives d'assimilation de la race laponne se poursuivent, malgré des résultats médiocres et des expériences désastreuses. M. Gustaf af Geijerstam, de Stockholm, qui a étudié la question pour les Lapons suédois, me parlait avec pitié des pauvres êtres hybrides façonnés à l'européenne. On instruit à grand'peine quelques sujets, on leur enseigne un métier, on les installe dans les villes septentrionales. Ils s'y ennuient mortellement, ils sont inhabiles dans le travail auquel on a voulu les habituer; le dégoût les prend, ils ont la nostalgie de leurs terres désolées. Mais, revenus chez eux, ils sont cependant dépaysés, ils ne sont plus armés suffisamment pour la dure lutte de l'homme contre la nature, ils sont d'inexperts pasteurs de rennes, ils souffrent du froid, ils sont très infé-

rieurs à ceux de leurs compatriotes qui se sont toujours accommodés de la tente en cuir, percée au sommet d'une ouverture par où passe la fumée du foyer. En fait, ils ne sont plus bons à rien, ni d'un côté, ni de l'autre. Ces essais d'« acclimatation » des Lapons n'ont pas été heureux. Il vaut mieux les laisser tels qu'ils sont, étant donnée, surtout, leur parfaite soumission. A cet état de nature, ils ne manquent pas d'une intelligence particulière. Ils sont faits pour vivre à côté des civilisés, non pour se mêler à eux. Il leur suffit de venir vendre leurs produits à ces derniers. Ces marchés ne sont pas toujours avantageux pour eux, d'ailleurs : certains Norvégiens, qui font des affaires avec eux, ne se gênent pas pour les griser abominablement, et pour profiter de l'état d'ivresse dans lequel ils se trouvent alors.

Cependant, les Lapons, ont, eux aussi, leur astuce, et souvent dupés, ne demanderaient pas mieux que de duper à leur tour. Mais leurs procédés ne laissent pas d'être naïfs parfois. Tandis que j'étais à Hammerfest, des Lapons vinrent offrir un renne, fraîchement tué, au cuisinier d'un navire. L'animal était de belle taille, le cuisinier ne demandait pas mieux que de conclure le marché. En examinant la bête, il remarqua, seulement, que le foie manquait. Il en fit l'observation aux vendeurs, et ceux-ci, avec un extraordinaire aplomb, soutinrent longtemps avec mille serments, plaisants dans leur bouche, que les rennes

n'avaient point de foie ! En réalité, ils l'avaient gardé pour s'en régaler. Or, notez que ce mensonge ingénu, il prétendait le faire à un homme qui les connaissait bien, très habitué à vivre dans



TYPE DE LAPON

le Nord, et qui ne pouvait pas se laisser conter de pareilles bourdes.

Parmi eux, il est aujourd'hui de riches propriétaires : il n'est pas rare de rencontrer un Lapon des montagnes qui possède un troupeau de quatre mille rennes[1]. Ce n'est pas, au reste, chose aisée

1. Le plus riche Lapon est un certain Lars Jansen Sikko, très connu à Tromsœ, où il vient souvent.

que d'exercer une surveillance sur un pareil nombre de bêtes, avec cinq ou six membres de la famille.

Quelques-uns de ces richards nomades se sont laissé convaincre et se sont décidés à placer leur argent. Un d'eux est actionnaire de la Compagnie des bateaux à vapeur de Bergen. Il est resté assez défiant, toutefois. Fréquemment, il va attendre le passage d'un des navires de la Compagnie à Hammerfest; il harcèle le capitaine de questions, il demande si les affaires vont bien, il se fait montrer les écritures du bord, il les discute, et, avec une mémoire singulière, il oppose les chiffres qu'il a recueillis dans ses précédentes enquêtes à ceux qu'on lui donne. Il s'imagine que le bateau est à lui, il le passe en revue, — et ce brave petit Lapon est parfaitement insupportable.

XIX

Les superstitions laponnes. — Histoire du géant et du jeune garçon. — Le dernier Lapon païen. — La famille Tschudda. — Les rennes. — Comment on dîne en Laponie. — Iès et la sorcière. — Les degrés de la parenté laponne. — Une panacée universelle. — Sous la neige.

Je parlais des pratiques superstitieuses qui peuvent encore subsister chez les Lapons. D'anciennes pierres runiques sont parfois l'objet, chez eux, d'une certaine vénération. Elles évoquent, à leurs yeux, d'anciennes croyances ataviques. Un officier suédois, le lieutenant Sandeberg, qui voyait des Lapons de montagne s'arrêter avec quelque complaisance devant quelques-unes de ces pierres droites, formant un cercle, les interrogea, et ses hôtes lui racontèrent cette histoire à laquelle ils paraissaient ajouter une ferme créance.

Jadis, il y avait un géant qui exigeait un tribut des pauvres Lapons et qui savait les retrouver, où qu'ils allassent, pour réclamer la redevance qu'il leur avait imposée. Pour lui étaient les meilleurs de leurs rennes, pour lui les plus gros poissons qu'ils pêchaient dans la mer ou dans les lacs. Ils subissaient avec résignation cette tyrannie. Qu'eussent-ils pu faire ? Le géant, avec un rire féroce, n'avait-il pas dit qu'il ne renoncerait à ce tribut que le jour où un audacieux, acceptant de lutter avec lui l'aurait vaincu. Or, qui eût osé se mesurer avec ce farouche colosse ?

Des pêcheurs s'embarquaient un jour dans leur canot sur un lac, quand un jeune garçon s'approcha d'eux et leur demanda de l'emmener. Il n'était point vêtu comme eux, il ne portait qu'une tunique de drap, serrée à la taille. La barque était petite. Les pêcheurs refusèrent d'abord, mais il insista tellement que les Lapons finirent par l'accepter comme compagnon. La pêche fut particulièrement heureuse.

Ils revenaient, au bout de quelques heures, chargés de butin, et le jeune garçon était prié de nettoyer les poissons, de leur couper la tête et de les vider. Il s'acquitta prestement de cette besogne, qu'il avait accomplie avec des gants.

A son tour il demanda aux Lapons de lui nettoyer ses gants et de les laver dans l'eau. Un d'eux les plongea dans le lac et les exposa à l'air pour qu'ils pussent sécher. Le jeune homme haussa les épaules, reprit ses gants et les tordit si bien que, en un instant, ils n'étaient même plus humides.

Ce sont là de ces détails inutiles et puérils dont sont surchargées les traditions laponnes ; je les reproduis parce qu'ils sont typiques pour montrer ce que sont ces récits.

On en était là quand parut le géant. Il était, ce matin-là, de belle humeur.

« — Hé bien ! dit-il avec un rire terrible, personne ne voudra donc jamais lutter avec moi ?

— Si fait ! répondit une voix.



UNE FAMILLE DE LAPONS

— Qui a parlé ? fit le géant, étonné.

— Moi ! reprit le jeune garçon.

— Eh bien ! mon ami, dit le géant, en le toisant dédaigneusement, tu ne tiens décidément pas beaucoup à tes os !

— Voyons toujours ! »

On convint des conditions du combat. Le géant, en un rien de temps, apporta lui-même de grosses pierres qui devaient former l'arène. Il fut décidé que chacun des adversaires attaquerait l'autre trois fois de suite.

Singulier duel, en vérité ! Les deux ennemis, selon les dispositions acceptées de cette lutte, allaient s'aborder en marchant sur les mains et en s'envoyant des coups de pied dans la poitrine.

Le géant commença. Trois fois il se précipita sur le jeune garçon, sans même le faire reculer d'un pouce. Celui-ci, alors, très tranquillement, se mit en position, s'avança, et du premier coup, il ébranla le géant ; du second, il le fit reculer de quelques pas ; du troisième, il l'étendit mort.

Le vainqueur apparut aux Lapons, à ce moment, d'une beauté surnaturelle, puis son corps sembla se fondre, devint diaphane, et il disparut mystérieusement. C'était quelque bon génie qui était venu à leur secours. Quant aux pierres formant le champ clos, elles sont demeurées telles qu'elles avaient été placées par le géant.

En nombre d'occasions, les Lapons d'aujourd'hui témoignent qu'ils mêlent assez facilement

les traditions de leurs aïeux aux pratiques du culte protestant, dont l'austérité froide ne contente pas ce peuple enfant. Un seul Dieu leur suffit malaisément, à eux qui, autrefois, révéraient tant de dieux de toutes espèces !

On m'a conté que quelques gens, vivant encore, avaient connu le dernier Lapon païen. Il s'appelait Rastus, et, seul, il se refusait, avec une obstination rare chez les hommes de sa race, à renoncer à ses fétiches. Pourtant, en 1837, — à la suite de malheurs qui l'accablèrent, malheurs que les pasteurs, humiliés de la résistance de ce seul individu les tenant en échec, expliquèrent par son entêtement à repousser leur enseignement, — il finit par se convertir. L'année 1837 marque donc, pour les curieux de dates religieuses, la disparition du dernier païen d'Europe.

Une autre date, par contre, est à retenir. L'an dernier, un Lapon, Jonas Jonassen, imagina de rédiger un journal — le premier journal en langue laponne. Il ne pouvait songer à le faire imprimer. Ce n'était qu'un manuscrit, qu'il essayait de faire circuler dans les tentes et dans les huttes. Il se lassa vite de ce travail. Il n'en reste pas moins une timide tentative qui valait la peine d'être mentionnée.

Ce nom de Jonas Jonassen est purement norvégien. Les Lapons, en même temps que ces noms qui constituent leur état civil régulier, ont presque toujours gardé un nom primitif. Certaines

familles ont ainsi une sorte de noblesse, due à quelque légende. Ainsi y a-t-il une famille *Tschudda*, dont les membres s'enorgueillissent d'un grand ancêtre.

Cet ancêtre était venu camper près de la Laponie russe. Un jour, pendant qu'il pêchait dans un lac, il aperçut que la rive, habituellement déserte, était peuplée d'une foule suspecte. Il eut vite reconnu des Tschuddes, ces maraudeurs russes, en quête d'un mauvais coup.

L'histoire, je vous en préviens, est tout à fait extraordinaire. Le pauvre homme hésita longtemps avant de débarquer, avec son fils qui l'accompagnait. Cependant, il ne pouvait pas rester éternellement au milieu de l'eau. Il prit une grande résolution : il sauta à terre, retourna sa barque lestement et s'en fit un bouclier, qui le protégea contre les flèches des Tschuddes. Il courut ainsi d'une traite jusqu'à sa hutte, où il se barricada. Son fils gardait la porte. Lui, tranquillement, il alluma son feu dans le foyer qui se trouve au milieu de toutes les huttes laponnes, la fumée s'en allant par une ouverture ménagée au sommet du toit de la cabane ou de la tente.

Sur le feu, il plaça son plus gros poisson, et quand le moment fut venu, il en exprima l'huile (je raconte l'histoire sans chercher à l'expliquer, et pour cause) dans une tasse. L'huile, transparente, jouait l'office de miroir, et dans cette glace limpide il apercevait le visage de ses ennemis,

grimpés sur le toit et s'efforçant, par l'ouverture, de regarder ce qui se passait à l'intérieur de la hutte. Notre Lapon ne donnait nul signe d'émoi, mais il ne perdait aucun geste des Tschuddes, guettant le moment de faire une brusque irruption dans la primitive maison.

Tout à coup, il enflamma l'huile. La fumée asphyxia à demi les Tschuddes, et, profitant de leur désarroi, le Lapon, sortant brusquement de chez lui, les assomma à coups de massue. Avouez qu'il avait bien gagné le nom qu'il prit désormais !

Une autre famille porte le nom de *Bœwé,* en souvenir de l'acte cavalier d'un aïeul, qui, n'étant pas content de ses dieux, brisa ses fétiches pour les châtier de n'être pas plus puissants à le secourir.

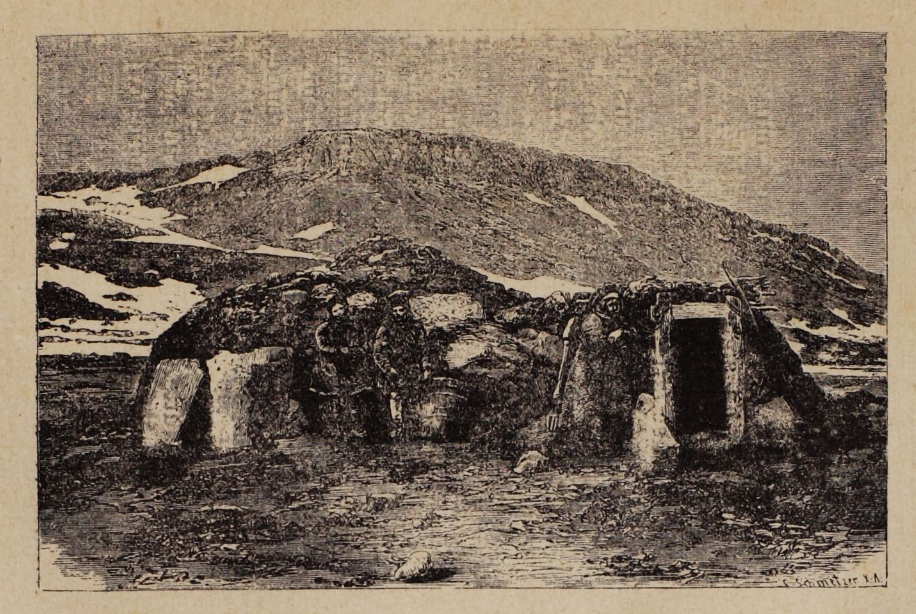
Les Lapons sont d'intarissables conteurs d'histoires, et elles sont, la plupart du temps, étrangement compliquées. Mais il y a une chose qu'ils aiment encore mieux que de conter ou d'entendre conter des histoires : c'est dormir. Ce qui n'empêche pas qu'ils soient vifs et alertes quand il le faut. Ils le prouvent, l'hiver, en parcourant des distances considérables sur leurs longs patins, des *skis,* qu'ils adaptent à leurs chaussures de peau de renne, garnies de poils. Un professeur suédois de l'Institut carolin a raconté qu'un Lapon fit pour son compte, en quarante heures, presque sans s'arrêter, un voyage de cent cinquante kilomètres,

bien qu'il fût chargé d'un poids de dix kilogrammes. Ils se montrent lestes surtout dans la poursuite des loups, qui sont leurs grands ennemis. Il peut arriver parfois, en effet, qu'un Lapon perde dans une seule nuit trente ou quarante rennes.

Ces rennes sont gardés par des chiens bizarres, bonnes bêtes, mais qui ont un aspect caricatural et baroque, n'ayant pas l'ombre de queue. Dès que les chiens signalent la présence des loups, les Lapons se précipitent, font avec leurs *skis* d'immenses enjambées, et, très hardiment, essayent d'assommer avec des bâtons ces rodeurs à quatre pattes.

La crainte de ces traîtres ennemis est telle chez les Lapons que les années où les loups ne se montrent pas sont appelées « les années de paix », et que la formule coutumière de salutation évoque cette hypothèse heureuse.

Pendant l'été, les familles se réunissent, gagnent les côtes, — les rennes ayant besoin de faire chaque année une sorte de cure avec l'eau de mer, — installent à proximité les unes des autres leurs tentes, forment de grands campements, et l'on aperçoit alors d'immenses troupeaux. On se sépare en automne, chacun tire de son côté, regagne les montagnes et les plateaux, en se servant des indications, souvent très subtiles et mystérieuses pour d'autres que des Lapons, qui marquent les étapes. Mais comment chaque propriétaire retrouve-t-il ses bêtes, qui se sont librement mêlées? Par



CAMPEMENT LAPON

une méthode particulière, qui s'appelle le « Rashkem ».

On pousse les rennes dans quelque vaste espace, et là on les prend au lasso (*suopan*). L'animal est alors examiné à l'oreille, où l'on a eu soin de lui faire une petite marque. Chaque famille a sa marque propre, en signe de propriété, et dans chaque famille tous les membres ont leur « griffe » spéciale. Le tri se fait ainsi assez vite.

Mais les Lapons connaissent si bien leurs bêtes, que souvent ils n'ont même pas besoin de cet examen. Un Lapon volé saura très bien distinguer, après longtemps, une renne qui lui a appartenu. L'histoire est légendaire, dans le Finmark, d'un Lapon qui, dans un endroit habituellement assez désert, aperçut une hutte. Il eut la curiosité de savoir qui campait là. Il se glissa doucement sur le toît, et, par le trou ménagé pour la fumée, il regarda ce qui se trouvait à l'intérieur. Un enfant dormait, étendu sur une peau de renne. Le Lapon eut aussitôt la conviction que cette peau provenait d'un animal qui lui avait été dérobé. Il entra dans la hutte, secoua assez rudement le gamin, lui arracha la fourrure sur laquelle il reposait, et aperçut en effet, sa marque. Alors, sans plus de façon, il reprit son bien, se contentant de la dépouille de l'animal mort, puisqu'il ne pouvait plus l'avoir vivant. Ces vols de rennes sont fréquents : ce sont les méfaits communs.

Vous plaît-il d'assister par pensée à un festin lapon ? Voici que les « invités », à l'occasion d'une noce ou d'un enterrement, arrivent dans la hutte où a lieu la fête.

L'hôte voit avec satisfaction que personne ne manque au rendez-vous ; mais ce n'est pas pour le seul plaisir de constater qu'une société nombreuse



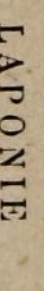
honore sa fragile maison. Voici, en effet, que l'on se range en cercle, sur les peaux de renne disposées sur la mousse ou sur les traîneaux en forme de bateaux. Un plat de poisson est apporté, recouvert d'un morceau d'étoffe qui contient une sorte de poche.

Alors l'amphitryon fait sans vergogne la quête, en commençant par s'adresser aux plus âgés. Il reçoit la pièce de monnaie sans la montrer, la

caché sous l'étoffe et proclame la valeur du don. Mais il a bien soin de l'exagérer, afin que le suivant se pique de ne pas paraître moins à son aise et d'être au moins aussi généreux. Cette façon de donner à dîner dénote des instincts assez pratiques. Mais il faut observer que, selon le code du « savoir-vivre » lapon, l'invitation sera rendue dans les mêmes conditions. L'amphitryon actuel sera l'hôte, à son tour, d'un de ses convives présents. Ce n'est donc qu'un échange de menus cadeaux monnayés.

Le Lapon n'est pas, au reste, toujours aussi âpre et aussi avide qu'il semblerait, d'après cette piquante coutume. Il lui arrive d'être hospitalier, même en sachant qu'on ne s'acquittera jamais envers lui. Je crois que le Suédois M. de Duben l'a très bien jugé quand il a dit qu'il voyait dans son caractère ce mélange de naïveté, de simplicité, de ruse, de sensibilité et d'insensibilité, de finesse et de grossièreté, de lenteur et de fougue subite, qui distingue l'état primitif de l'humanité.

Après qu'on a expédié le quartier de renne et le poisson fumé, tous les convives absorbent des quantités énormes de café, avec délices, et quel café ! L'odeur qui se répand dans la cabane serait, par exemple, de nature à affecter les odorats sensibles, mais ce n'est pas le cas des Lapons ! La transpiration, la fumée, l'huile de veau marin employée pour amollir la peau des vêtements et, ajoutons-le véridiquement, la saleté, tout cela





LAPONS

réuni forme des émanations dont les relents sont suffocants.

Le costume d'hiver est pittoresque, en fourrure blanche, avec ses rubans de drap rouge, bleu et jaune, qui flottent sur les épaules ; avec cette sorte de jupe qu'il forme à la taille ; avec ses broderies que recouvre un peu de laine d'agneau ; avec son arlequinade de peaux de toutes sortes de bêtes ; mais on ne saurait imaginer ce qu'il peut devenir à l'usage, et ce qu'il est susceptible d'emmagasiner !

Après le repas, on conte volontiers des histoires. Il en est qui ont été plus d'une fois recueillies, comme le conte du renard jouant un mauvais tour à son compère l'ours, et l'engageant à tremper sa queue dans l'eau d'une source pour pêcher du poisson. L'eau gèle, l'ours se trouve prisonnier ; des hommes accourent, qui l'assomment à moitié, et le malheureux et trop crédule animal laisse sa queue comme trophée aux mains de ses ennemis. On a traduit aussi le conte des animaux se rendant ingénument au festin donné par un prêtre qui ne songe qu'à les asservir, malgré le conseil d'un jeune garçon leur prédisant leur sort. Je rapporterai *de auditu* un autre conte, moins connu, qui est plaisant. Il a pour titre :

IÈS ET LA SORCIÈRE

« Un Lapon était allé une fois à la chasse à

l'écureuil. Il avait perdu sa route et ne savait que devénir, quand il aperçut dans une clairière une pauvre hutte. Il y entra pour s'y reposer, heureux de sa découverte. Elle était déserte. Il alluma du feu, et, disposant sur l'âtre le chaudron qu'il portait dans son bagage, il se mit en devoir de faire cuire son gibier.

« Il avait déjà dépouillé un des écureuils de sa peau, quand une sorcière fit soudain irruption dans la pièce.

« — Comment t'appelles-tu ? demanda-t-elle au Lapon.

« — Je m'appelle Iês (ce qui signifie *moi-même*) », répondit ironiquement le Lapon.

« Puis, comme il n'aimait pas à être dérangé quand il dînait, il prit une cuiller, la remplit de cendres brûlantes et la jeta, sans façon, à la tête de la sorcière, qui s'enfuit en poussant des cris épouvantables.

« — *Iês mu boldi! Iês mu boldi!* (Moi-même m'a brûlé!) hurlait-elle.

« — Si tu t'es brûlée toi-même, tu dois souffrir toi-même », répondirent les parents de la sorcière, en cherchant à la faire taire, car ses plaintes emplissaient les montagnes.

« Le Lapon se croyait débarrassé de la fâcheuse visiteuse ; mais elle revint bientôt, se frottant encore son visage abîmé.

« — Moi-même m'a reconnue, dit-elle, et Moi-même m'a brûlée ; mais Moi-même verra! »

« Le Lapon haussa les épaules, ferma la porte de la cabane et s'endormit profondément.

« Quand il se réveilla, il se sentit de violents tiraillements d'estomac. Il fouilla dans son sac à provisions et fut tout surpris de le trouver plein de moisissures. Il lui sembla aussi, quand il mit le nez dehors, que la hutte était bien délabrée. Autour de lui, enfin, les arbres s'étaient agrandis.

« Cependant, il parvint à s'orienter et il arriva à sa cabane. On fut fort étonné de l'y voir : on le croyait mort depuis longtemps. Il finit par comprendre ce qui lui était arrivé : la sorcière lui avait jeté un sort, et son sommeil avait duré plusieurs années. »

C'est à ce qu'on voit, l'histoire d'une sorte de *Rip* lapon. Les sorcières jouent un grand rôle dans les contes de ces grands enfants. Toutes ne sont pas forcément méchantes : il en est de compatissantes. C'est aussi le cas des *Kadnihak*, ou gnômes, qui, dit-on, se montrent dans des vêtements rouges, les cheveux pendants jusqu'à la ceinture. Comme les Lapons, ils sont nomades, et ils ont des rennes et des chiens. Ils ne laissent pas, parfois, d'être serviables, mais il ne faut pas les offenser, car alors ils se vengent très sévèrement.

Ces contes sont le plus souvent débités par des aveugles, et il y en a beaucoup en Laponie, en raison de la malpropreté et de l'atmosphère per-

pétuellement enfumée des huttes. Ils sont traités avec beaucoup d'égards dans leur famille.

Des contes et quelques chansons, voilà toute la « littérature » laponne. De ces chansons, M. Pilet en a noté quelques-unes en les transcrivant d'après les indications d'un vieux Lapon des bords de la Tana, nommé Ole Olsen Lille. C'étaient de naïfs couplets satiriques sur l'aventure d'une fille qui s'était vantée de posséder, comme dot, un grand nombre de rennes. On avait, en fin de compte, découvert que son imagination seule était riche. Une autre chanson avait pour thème l'histoire d'une Laponne qui faisait beaucoup d'avances à un jeune garçon ; car, dans ce pays-là, ce sont parfois les femmes qui « courtisent » les hommes. Lui se laissait adorer tant qu'elle le souhaitait ; mais quand il s'agissait de mariage, il se hâtait de tourner les talons. Le fond de ces chansons est, comme on s'en peut rendre compte, très peu compliqué ; elles font allusion à de menus événements et ne vont pas au delà. La musique de ces couplets, d'un art tout primitif, était également du cru des Lapons. Ils ont, en général, la voix grêle et criarde.

Dans le vocabulaire lapon, il y a une particularité assez remarquable. Il y a des noms multiples pour désigner tous les degrés de parenté, et les mots changent suivant l'âge de ces parents. Ainsi, un oncle dans la force de ses quarante ans, par exemple, ne sera pas désigné de la même

façon qu'un oncle déjà vieux. On conçoit qu'il soit assez malaisé de s'y reconnaître, au milieu de ces subtiles qualifications.

Les Lapons ont, en cas de maladie, volontiers recours aux médecins norvégiens. Mais ils ont leur médecine particulière, qui est assez simple. Leur grand spécifique consiste en emplâtres d'agaric du bouleau. Le bouleau leur est bon à tout : ils couvrent leurs huttes avec son écorce, ils mangent cette écorce en cas de disette et ils se guérissent avec sa végétation, dont ils usent comme d'une panacée universelle.

Mais leur résistance à la maladie est très grande. On m'a raconté certains traits qui semblent incroyables et qui sont parfaitement exacts cependant. Il arrive parfois qu'un Lapon soit surpris par quelque tourmente de neige d'une telle violence qu'il ne peut plus avancer. Alors, il ne s'obstine point. Il se laisse littéralement recouvrir par la neige, en maintenant seulement avec son bâton une sorte de petit puits pour respirer. Faisant contre fortune bon cœur, il reste ainsi pendant des journées entières, en philosophe, attendant que la neige ait cessé de tomber et qu'il puisse se dégager. Rien ne signalerait qu'un être humain est là, enfoui sous cette plaine blanche, passagèrement retranché du monde, parfaitement tranquille sur son sort cependant. Je ne crois pas qu'on puisse aller jusqu'à dire, toutefois, qu'il prenne plaisir à se trouver ainsi prisonnier sous



UNE LAPONNE DE TROMSŒ

l'avalanche. Mais quand on vit huit mois de l'année avec la neige, il faut bien s'habituer à la traiter en amie ! Les Finnois, plus industrieux que les Lapons, sont moins facilement résignés, en général, en ce qui concerne les intempéries. Aussi ont-ils des installations plus raffinées.

Singulier peuple que ces petits Lapons, jadis toujours refoulés vers le Nord, ayant toujours vécu dans une pacifique anarchie, trop vieux pour se modifier jamais profondément, malgré leur acquiescement aux obligations que leur imposent les gouvernements norvégien et suédois, n'ayant aucunes traditions historiques... A ce compte-là, si le proverbe était vrai, ils seraient un peuple heureux !...

LA SUÈDE

XX

La frontière suédoise. — Chansons de noces. — Nouveaux aspects de la nature. — L'île de Frösön. — Le dernier fidèle d'Odin. — La Dalécarlie.

Me voici de nouveau à Trondjhem, qui après ce voyage le long des côtes, à travers une nature farouche, m'apparaît comme une grande cité. Je ne suis point fâché de me sentir pour de bon sur la terre ferme, désormais garanti contre les traîtresses surprises du mal de mer, délivré des moustiques qui font, plus d'une fois, perdre patience, à l'extrémité septentrionale de la Norvège, et avec l'espoir de trouver un confortable un peu supérieur à celui des bateaux qui font le service de la poste jusqu'à l'océan Glacial.

Je vais, maintenant, prendre prosaïquement le chemin de fer pour gagner la Suède et Stockholm. Ce trajet peut se faire tout d'une traite en trente-six heures. Il est assez inexplicable que pour ce train, dit *express*, bien qu'il s'arrête à toutes les stations, il n'y ait pas de wagons de première classe. Il faut s'accommoder des secondes qui, à la vérité, sont infiniment supérieures à nos secondes françaises.

Le trajet de Trondjhem à la frontière suédoise, Storlien, est des plus curieux. Je sais peu de lignes en Europe aussi pittoresques que celle-là.

Après qu'on a longé pendant quelque temps le fjord de Trondjhem qui change plusieurs fois de désignation (on n'est pas chiche, en Norvège, de ces noms donnés successivement au même accident géographique), la voie s'engage dans la montagne, qu'elle ne va plus quitter pendant longtemps, et en quelques heures, on en a graduellement tous les aspects. Elle est d'abord riante, bien cultivée, semée de coquets villages, puis elle prend une physionomie plus sévère. Ce sont, à perte de vue, des lignes sombres de sapins, que troue brutalement le chemin de fer. Ou bien — comme on est déjà à une grande altitude — les yeux se peuvent étendre sur d'immenses panoramas. Ce ne sont que rocs colossaux, que cascades formidables, que gorges sauvages, que lacs qui forment des cuvettes gigantesques au milieu de ces paysages vertigineux. Les maisons deviennent rares; elles semblent des joujoux jetés, au hasard, sur ces pentes abruptes.

Il y a encore un joli coin, tout à coup, cependant : c'est Meraker. C'est un des derniers villages norvégiens. Il apparaît comme une oasis gracieuse au milieu de cette rude contrée.

A la gare — un chalet de bois minuscule — une trentaine de braves gens attendent l'arrivée du train, et l'on aperçoit toute une légion de karrioles qui les ont amenés, avec les bons petits chevaux piaffant. C'est une noce qui est venue, tout entière, chercher quelques invités de Florer

ou de Gudaa, deux autres villages qui jouissent de l'avantage du chemin de fer. Il ne manque que la mariée. Les « convenances » lui défendent-elles d'aller à la rencontre de ses parents ou craint-elle d'abîmer ses beaux atours ?

Un petit homme, à mine joviale, entonne une chanson d'un air goguenard, en contemplant le spectacle des embrassades des arrivants et de ceux qui les reçoivent. Il chante encore tandis que les gens de la noce se huchent comme ils peuvent, à deux ou trois, sur la karriole à une seule place, et que ces légères voitures descendent à fond de train la route, cependant presque à pic. Bah ! quand on a l'habitude de la karriole, une chute n'est pas pour étonner beaucoup !

L'homme les salue de son chant un peu railleur, que répètent patriarcalement les employés de la gare. Un de mes compagnons de route me traduit obligeamment les paroles de cet air qui retentit encore tandis que le train s'ébranle.

La littérature populaire norvégienne est riche en chansons de noces. Voici quelques-uns de ces couplets :

« Quand une fille va sur ses quinze ans, — elle a des caprices ; — quand elle en a vingt et que se présente un amoureux, — elle devient toute pensive. — Mais si elle reste seule avec dix ans de plus, — vous pouvez me croire et vous le verrez, — elle consentira. »

Une autre chanson a ce refrain moqueur :

« Il y en a beaucoup, parmi les femmes, — qui font ce qu'il y a de pire... »

Mais celle-ci, une chanson d'amoureux, a vraiment une naïveté jolie :

« J'aimerais à me marier maintenant ; — voulez-vous de moi ? — Ne craignez rien, je ne vous battrai pas ; — je ne vous tracasserai pas. — Quelquefois je ferai triste figure ; — mais, sûrement, toute ma vie, — je vous aimerai ! »

La grâce de ces paroles ingénues se double de celle de l'air, qui est charmant, encore qu'un peu grave.

Bientôt, le décor devient d'une aridité tragique. Il n'y a plus de végétation ; rien que des rochers, un désert de pierres, d'énormes boulis. La voie est protégée contre ces éboulements par d'étranges tunnels, en troncs d'arbres, à peine équarris.

L'air est vif. C'est vraiment le froid. On atteint le sommet de la montagne, et l'on passe entre des places couvertes de neige. Devant soi, on a les blancs sommets de l'Areskutan. Derrière soi, c'est l'escarpement prodigieux que l'on vient de gravir lentement, avec des halètements poussifs de la machine, et l'on se demande avec surprise comment elle a pu franchir ces hauteurs. Le spectacle est superbe.

Enfin, quelques tours de roue encore, et l'on est en Suède. Storlien n'a guère, à la vérité, qu'une gare, une grande gare couverte tout en bois, naturellement. A quelques pas de là se trouve

une maison de santé qui jouit d'une grande réputation pour la guérison des maladies nerveuses, pour les cures à l'air de montagne. Puis, deux ou trois bicoques. Le contraste est curieux entre cette gare, relativement imposante, avec un buffet presque somptueux et la quasi-solitude de ce point frontière, qui n'est absolument qu'une station.

Dans la gare, des Lapons suédois — qui descendent en tribus jusque-là — proposent avec nonchalance aux voyageurs d'affreux petits objets, tels que des bourses ou des blagues à tabac, où la peau de renne s'unit peu harmonieusement à des morceaux de drap bariolés.

Les wagons norvégiens ne vont pas plus loin. Il faut prendre place dans le train suédois. Nous sommes cinq ou six voyageurs au plus qui continuons la route. Mais, aux stations voisines, nous n'allons pas tarder à récolter des bandes de touristes anglais, dans leur inévitable attirail de voyage, avec la culotte bouffante, les bas de laine, le plaid sur l'épaule, le pic et l'alpenstock à la main. Mon Dieu ! qu'il y a donc d'Anglais de par le monde ! Ceux-ci, las sans doute des glaciers de la Suisse, viennent d'excursionner à travers les formidables sites de l'Areskutan.

On est toujours sur les hauteurs, dans une contrée sévère avec de rares villages. L'un d'eux, Are, offre une particularité bouffonne. L'église est d'un côté de la route, le clocher de l'autre. Vraisemblablement, il a dû entrer dans les projets des habi-

tants d'Are de couronner leur édifice religieux par ce clocher qui, pour quelque difficulté, est demeuré en attendant sur le sol. Maintenant, il est déjà quelque peu lézardé. Tant il est vrai qu'il n'y a partout que le provisoire qui dure !

Peu à peu, cependant, on quitte la montagne. Ce sont des horizons plus tranquilles, d'un calme mélancolique, qui apparaissent. Des grands bois bordent de larges cours d'eau, ou des lacs, ou ce sont des landes immenses, avec des rochers crayeux. Le paysage devient vraiment « suédois ». Au lieu du hérissement des pics norvégiens, ce sont, au loin, des collines grisâtres. « Notre pays est pauvre, s'écriait lyriquement Runeberg, mais nous l'aimons ainsi, et c'est pour nous un pays d'or. Nous aimons le fracas de nos fleuves, les bonds de nos torrents, le murmure de nos forêts !... » Ni fleuves, ni forêts, ni torrents ne manquent sur cette route.

Des heures et des heures se passent. Voici une ville enfin ! Ostersund, une pacifique petite cité, où les gens ont l'aspect vraiment débonnaire et semblent ignorer la hâte. La gare est sur le bord même du lac Storsjon, qui porte le pittoresque surnom de « cœur de Jemtland ». Le Jemtland est la province dont Ostersund est la capitale. Un grand pont de bois relie la ville à l'île Frôsôn, qu'on n'aperçoit point sans que l'imagination évoque de très anciens souvenirs.

Mais où sont les temps héroïques ! Cette île

Frôsôn, ce fut le suprême rempart du paganisme, et de vieilles pierres runiques disent encore le culte d'Odin, qui, parmi les guerriers tombés sur le champ de bataille, élisait ceux qu'il jugeait dignes d'habiter avec lui le Walhalla.

Et je pense au poème de Geijer, qui chanta le dernier païen, tandis que, dans la magie du crépuscule, des spectres semblent se mouvoir sur la brume des flots.

Le héros de ce poème est assis sur les bords de ce lac — de ce lac que côtoie maintenant le chemin de fer, — sa puissante épée dans sa main. Une nouvelle ère s'est ouverte, son temps est passé, sa force brisée, son front blanchi. Le son des cloches, qui lui arrive d'un monastère voisin, déconcerte ce rude preux, qui, quand sa pensée s'est élevée vers le ciel, n'a jamais songé qu'aux martiales joies de ce Walhalla, où les guerriers morts revivent pour échanger des coups de hache et des coups d'épée, tandis que les Walkyries leur présentent l'hydromel écumant et que les scaldes racontent les combats d'autrefois...

Alors, lui, qui fut longtemps l'invincible, il se tourne du côté d'où viennent ces sonneries de cloches chrétiennes, avec air de défi, et il s'écrie :

« Dieux, regardez-moi ! Je suis trop vieux pour confesser le Christ blanc. Je ne veux pas me tourner vers d'autres dieux dans le ciel... Le sang d'ennemis égorgés fut mon baptême ; je méprise la consécration de l'eau. Tous mes frères d'armes

sont partis. Resté le dernier, je suis abandonné de tous mes amis. Qui voudrait être le mien, maintenant ?

« Dieux ! voyez cette épée ! Elle pèse à présent aux mains du vieillard. Vous le savez, je n'ai jamais prisé beaucoup ni mon sang ni ma vie, et le guerrier mourrait honteusement sur une couche moelleuse ! Des hommes noirs, à capuchons de moines, viendraient déposer mon corps dans un vil limon ! Pas un tumulus, pas un quartier de roche appelant le regard ! O Odin, prends-moi avec toi ! Il y a encore assez de place dans le Walhalla pour le dernier de tes guerriers ! »

« Du haut de la roche escarpée, il regarde fièrement au fond du gouffre. Son sang bout d'impatience. De la profondeur, une voix semble le conjurer. Soudain, il se précipite dans l'abîme. Heureux celui à qui il est donné d'habiter la demeure d'Odin ! »

Cependant, le cliquetis des armes résonne encore dans cette île toujours farouche d'aspect. Il y a là un camp d'exercice pour les troupes de réserve.

On perd de vue, peu à peu, l'imposante ligne de l'Areskutan qui, jusque-là, se dessinait encore à l'horizon ; la contrée s'apaise tout à fait ! Toujours des plaines, des bois et des lacs au bord desquels, d'aventure, s'élève quelque usine isolée ou quelque scierie avec ses immenses piles de planches rangées un peu au hasard.

La vie industrielle ne s'atteste réellement qu'aux confins de la Dalécarlie, cette province dont les habitants ont eu le bon esprit de garder leurs pittoresques costumes. Le costume des femmes, notamment, est charmant avec le singulier bonnet pointu de drap à liséré rouge, le tablier multicolore, le fichu de toile à fleurs, le corsage de laine damassée, la ceinture composée de petites plaques de plomb reliées les unes aux autres, les bijoux de métal grossier, mais d'un dessin original. Toutefois, c'est la population agricole de la Dalécarlie qui est surtout restée fidèle à ses anciennes modes.


UNE DALÉCARLIENNE

On traverse un pays minier qui semble souvent totalement grillé, où le sol apparaît noir, dévasté, et trahit les travaux qui s'accomplissent dans ses profondeurs. Si l'on fait un crochet pour pousser jusqu'à Falun, on rencontre les plus importantes mines de cuivre de la Suède. Plus loin, à Sala, ce sont des mines d'argent, qui commencent à être épuisées. Mais des coins délicieux de nature se

retrouvent entre ces contrées ouvrières, des coins d'une fraîcheur toute rustique, avec des menues cascades serpentant entre des rochers moussus, au milieu des sapins...

XXI

Upsal. — Les « nations ». — Les étudiants. — La vie universitaire et les coutumes. — Mésaventures d'un fils de roi. — Les brimades d'autrefois. — Les sociétés de chant.

Upsal apparaît de loin, comme une ville toute rouge, avec ses constructions en brique. Cette vieille cité, si riche en souvenirs, semble toute moderne. Ses maisons ont des aspects de cottages anglais. Elles s'alignent soigneusement le long de rues droites qui, les incendies aidant, ont peu à peu remplacé les ruelles tortueuses de jadis. Le passé n'est guère visiblement représenté que par la cathédrale gothique, œuvre d'un architecte français et même parisien, Étienne de Bonneuil[1] (mais il n'avait pas prévu l'addition peu heureuse de deux tours, postérieures de quatre siècles à la construction de l'édifice), et par l'énorme et massif château demeuré inachevé que fit bâtir Gustave Vasa, où est installé aujourd'hui — trop au large — le gouverneur de la province.

Quant à l'Université, elle occupe présentement un bâtiment terminé il y a quelques années seulement, qui a remplacé la vieille maison, illustre

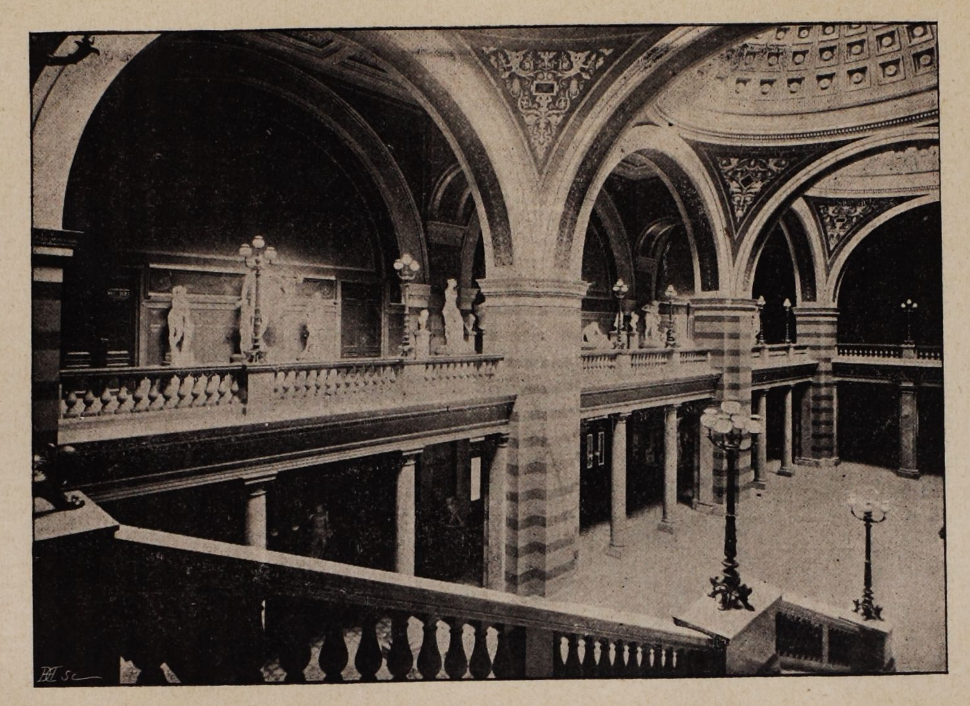
1. L'*Intermédiaire des Chercheurs* donnait récemment d'assez curieuses indications sur Étienne de Bonneuil et sur ses descendants, qui furent des compagnons d'armes de Charles VII, puis d'Henri IV. Sous l'Empire, un Léonard de Bonneuil donna *quatorze* garçons à son pays, et treize succombèrent pendant la retraite de Russie. Il existe encore aujourd'hui des membres de cette famille qui, presque tous, exercent la médecine ou la pharmacie.

depuis le quinzième siècle, où des générations et des générations d'étudiants vinrent prendre leurs grades.

L'originalité d'Upsal est, en réalité, dans les institutions universitaires qui, bien qu'avec beaucoup de modifications imposées par le temps, ont gardé une couleur qui leur est propre.

Je visite Upsal avec un médecin suédois qui — tandis que nous parcourons le jardin botanique, sans oublier de saluer la statue de Linné, que nous traversons les galeries de la bibliothèque, où il est de règle d'admirer le *Codex Argenteus*, un merveilleux manuscrit des Évangiles en lettres d'or et d'argent, et que nous passons dans les autres salles de la « Carolina », ce centre de la vie universitaire, — évoque pour moi ses souvenirs d'étudiant.

— « Ah ! me dit-il, le bon temps d'Upsal ! Chaque fois que mes affaires me rappellent ici, je me sens rajeunir. Un de nos écrivains, M. de Geijerstam, a pu émettre, peut-être justement, cette théorie que l'Université devrait être dans la capitale de notre pays, qu'il est inutile d'isoler ainsi les jeunes gens. Quelles heureuses années j'ai passées là pourtant ! J'ai bien travaillé ; car, chez nous, vous savez que les études médicales sont beaucoup plus longues que chez vous ; mais ai-je assez chanté et ai-je assez bu de punch, ai-je assez péroré dans nos réunions et organisé de bals ! Ah ! notre génération, à nous, n'engendrait pas la



UNIVERSITÉ D'UPSAL

mélancolie. Ce n'était pas le tapage querelleur des étudiants allemands. Mais nous étions frondeurs, prompts aux coups de tête et d'humeur gaillarde !

« Il faudra que je vous montre la maison de ma « nation ». Je suis du Jemtland. Vous savez que, à Upsal, les étudiants sont organisés en « nations », c'est-à-dire qu'ils se groupent entre compatriotes, selon la province dont ils sont originaires. Là, ils sont maîtres chez eux. Chaque nation s'administre à sa guise, à ses usages, son président élu, son conseil de discipline tout patriarcal, ses fonds particuliers... Elle est propriétaire de sa maison qui, généralement, lui a été donnée par un ancien étudiant devenu riche. Là se réunissent, pour le travail et aussi pour les parlottes, qui sont fréquentes (ce ne sont pas les occasions qui manquent, et au besoin on les fait naître !), les camarades du même pays, étudiants des quatre facultés : théologie, droit, médecine, philosophie, sous l'amicale et familiale autorité d'un professeur de l'Université qui s'occupe particulièrement, comme guide moral, en dehors de sa spécialité scientifique, des jeunes gens qui sont de la province où il est né lui-même.

« Upsal, voyez-vous, ressemble à une République fédérative. Pour les études, tout est commun, naturellement ; les futurs docteurs ou avocats suivent les mêmes cours à l'Université ; mais en ce qui concerne leur vie, ils relèvent de leur

nation. C'est le conseil des nations qui prend les grandes décisions d'un intérêt général. Imaginez quelque chose comme l'organisation de la Suisse, où les cantons, indépendants les uns des autres, sont unis pour tout ce qui a trait à l'existence même de la patrie. Oh ! on tient beaucoup à ces vieux usages, à Upsal, et on est très formaliste dans les convocations, quand il s'agit de trancher quelque question soulevée.

« Il n'y a pas une ville universitaire où l'on ait à procéder à tant d'élections. Il y en a dans chaque nation, il y en a dans l'Université considérée comme corps, il y en a parmi les professeurs. Les étudiants, après avoir élu l'un d'eux comme président pour les affaires de leur nation, en élisent un, en tant que membres de la même Université. Quant au recteur, il est nommé, pour cinq ans, par le consistoire des professeurs.

« Ah ! nos votes d'autrefois, toujours si agités, autour des grandes tables où l'on boit le punch ! Quelle émotion la première fois qu'on a le droit de disposer d'un bulletin ! C'est que l'on n'est pas électeur en arrivant. Les « novices », ou *juniores*, attendent impatiemment le moment où, ayant gagné le titre de *recentiores*, il leur sera permis de prendre part aux délibérations. Quant aux *seniores*, déjà pourvus de diplômes sérieux, ce sont des personnages. On leur doit une petite déférence, à l'obligation de laquelle ils sauraient très bien rappeler ceux qui, par hasard, l'oublie-

raient. Ce sont les grands camarades, ceux-là, les orateurs écoutés... et les têtes les plus solides, à qui ne fait pas peur une pleine bouteille de notre « terrible » punch, comme disent les étrangers... Il y a des grâces d'état pour cette faculté d'absorption. Mais quoi ! on a bien le temps de devenir sobre, plus tard. Au reste, les scandales sont ici la chose la plus rare du monde.

« Il y avait encore, de mon temps, quelques brimades durant le temps de l'« initiation ». On me dit qu'elles sont supprimées. Oh ! elles n'étaient pas bien méchantes. Nous nous amusions seulement à mettre un peu à l'épreuve le caractère de nos nouveaux camarades. J'avoue que nous nous faisions un peu servir par eux. Pendant tout près d'un an, il est vrai, j'avais dû, quand j'étais « novice », obéir à un ancien qui avait, le gaillard, bien des exigences. Il me transformait à peu près en domestique, et gare à moi si je n'exécutais pas ponctuellement ses ordres, et même ses caprices... Bah ! nous avons été, malgré sa petite tyrannie, les meilleurs amis du monde !

« Par exemple, on est resté libéral ici. On l'a bien vu, il y a quelques années, lorsqu'un des fils du roi, le prince Eugène, arriva à Upsal. On avait souhaité, en haut lieu, qu'il fût reçu tout de suite membre honoraire de la nation qu'il avait choisie, le Sodermandland. Grosse affaire dans la nation ! Grave débat ! Sa qualité de fils du roi

allait-elle faire passer par-dessus toutes les règles? On vota... et le vote ne fut pas favorable au prince.

« On se montra piqué, à la Cour, de son échec, bien que le prince, lui, acceptât gaiement sa mésaventure. Mais on trouva des moyens... diplomatiques de venir au but souhaité. Le prince Eugène retourna à Stockholm, puis revint à Upsal, dans une autre nation qui se montra moins difficile que la première. Je vous raconte cette historiette pour vous prouver l'indépendance de nos étudiants.

« Cette existence en « nations » n'implique pas, bien entendu, l'isolement des compatriotes d'une même province. On a de multiples occasions de fraterniser, entre étudiants de tous les points de la Suède réunis à Upsal, et il n'y a pas de mesquines rivalités.

« La plus fréquente de ces occasions est la réunion des sociétés de chant. On chante beaucoup, à Upsal, et on y chante bien... Ah, Dieu! ai-je assez souvent entonné, moi qui vous parle, la fameuse chanson, *Omdagen vid mité arbete :*

> Le jour, à mon travail, tu es dans mes pensées;
> La nuit, quand je dors, tu es dans mes rêves.
> Le matin, quand je me réveille, qu'est-ce que je regrette?
> Je regrette la petite amie qui est loin d'ici!

« J'ajoute qu'on chante ici dans toutes les règles, et nos airs suédois sont très beaux et très larges, vous verrez. Les étudiants ont un directeur des études musicales, qui est un compositeur distin-

gué, M. Hedenblad, et les répétitions sont les plus sérieuses du monde. Aussi, l'exécution de ces chants est-elle souvent parfaite.

« Le ministre actuel des cultes. M. Gunnar Vennerberg, ancien Upsalien, a composé nombre de ces chants d'étudiants (*gluntarne*), qui sont célèbres ici, et cette célébrité, comme auteur de mélodies constamment répétées, lui est chère[1].

« Quand on est tenté de parler politique, — ce qui arrive assez souvent ; — quand conservateurs et libéraux se sont bien disputés (il y a même, en ce moment, un étudiant socialiste qui est un orateur remarquable), un des vieux airs d'Upsal, chanté en chœur, remet vite l'apaisement dans les esprits... Elle est très utile, voyez-vous, la musique, à Upsal.

1. Le chant le plus célèbre de M. Gunnar Wennerberg est l'*Hymne à la Patrie :* « Entends-nous, Svéa, notre mère à tous ! — Fais-nous lutter pour son bien jusqu'à la mort. — Jamais nous ne te trahirons — Reçois-en notre serment, toujours inébranlable. — A outrance nous défendrons — le pays libre qui est encore nôtre — chaque parcelle de l'héritage — que tu laissas dans nos *sagas* et dans nos chants. — Mais si, par la ruse, la félonie, par la discorde ou la violence — tu es menacée, — nous nous confions en l'Éternel, comme jadis nos pères. »

Tous les ans, les chanteurs d'Upsal célèbrent solennellement l'anniversaire de la naissance de Gustave Vasa, ceux de la mort de Gustave-Adolphe et de Charles XII, la date du 1er mai, etc. L'Union choral d'Upsal contribua particulièrement à la solennité des fêtes du quatrième centenaire de l'Université, en 1877.

Les anciens membres de l'Union chorale, quel que soit le rang qu'ils occupent, leurs études terminées, ne manquent pas d'accourir à l'appel qui leur est adressé dans ces grandes occasions ; ils arborent de nouveau la casquette blanche aux couleurs suédoises, et ils donnent, dans les concerts qui ont un but important, comme « la vieille garde ».

« Voilà, dans ses grandes lignes, la vie de notre grande cité universitaire du Nord, puisque, pour le sud de notre pays, nous avons l'Université du Lund... Ah ! j'oubliais un détail, qui a bien son importance. A Upsal, tout est gratuit. L'étudiant n'a à payer, en arrivant, qu'un droit minime d'inscription de dix couronnes...

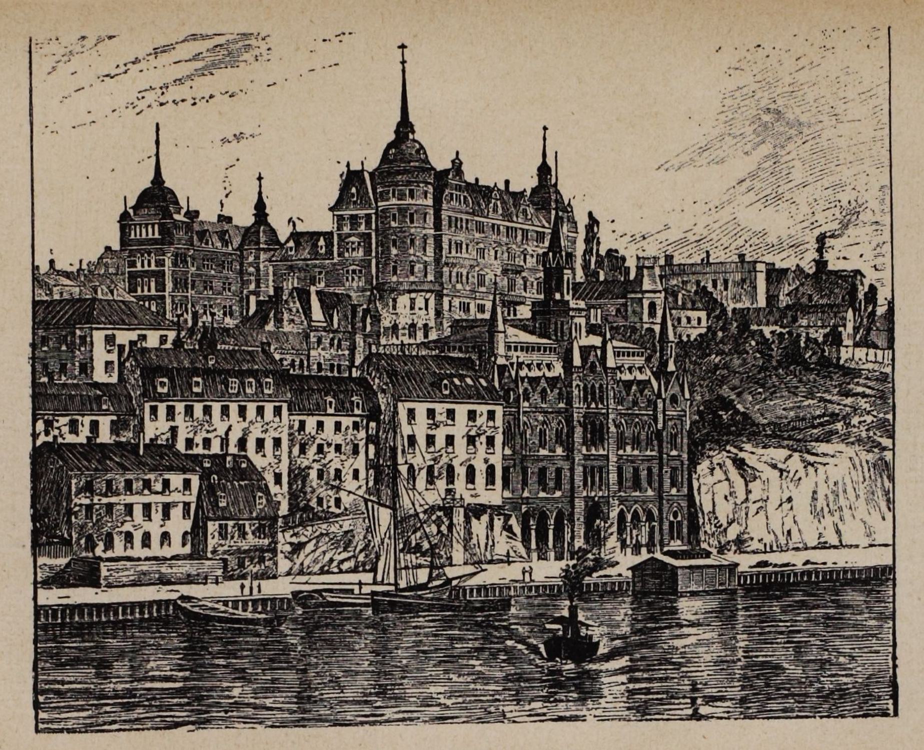
« Et maintenant que vous êtes à peu près au fait des coutumes d'Upsal, entrons dans la maison de la « nation » du Jemtland. Il ferait beau voir que je ne vous en fisse point les honneurs ! Encore que j'aie la barbe grise, j'y suis toujours chez moi, comme lorsque j'étais « junior ». Vieux ou jeunes, quand nous nous retrouvons à Upsal, nous sommes tous étudiants ! »

XXII

La rue à Stockholm. — Sur l'eau. — La Venise du Nord. — Maria-Hissen. — La tour des téléphones. — Le Djurgården. — Bellman. — Une veuve consolée. — La gymnastique. — Le Panthéon suédois. — Une gardienne sans façon.

Stockholm a ce caractère d'une vraie capitale, d'une vraie grande ville, que la rue y est intéressante. Il y a dans la métropole suédoise une expansion qui est assez rare dans le Nord. Partout ailleurs, on s'enferme, on vit chacun chez soi, on ne sort guère qu'à des heures régulières, ou pour affaires. A Stockholm, comme à Paris, on flâne, on aime à être dehors, et les habitants jouissent pleinement de leur ville dont on peut toujours dire, avec Regnard, que sa situation particulière la rend admirable et que « rien n'est plus superbe que la quantité de vaisseaux qui se voient dans son port ».

C'est une belle ville et c'est une ville gaie, deux propositions qui ne s'accordent point toujours. La rue, pour un étranger, y est pittoresque à souhait. Ce sont des matelots qui viennent de débarquer, des Dalécarliennes, avec leur joli costume national, avec le bonnet de drap pointu et le tablier aux couleurs vives, qui flirtent (en tout bien, tout honneur, m'assure-t-on, peut-être un témérairement) avec des soldats magnifiques, au moins de tenue, dans leurs uniformes noirs à brandebourgs jaunes. Ce sont des cochers qui

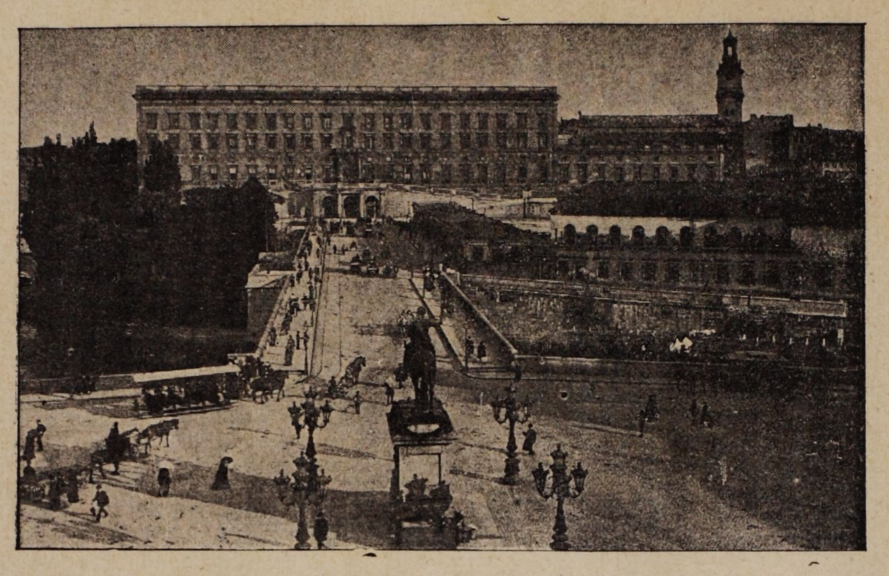


UN COIN DU VIEUX STOCKHOLM

stationnent, s'étant improvisé, au milieu même de la ville, des abris de feuillage, des espèces de nids de verdure, tandis que, avec des égards touchants, ils ont disposé devant leurs chevaux, pour que ceux-ci prennent leur pitance en paix, des mangeoires très compliquées.

Ce sont partout des cafés où servent des garçons coiffés d'une casquette rouge, et où l'on fait constamment de la musique, car on raffole de musique à Stockholm. Des processions « d'abstentionnistes » passent devant leurs terrasses parfois ; mais l'exemple de ces austères sociétés d'ennemis des boissons alcooliques (un peu bien tapageuses d'ailleurs, et ayant bien de l'ostentation dans la vertu) semble peu troubler les consommateurs. Ce sont d'élégants équipages d'un vrai bon goût, se rendant au « Bois » de Stockholm, le Djurgården ; ce sont des officiers en costumes éblouissants, qui se hâtent pour quelque parade, et — je retrouve aussi notre bonne badauderie — les constants rassemblements à propos de tout et à propos de rien, pour le plus mince incident, rassemblements dispersés avec bonhomie par des policemen à cheval, si élégamment habillés qu'on aurait quelque tendance à les prendre pour des généraux en petite tenue.

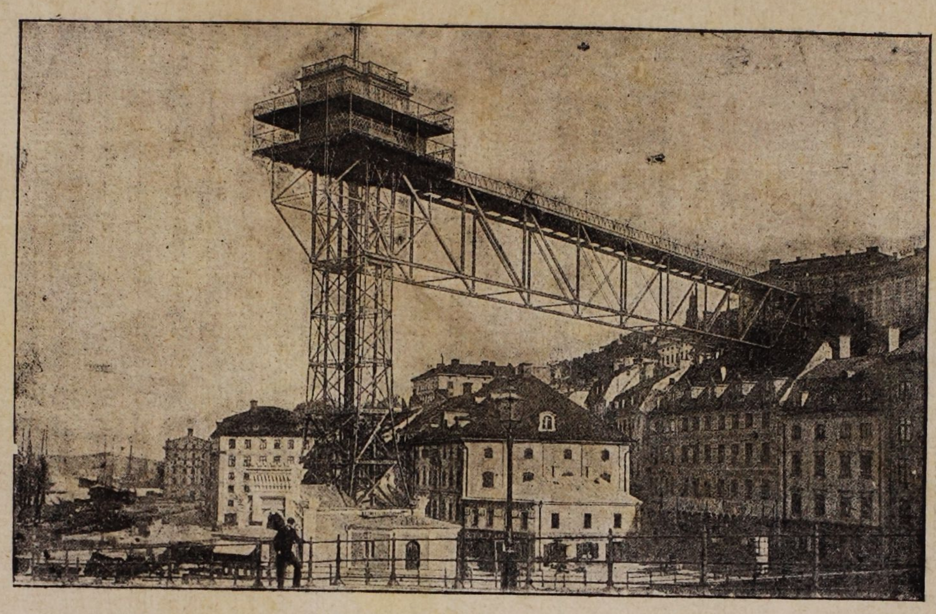
Mais à Stockholm il n'y a pas que la rue qui soit animée. Les innombrables canaux, qui font de cette capitale la Venise du Nord, sont continuellement sillonnés de légères embarcations à



STOCKHOLM : LE NORRBRÔ

vapeur qui évoluent lestement entre les gros navires ancrés et qui, en outre des ponts, permettent de communiquer d'une rive à l'autre. Nos bateaux-mouches sembleraient des cuirassés à côté de ces petites chaloupes, qui se contentent, pour une redevance d'environ deux centimes, de transporter une quinzaine de passagers. Mais elles font sans cesse la navette, et elles sont toujours bondées. Il n'est personne, à Stockholm, qui ne fasse ses cinq ou six traversées par jour. Aussi, les vastes quais, sans parapet, sont-ils extraordinairement fréquentés.

Pour moi, l'endroit le plus beau et le plus caractéristique de Stockholm, celui d'où on jouit de la vue la plus imposante est la vaste place où se trouve le Grand-Hôtel. En face de soi, au delà d'une large nappe d'eau, on a le palais du Roi, dont le seul mérite architectural est, au vrai, son heureuse situation au centre de la ville, grande construction presque carrée à deux étages, avec une double rampe. La bonhomie des habitudes suédoises s'atteste par ce fait que, même lorsque le roi est présent, le public traverse la cour du château, pour éviter de faire un long détour. Puis c'est le pont qui conduit au Palais, le « Norrbrô », sous les sept arches duquel les eaux du lac Moelar se fondent à celles du Saltsjon, un des bras de la Baltique. Ce pont est plein de boutiques et de restaurants très animés. Sur un terre-plein, analogue à celui de notre Pont-Neuf dont on n'a jamais su



STOCKHOLM : MARIA-HISSEN

tirer qu'un maigre parti, se trouve un petit mais joli jardin qui s'illumine le soir de mille lanternes multicolores, et où l'on donne des concerts, les orchestres militaires alternant avec les orchestres étrangers. Au delà du pont, on aperçoit confusément de multiples édifices et quelques-unes des treize cents îles du Moelar.

En portant ses regards vers la gauche, on a sous les yeux des coins du vieux Stockholm, palais et maisons bâtis sur des rochers à pic, sur le bord de l'eau; puis des ponts, des forêts de mâts de navires. A droite, c'est un beau square où se trouve la statue de Charles XII, représenté l'épée à la main, nu-tête, l'autre main tournée du côté de la Russie, son ennemie. « Homme unique plutôt que grand homme », a dit Voltaire, et dont les grandes qualités ont fait le malheur de son pays ! C'est, plus loin, le théâtre royal, le palais du prince héritier, et le commencement des grandes rues qui partent du Norrbrô.

Mais il y a deux autres points, d'où l'étendue de Stockholm peut être embrassée en un panorama plus vaste, qui se développe jusqu'à une riante campagne. C'est d'abord du haut de l'ascenseur qu'on nomme « Maria-Hissen ». Cet ascenseur, d'où l'on a une si belle vue, n'a pas été construit seulement dans un but d'amusement. Il sert aux Stockholmiens (je hasarde cette terminaison sans être trop assuré de sa correction) à éviter un grand détour et une perte de temps pour gagner

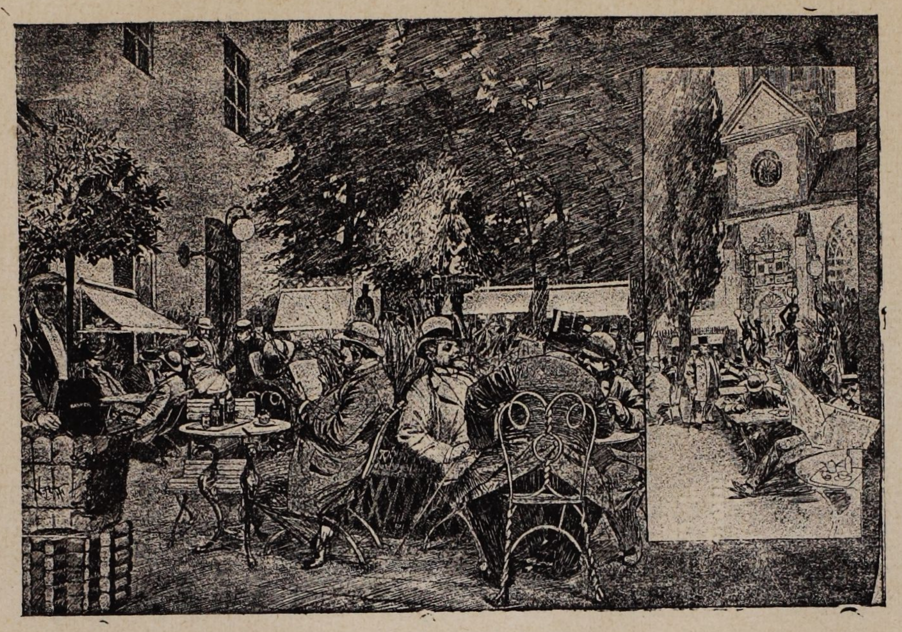
les vieux quartiers qui se trouvent à une certaine élévation, ceux qui furent naguère bâtis sur une sorte de falaise. Au sommet de la tour de l'ascenseur se trouve un pont en fer, très hardi, un peu vertigineux même, par où l'on accède directement à ces hauts quartiers. Une plate-forme est réservée aux touristes ou aux flâneurs, moyennant un léger supplément de prix. De là, on a autour de soi tout Stockholm, avec sa prodigieuse complication de canaux, ses îles, ses palais de pierre et de brique, ses églises, ses nombreux jardins, ses théâtres, ses statues.

L'autre point, d'où l'étranger peut faire synthétiquement la connaissance de Stockholm, est plus curieux. C'est la tour des téléphones. De là-haut, on est au milieu même du mouvement de la ville. Cette construction a, dans son architecture hardie, hardie jusqu'à être déroutante par son dédain de toute régularité, quelque chose de fantastique; on dirait la réalisation d'un de ces dessins inquiétants de Robida dans son *XXe Siècle*. A Stockholm, les fils du téléphone ne sont pas souterrains, mais aériens. Ils viennent aboutir, par milliers, à cette espèce de clocher. Avec un aimable compagnon, qui avait bien voulu me servir de cicerone, je suis monté, par une série d'échelles en fer, jusqu'à la pointe de cette tour, d'où je confesse, malgré l'étrangeté pittoresque du spectacle, que j'ai été bien aise de redescendre. Nous étions-là, dans le vide, avec la singulière musique de tous ces fils,

secoués par le vent, qui se croisaient en tous sens, et, en me cramponnant aux échelons, il me semblait tout de même que je contemplais Stockholm d'un peu trop haut. Je confesse que ce n'est pas sans quelque satisfaction que je me suis retrouvé, d'une façon plus solide, dans la grande salle où les gentilles téléphonistes suédoises mettent les abonnés en communication les uns avec les autres, sous l'œil vigilant de deux inspectrices qui ont, très bizarrement, un appareil attaché aux oreilles, comme une espèce de casque.

En Suède, on admet, même dans la capitale, les femmes à beaucoup d'emplois. On retrouve des femmes à la poste, au télégraphe, dans des offices de change, dans des maisons de banque. Comme elles sont la plupart du temps assez jolies, cela n'a rien de désagréable pour ceux qui ont affaire à elles, et l'on m'assure que le service n'y perd rien. Au contraire, l'État y gagne. Tel négociant multiplie les dépêches à ses correspondants, pour le seul plaisir de remettre sa dépêche à une gentille employée...

Le soir, Stockholm se transforme en un immense concert. Des flots d'harmonie retentissent. Pas un coin où il n'y ait au moins un orchestre. On écoute la musique en causant, et — pour le plaisir d'échanger de multiples « skal ! » (*à votre santé !*) — en buvant du punch glacé que les solides têtes suédoises supportent gaillardement. Ce punch suédois est si fort cependant, qu'on sert,



UN CAFÉ A STOCKHOLM

en même temps, une carafe d'eau frappée qui sert de transition nécessaire entre deux verres. Si l'air est un peu vif, les garçons vous apportent des couvertures, dans lesquelles on s'enroule. L'aspect de ces consommateurs, frileusement emmitouflés par les nuits toujours fraîches, ne laisse pas d'étonner un peu, tout d'abord ; cette couverture fort hygiénique se concilie, cependant, avec les habitudes élégantes.

Mais c'est surtout au Djurgârden, dans ses nombreux cafés chantants, qu'on se porte l'été, et ce parc est en effet magnifique. Dans ces cafés, des musiques militaires, installées dans des kiosques d'une architecture fantaisiste, se font entendre et ne manquent pas de jouer quelques-uns des airs populaires de Bellman, dont la statue se dresse près de là, reproduite d'ailleurs à nombre d'exemplaires dans plus d'un de ces lieux de divertissements.

Bellman ! c'est un nom cher à tout Stockholm. Ce chansonnier, mort à la fin du siècle dernier, est quelque chose comme le Béranger suédois, mais un Béranger qui ne serait pas démodé ! Tout le monde sait par cœur les chansons qu'il improvisait sur son légendaire violon, et où il évoquait la vie familière de ses compatriotes. Tout le monde connaît ses joyeuses chansons bachiques, comme celle-ci, sur un air de menuet « bon pour tous les instruments, mais surtout en pinçant du bas-violon ».

« Écoutez, fils d'Orphée, — accordez vos instruments, — en pinçant toutes vos cordes — en l'honneur d'Apollon. — Vous qui vous jetez à genoux, — implorant la déesse de l'Amour, —



PORTRAIT DE BELLMAN

dans le temple de Freya, — suivez vos caprices ! — Vous qui buvez de la vieille bière, — à votre santé ! — A vous des cheveux argentés — et une ouverture de larynx à tout avaler ! »

On fait autour de la statue de Bellman, le

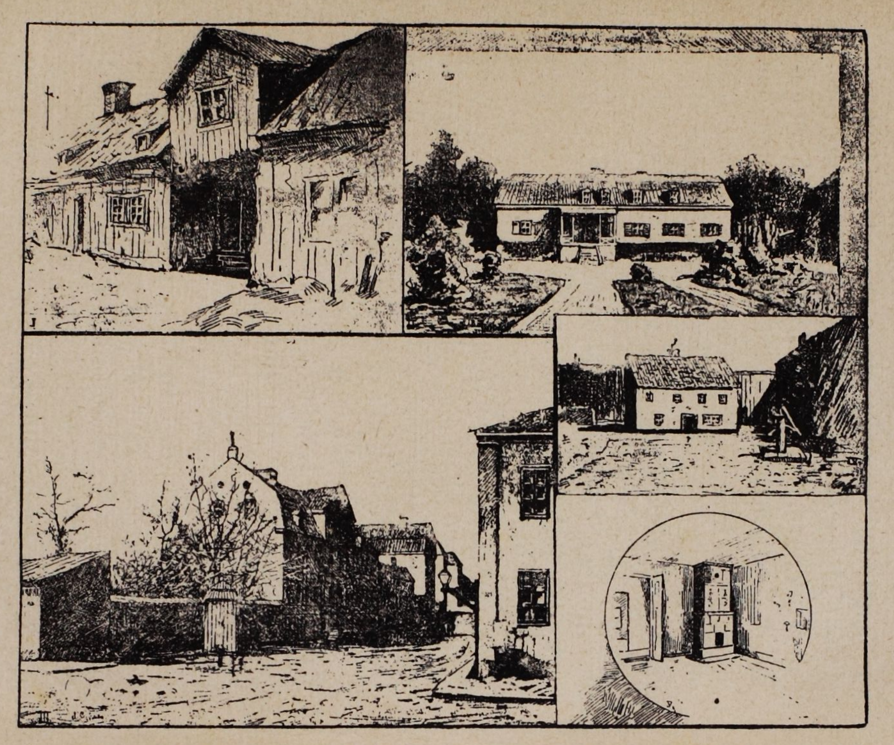
jour anniversaire de l'inauguration de son monument, le 26 juillet, un véritable pèlerinage. On montre avec piété ses logis, on s'attendrit en répétant ses petits poèmes sentimentaux. Bellman exerce sur Stockholm une sorte de royauté posthume, qui s'appuie sur son souvenir plein de bonhomie.

M. Albert Vandal a pourtant raconté une piquante historiette, qui a un côté si joliment humain, que je ne résiste pas au désir de la rapporter après lui.

L'inauguration du monument de Bellman eut lieu quelque trente ans après sa mort. Sa veuve vivait encore et elle y assistait, entourée et fêtée : le culte que l'on avait pour le poète se reportait sur elle. La reine lui adressa la parole avec bienveillance et lui dit qu'elle comprenait combien cette cérémonie devait remuer de souvenirs en elle.

« — Ah ! oui, madame, répondit la veuve ; si Votre Majesté savait combien il était ennuyeux à la maison ! »

L'hiver, le Djurgården n'est pas moins animé qu'en ces journées d'été. Mais ce sont alors des traîneaux qui passent comme le vent, au lieu de voitures, sous les arbres dont les branches sont poudrées par la neige, tandis que de merveilleux patineurs accomplissent des prodiges d'audace et d'adresse. Stockholm, belle sous sa parure de vert feuillage, a des séductions nouvelles dans l'atti-



LES LOGIS DE BELLMAN

rail élégant sous lequel elle brave les frimas, les glaces de son lac et de ses canaux. Ses environs, qui sont délicieux, et où s'élèvent partout de petits châteaux royaux, dont les parcs sont libéralement ouverts au public, se prêtent à l'organisation de fêtes mondaines, d'un goût raffiné, par où le désir du plaisir triomphe des rigueurs du climat. En toute saison, Stockholm est une ville originale et intéressante.

Un trait caractéristique encore est que la gymnastique y est en grand honneur. Elle est là, non pas un simple exercice fortifiant, mais quelque chose comme une institution nationale, et les gymnases ont, en effet, une organisation somptueuse. Des officiers de l'armée, qui ont conquis un brevet spécial, ne dédaignent point d'enseigner à d'autres qu'à des soldats l'art de se rendre maître de tous les secrets du trapèze et des barres fixes. C'est le plus joli spectacle du monde que d'assister à une leçon où un peloton de jeunes filles, en robe courte, le corsage lâche, légèrement échancré, obéissent au doigt et à l'œil à leurs instructeurs... La séance terminée, elles reprendront sans doute leur revanche, en attestant — en dehors de l'arène — une indépendance plus coutumière à leur sexe.

Il y a bien des édifices qui valent la peine d'une visite attentive à Stockholm : le Musée du Nord, par exemple, où l'on a ingénieusement disposé, avec les accessoires rustiques, les originaux cos-

tumes paysans qui, sauf en Dalécarlie et dans quelques rares coins d'autres provinces, s'en sont allés trop vite ; et comme je ne suis pas Norvégien, je peux contempler, sans nul sentiment de dépit, le traîneau historique qui servit à Charles XII dans sa dernière campagne contre la Norvège. La Galerie de peinture est intéressante, avec ses toiles de l'école française et ses œuvres nationales. Le Palais Équestre montre sa salle de la Noblesse ; la Grande-Église permet d'admirer des souvenirs gothiques ; la Bibliothèque contient la Bible de Luther ; on peut évoquer l'ombre de la reine Christine devant la maison qu'elle fit construire, et, devant la Bourse, les tragiques dénouements des luttes politiques anciennes, closes par de multiples exécutions. Mais j'ai emporté une impression particulièrement vive de ma visite à l'église, fermée au culte aujourd'hui, de Riddarsholm. C'est le Panthéon suédois.

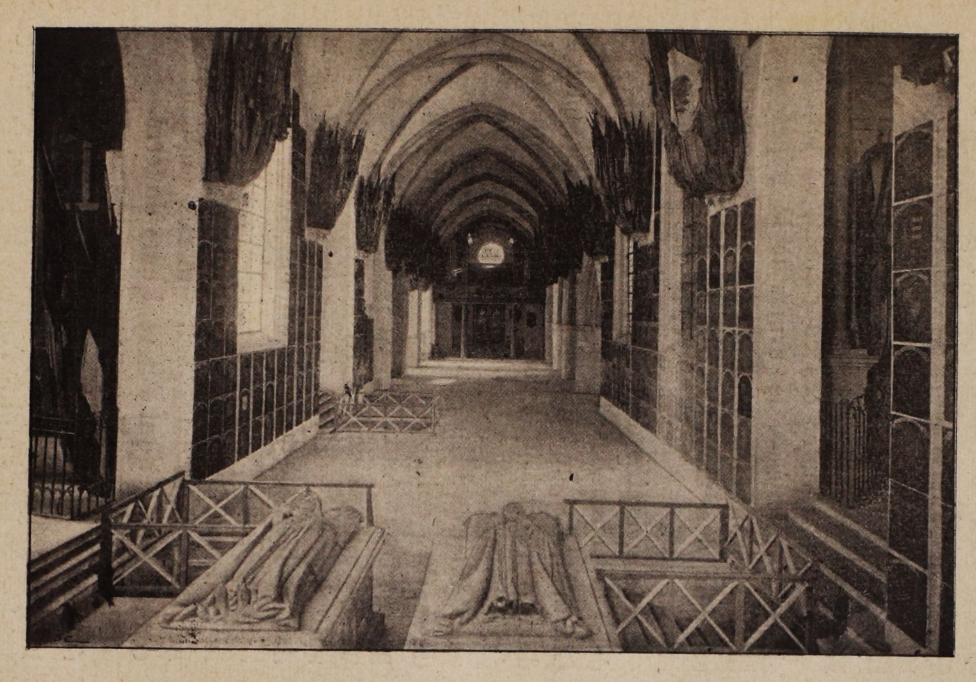
Là, dorment leur dernier sommeil, côte à côte, ceux qui ont écrit sur de la chair humaine l'histoire de leur pays, heureuse ou malheureuse, les grands souverains et les obscurs, les conquérants et les vaincus. Toutes les annales de la Suède se résument sous ces voûtes de la vieille église, dont la simplicité est d'un effet imposant.

Ce sont des dalles presque grossières que l'on foule ; ce temple est froid et humide comme une cave, et — ô réalités positives de la gloire ! — une odeur de moisi flotte dans l'air. L'église est

nue ; il ne reste plus rien qui rappelle le culte catholique auquel elle fut jadis consacrée ; il n'y a plus nul ornement religieux, et cependant l'aspect est majestueux.

Aux voûtes sont suspendus des trophées de drapeaux, et presque tous, noblement usés, ne sont plus que de fières loques. Le long des piliers montent des pyramides de choses militaires, tambours anciens armoriés, sur lesquels se battirent des charges furieuses ; longues trompettes, avec la pièce de soie brodée pendue à l'instrument, qui désignait le corps qu'elles appelaient au combat ; armes, armures, casques et shakos démodés ; — toute une héroïque défroque, non point parée, arrangée, mais dans sa vérité brutale, avec de visibles traces de sang. Tout cela fut pris aux Danois, aux Russes, aux Allemands, et c'est surtout l'aigle allemande qui sur ces étendards ou sur ces épaves guerrières apparaît aux yeux. On n'a point cherché l'effet artistique, à ce qu'il semble, mais rien n'est plus émouvant que cet amas confus de souvenirs, qui attestent, là, la part des humbles, des anonymes, de la foule qui se fit tuer pour payer la gloire de ses chefs.

Sur les murs sont peintes les armoiries des membres de l'ordre des Séraphins, depuis sa fondation. Je remarque là des armoiries françaises et l'aigle de Napoléon — ce qui ne devait point empêcher Bernadotte de se retourner contre sa patrie d'origine. C'est un étrange bariolage de tous les



STOCKHOLM : ÉGLISE DE RIDDARSHOLM

symboles du blason, de tout ce qui signifie loyauté et courage dans le langage héraldique. Tous les membres de l'ordre se jurent une éternelle fidélité. Combien de fois pourtant ce serment ne fut-il pas tenu !

A côté de toutes ces couronnes, de tous ces signes de noblesse, les armes de la République française vont être peintes, elles aussi. Le dernier en date des membres de l'ordre n'est-il pas M. Carnot ?

Les souverains de la Suède reposent, les uns dans des chapelles, les autres dans des caveaux. Gustave-Adolphe est couché dans un sarcophage de marbre vert, que recouvrent pittoresquement des drapeaux conquis par lui. Dans une autre chapelle, Charles XII est étendu dans un sarcophage de marbre noir, et un lion semble symboliser ce prince aventureux. A Bernadotte (Charles XIV), un sarcophage de porphyre, plus vaste que les autres, a été réservé. Il est le seul de ces rois dont la dernière demeure ait une vraie pompe.

Seuls, les cercueils des derniers souverains de la Suède ont été scellés dans la pierre souterraine. Les autres sont dans l'église même, contenus en ces monuments qui s'élèvent hors de terre.

Mais c'est dans les caveaux que le spectacle est étrange et pousse à des réflexions d'une philosophie banale sans doute, mais éternellement profonde. Là, il n'y a plus l'ombre de faste. Les cercueils, recouverts de draperies usées, sont placés

simplement sur des tréteaux, par rangées — et c'est, à la lettre, un parterre de rois !

La brave femme qui me fait visiter l'église de Riddarsholm allume, avec l'indifférence que donne l'habitude, un bout de bougie, et elle me précède dans ce lieu sépulcral. Familièrement, elle touche du doigt ces bières qui gardent d'illustres dépouilles. Là, à quelques centimètres d'épaisseur, ont achevé de pourrir ces puissants d'autrefois. Elle lève son bougeoir sale, et des taches de cire tombent sur les draps mortuaires dont les franges d'argent s'effiloquent. Sa main joue machinalement avec elles, ou elle dissimule par un pli quelque trou de l'étoffe. Un moment, sans doute fatiguée de tenir la bougie, elle la pose sans façon sur l'une de ces bières. Je regarde l'inscription d'une plaque d'argent : c'est la bière de Gustave III, le roi assassiné à l'Opéra de Stockholm, et je ne puis m'empêcher de penser que cette humble gardienne des rois défunts de la Suède en use bien cavalièrement avec eux, tout de même. Mais qu'ils tiennent peu de place aujourd'hui, ces morts qui n'ont pas même droit, comme le plus petit bourgeois parisien, à une pierre tombale particulière ! Ils sont pêle-mêle, se disputant l'espace qui leur est étroitement mesuré.

On dirait une salle des morts d'hôpital, sauf les draps noirs écussonnés (encore ne le sont-ils pas tous !) plutôt qu'un lieu de sépulture royale.

La femme va et vient, très guillerette, parmi

ces cercueils, et comme on est arrivé au terme de la visite, elle réclame son salaire, de peur qu'on n'oublie de le lui donner. Comme je ne me trouve avoir que des billets de dix couronnes, elle me dit, en anglais, qu'elle a de la monnaie, et elle étale le plus simplement du monde ses pièces d'argent sur la bière de plomb de Charles XI.

C'est pour qu'une gardienne se fasse de petits revenus en montrant ce qui reste d'eux, que ces rois ont fait la guerre, ont gouverné tyranniquement, ont incarné en eux la patrie, ont souhaité la gloire, ont exercé leur volonté sur des milliers d'hommes !

On connaît l'enseigne célèbre d'un cabaret qui se trouvait en face d'un cimetière : « On est mieux ici qu'en face ! » J'y pense malgré moi, sans aucune pensée irrespecteuse, en me retrouvant dans la rue. De leur palais, en effet, les rois de Suède peuvent contempler cette église de Riddarsholm, où ils reposeront un jour, fatalement. Sa flèche à jour leur apparaît de leur fenêtre, comme un perpétuel *memento quia pulvis,* et leur rappelle leurs prédécesseurs, que montre, pour une petite rétribution, une bonne femme d'humeur gaillarde. Et cela peut contribuer à leur donner quelque philosophie : il en faut beaucoup aujourd'hui dans le métier de roi.

XXIII

Chez Nordenskiöld. — Ce qu'est devenue la *Véga*. — Projets d'exploration. — Le capitaine Palander. — Une collection géographique. — La première carte. — Rendez-vous à Paris. — La prison des femmes. — Une doyenne. — Les infanticides. — Les cellules. — Une cause célèbre.

On a parlé souvent des nouveaux projets de l'illustre explorateur Nordenskiöld et de l'expédition scientifique qu'il rêve d'accomplir dans les régions antarctiques, cette fois. L'occasion était bonne de savoir exactement où en était la réalisation de ses audacieuses conceptions.

Par bonheur, le professeur Nordenskiöld, qui a dû, avec assez d'indifférence, accepter, malgré ses sentiments libéraux, le titre de *baron* depuis le voyage célèbre de la *Véga,* se trouvait dans le moment à Stockholm, d'où tout le monde est absent en été. Il n'est pas de pays où l'habitude de la villégiature soit plus tyrannique qu'en Suède. Bon gré mal gré, on doit passer trois mois à la campagne, dans les îles de l'archipel de la Baltique ou dans celles du lac Mœlar. Le plus petit marchand, ses affaires dussent-elles en souffrir, obéit à cette coutume. Il ne demeure à Stockholm que ceux qui sont véritablement rivés au pavé de la capitale.

Mais Nordenskiöld, en raison de ses fonctions à l'Académie des sciences, était venu passer deux jours à Stockholm ; c'est à l'Académie,

où il habite, que j'ai eu l'honneur d'être reçu par lui.

Cette Académie des sciences scandinave est un monument d'assez modeste apparence, au toit rouge, sillonné par les fils téléphoniques qui se croisent partout à Stockholm.

Le savant, universellement respecté et admiré, occupe un rez-de-chaussée très simple. Son cabinet de travail, où se sont élaborés des plans si hardis, se compose de deux pièces d'un ameublement presque primitif, au parquet de bois blanc. Les rayons d'une bibliothèque courent le long des murs, dont les rares espaces laissés libres sont couverts de photographies évoquant les voyages du professeur ou rapportées par son fils — qui se prépare à marcher sur ses traces — des régions polaires. Dans la première pièce, le seul ornement est un grand vase d'argent qui fut offert à Nordenskiöld au moment de son retour triomphal. Dans la seconde, à demi caché par un paravent, un petit lit de fer, lit de soldat ou de combattant pour la science, peu accoutumé à se donner ses aises.

Nordenskiöld vient à moi, la main tendue, dans sa tenue de travail, en veste blanche. On peut dire qu'il n'a point changé depuis que nous l'avons vu à Paris. Malgré ses soixante-sept ans, c'est toujours le même homme robuste, à la taille droite, sur qui les épreuves physiques semblent n'avoir point de prise. (Depuis le voyage de la *Véga,* il a

fait un autre grand voyage au Groenland.) Seulement, son épaisse moustache blonde et ses sourcils énormes et broussailleux ont grisonné, sans avoir entièrement perdu cependant leur couleur primitive. L'âge n'a rien modifié à cet énergique tempérament. Il le montre bien — en attendant d'autres aventures — au Parlement, où il est député de Stockholm, jouissant d'une égale popularité parmi ses amis et ses adversaires. Les députés campagnards, qui sont nombreux (plusieurs ont conservé le pittoresque costume dalécarlien), ont gardé en tout leurs habitudes d'économie et ont quelque tendance à lésiner quand il s'agit d'ouvrir un crédit pour des dépenses scientifiques. Ce n'est guère que dans ces occasions que Nordenskiöld paraît à la tribune. Mais, avec sa parole entraînante, avec son éloquence familière et vivante, il a tôt fait de retourner ces représentants trop parcimonieux et de les convaincre de la nécessité de la dépense. C'est, en fait, à lui qu'on doit la création de chaires nouvelles ou l'envoi de missions qui importent au bon renom de la Suède.

J'aborde tout de suite la question de l'expédition qui doit être le pendant, dans le pôle antarctique, de la victorieuse expédition accomplie dans le pôle arctique.

« Hélas ! me dit Nordenskiold, il y a des années que j'aurais voulu partir, mais quand serons-nous prêts ?... Et j'en rage, car je me sens

devenir vieux, et il se pourrait alors que je ne pusse la diriger moi-même. »

A la vérité, il y a comme un peu de coquetterie dans cette affirmation de la vieillesse. Bien des hommes jeunes envieraient sa solidité, sa vivacité d'allures et sa pleine possession de soi-même.

La raison de ces retards ? Elle est, en réalité, dans la question d'argent. M. Dickson, de Gothembourg, qui avait si libéralement payé les frais de l'expédition de la *Véga*, a bien versé d'avance une large contribution formant un imposant total. Il manque encore toutefois, en dépit des souscriptions de l'Australie, intéressée directement aux résultats de ce grand voyage, quelques centaines de mille francs.

« Ce qui est terrible comme prix, ajoute en souriant Nordenskiöld, — qui n'est pas inquiet, au reste, de l'appoint nécessaire, s'il se fait un peu attendre, — ce qui est terrible, c'est la construction des appareils de sondage nouveaux dont je veux me servir... On me demande des prix fous !... C'est que, aussi, je dois être très exigeant sur ce point. »

Et, s'enthousiasmant, car il n'a rien de la froideur et du flegme d'un homme du Nord, il dit le vaste champ d'études comparatives avec ses études sur les régions boréales qui s'offrira là-bas. Les expéditions antarctiques datent de loin déjà. Tout est à refaire, et, de ces observations

entreprises avec des méthodes modernes, toutes les sciences ont du profit à retirer... Il y a bien longtemps qu'il songe à ce voyage, qu'il en a tracé le plan...

Il s'anime, tout en marchant dans son cabinet, allant d'une pièce à l'autre, trahissant, en de menus gestes, son instinctif besoin d'activité, cherchant des notes, des photographies, en rajustant son pince-nez. Et pour le profane que je suis, il parle avec une cordialité et une simplicité dont on ne peut pas ne pas être touché, de la part de cet homme de génie, Tout de même, il me paraît bien difficile à admettre, alerte comme je le vois, qu'il se résigne jamais à confier à un de ses collaborateurs l'exécution de ses projets.

« — Et le capitaine Palander, votre hardi compagnon, que Paris mêla à l'ovation qu'il vous fit, prendra-t-il encore le commandement du navire?

— Ce sera un gros crève-cœur pour lui s'il en est autrement, répond Nordenskiöld ; mais il est maintenant commandant et aide de camp du roi, et peut-être sera-t-il retenu à Stokholm par son service...

— Et qu'est devenue la *Véga*, ce navire que vous avez rendu illustre ?

— La *Véga*, ce brave bateau, a repris sa destinée de chasseur de phoques et de baleines... »

Puis Nordenskiold, furetant dans sa bibliothèque, se hissant sur la pointe des pieds, ou se baissant, me montre quelques-unes des raretés qu'elle

contient : par exemple, un journal rédigé par un Groenlandais, notre lointain confrère, Lars Moller, qui, s'étant mis en tête d'inaugurer la presse dans ses désolées contrées natales, rédige, imprime et distribue lui-même son humble feuille, la plus voisine du pôle. Ou bien ce sont quelques-unes des cartes et des vieux portulans dont le savant est un passionné collectionneur. Ainsi a-t-il acheté, à Venise, la première carte qui ait été imprimée. Elle date de 1450 et elle a été tirée sur une planche gravée par des nielleurs italiens. La configuration des pays est assez vague encore, et cet ancien géographe avait, notamment, bien avantagé le petit Danemark. De naïves légendes évoquent les fastes de chaque pays en un latin délicieusement... décadent.

Nordenskiöld a des centaines de ces vieilles cartes, soigneusement rangées dans d'immenses portefeuilles.

« Cela, voyez-vous, dit-il avec bonhomie, c'est... — quel est le mot en français ?... — c'est ma marotte ! »

Cette hésitation est peut-être aussi de la coquetterie, car Nordenskiold s'exprime le plus facilement du monde en fançais. Il l'a bien prouvé naguère pendant le passage de notre escadre à Stockholm.

En prenant congé de cet homme illustre, qui est le plus simple des grands hommes, je prends la liberté de lui donner rendez-vous à Paris dans

quelques années, quand il reviendra triomphale-



STOCKHOLM : STATUE DE CHARLES XII

ment, comme la première fois, d'une nouvelle expédition. Il sourit en me tendant la main :

« — Eh bien ! c'est cela, dit-il ; au revoir, à Paris ! »

J'ai visité la prison des femmes. Elle est intéressante par les types qui s'offrent à l'étude d'un étranger. J'avais couru toute la matinée pour obtenir une autorisation, et je m'étais adressé tout d'abord au préfet de police, M. Semmy Rubenson. Le « polismàtaren » m'avait courtoisement fait répondre aussitôt. Mais l'autorisation que je sollicitais ne dépendait pas de lui, paraît-il. Je m'étais alors mis en quête du pouvoir compétent, qu'on ne m'indiquait que fort insuffisamment, et dans un de ces bons fiacres de Stockholm, qui depuis longtemps marchent au compteur, j'avais été de bureaux en bureaux sans parvenir à obtenir une solution satisfaisante, non que la chose parût impossible et qu'on me refusât catégoriquement, mais on m'objectait des formalités infinies.

Je revenais, un peu dépité, au Grand-Hôtel, quand un aimable lieutenant, dont j'avais fait la connaissance la veille, vint à passer. Je lui fis part de mes ennuis.

« Eh bien ! dit-il, si vous essayiez de vous passer d'autorisation ? »

En Suède, comme ailleurs, rien ne vaut une belle assurance. Je ne sais ce que dit l'obligeant lieutenant, en parlementant un moment avec le

directeur de la prison qu'il était allé trouver, toujours est-il que, quelques minutes plus tard, les grilles — de vraies grilles de prison — s'ouvraient devant nous, et nous pénétrions dans la cour d'où s'envolaient, à notre approche, des bandes de pigeons.

Cette maison de détention a d'abord un aspect plein de bonhomie et ne semble pas trop farouche. Mais il ne faut pas se fier à cette apparence. Il y a là certaines petites cellules, sous les toits, qui sont parfaitement redoutables.

Les premières détenues que j'aperçois — elles sont vêtues de grosse toile blanche, avec un numéro visible de loin sur leur tablier, et ont la tête couverte d'un mouchoir noué sous le cou — jouissent d'une ombre de liberté. Elles peuvent aller et venir dans les couloirs, se rendre seules du dortoir à l'atelier, ou même demeurer sans surveillance dans une salle. Mais ce sont de vieilles femmes, les doyennes de la prison qui, condamnées à un perpétuel emprisonnement, sont depuis longtemps des résignées. Elles sont réunies cinq ou six dans une pièce, ayant l'air de respectables bonnes dames. L'une d'elles est depuis tant d'années en prison qu'elle ne se rappelle plus trop pourquoi elle est enfermée. Elle est arrivée là toute jeune, et elle a vieilli dans cette maison aux fenêtres grillées, où toute sa vie s'est écoulée. Elle ne souhaite plus d'en sortir : elle a ses manies maintenant, ses petites habitudes, et elle ne

saurait que faire de la liberté. Il paraît seulement que, de très bonne foi, elle demande, de temps en temps, ce qui lui a valu sa condamnation. Oh! un rien : elle a tué jadis son mari. Le pauvre cher homme est bien oublié par elle, et, certes, son spectre ne trouble pas son sommeil.

Mais nous voici dans des ateliers où l'on tisse de la toile et où la règle est plus redoutable. Là, le silence est imposé, et peut-être est-il plus aisément accepté que dans les autres prisons d'Europe. La majorité des détenues, en effet, sont des paysannes, de ces taciturnes paysannes suédoises qui, dans la vie ordinaire, sont sobres de paroles, sont volontiers absorbées en elles-mêmes, échangent très peu de propos dans leur entourage. Elles semblent toujours poursuivre un rêve. Il leur en coûte donc moins qu'à d'autres prisonnières d'observer un mutisme complet. Libres, elles ne feraient guère plus de bruit.

Leurs physionomies ont une impassibilité singulière. Elles ont l'habitude de la concentration. On lirait difficilement leur secret sur leur visage. Je ne vois guère de ces figures qui portent les caractères de la dégradation morale, selon les théories de l'anthropologie criminelle — une science sujette à l'erreur, d'ailleurs, et où le professeur Lombroso, tout savant homme qu'il soit, a mis bien de la fantaisie. Une certaine sournoiserie perce seulement dans les attitudes de ces recluses, qui attestèrent qu'elles étaient des créa-

tures passionnées. Et les crimes passionnels, dans les campagnes suédoises, sont plus fréquents, en effet, que les crimes d'intérêt. Il y a parfois d'étranges ardeurs chez ces silencieuses, et les romanciers réalistes suédois trouvent dans ces tragédies rustiques des sujets d'études curieux. Le vieux proverbe a raison, qui dit qu'il n'y a pire eau que l'eau qui dort.

Je revois, en écrivant, une femme qui était une nouvelle arrivée et qui, très docile, recevait les instructions de la surveillante du travail. Ses vêtements de toile neufs avaient encore une roideur qui l'embarrassait. Elle ne manquait pas d'une certaine distinction, native cependant. Très myope, elle portait des lunettes qui lui donnaient l'apparence d'une maîtresse d'école de village, et, sans son costume, je l'eusse prise pour une institutrice patiente de ces dévoyées. Par des signes de tête elle répondait, avec une expression de parfaite douceur, qu'elle avait compris ce qu'on lui commandait de faire, et elle témoignait une bonne volonté attentive. Qui eût vu en elle une coupable? Elle aussi, pourtant, elle avait envoyé un peu vivement dans l'autre monde son mari.

Le crime le plus fréquent est l'infanticide. Il s'explique par la persistance de la crainte de l'opinion, en ces pays protestants. Rien ne semble plus terrible, là-bas, que la situation de fille-mère. La malheureuse succombe sous sa honte. Aussi arrive-t-il souvent que, après avoir héroï-

quement dissimulé sa grossesse, elle accouche clandestinement et tue son enfant.

Cette prison, c'est surtout celle des victimes du préjugé, pauvres petites amoureuses qui tremblèrent devant les conséquences d'une faute, et, épouvantées de la réprobation qui devait peser sur elles, perdirent la tête et devinrent criminelles, avec l'horreur du crime pourtant. Dans ces ateliers (qui, par une organisation administrative ingénieuse, subviennent presque entièrement aux dépenses de la prison), la plupart de ces prisonnières que j'examine sont jeunes. Il en est même qui sont encore presque des fillettes. Quelle misère ! La loi suédoise est impitoyable, et si quelque commutation de peine n'intervient pas, c'est la détention perpétuelle. Mais les grâces atténuent les implacables rigueurs du Code, et la captivité se termine au bout de dix ou quinze ans, d'habitude. Et après ? Que deviennent-elles, ces malheureuses, qui n'osent plus retourner dans leur village ? qui, à l'opprobre de leur crime, ajoutent l'infamie de la prison ? La loi ne se préoccupe pas de cela.

Une cloche sonne. Les métiers à tisser sont aussitôt abandonnés. Les prisonnières se forment en rangs et descendent au réfectoire, une pièce sombre, presque une cave, qui est sinistre, et, après que chacune d'elles est allée chercher à un guichet sa portion, elle s'asseoit autour d'une longue table pour y manger silencieusement le gruau

national, qui constitue l'éternel menu des repas.

L'obéissance est, me dit-on, facilement obtenue, et quelques surveillantes, en très petit nombre, suffisent à assurer avec une fermeté qui s'allie pourtant à quelque bienveillance, l'observation de la règle. La résignation semble venir assez vite aux détenues, qui apportent, dans leur caractère, un certain fond de fatalisme.

Elles ont aussi le souvenir douloureux des cellules où, selon le règlement, elles furent enfermées d'abord, à leur arrivée, et cette cellule tragique serait le châtiment de la moindre révolte. Oh! là, la prison n'a plus rien de débonnaire! Ces cellules sont situées le long d'un étroit corridor au dernier étage. Ce sont de petites pièces, de trois mètres au plus, où il n'y a rien que le lit replié, lit sommaire, glacial, qui semble une sorte de civière.

Par une galerie extérieure, les surveillantes peuvent voir ce qui se passe dans la cellule, sans être vues. La porte elle-même a un cran d'arrêt, après qu'elle a laissé une ouverture de quelques centimètres, par où une main mystérieuse passe sa pitance à la détenue. Celle-ci n'aperçoit donc jamais, jamais personne, même quand elle descend, quelques minutes par jour, dans un préau exigu, sur un signal qui lui est donné par un appel convenu. Le régime cellulaire est, là, appliqué dans son horreur stricte.

Par une anomalie singulière, c'est à la prison

qu'on conduit d'abord, dans une chambre spéciale réservée à cet effet, à l'infirmerie, les enfants trouvés. Deux berceaux attendent les pauvres innocents abandonnés et les hébergent jusqu'à leur transfert dans un hôpital très bien aménagé, mais qui est bâti à l'une des extrémités de Stockholm, très loin du centre. Lugubre symbole d'une destinée amère, que cette prison offerte comme premier asile à ceux que la société est bien obligée de recueillir ! La misère n'y ramènera-t-elle pas plus tard quelques-uns de ces déshérités ?

XXIV

LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE SUÉDOISE

Nous commençons à nous intéresser aux littératures du Nord. Après les Russes, qui provoquèrent un engouement de quelques années, ce sont les Norvégiens qui nous ont été tout d'abord révélés, et le grand nom d'Ibsen a éveillé la curiosité vers d'autres écrivains, ses compatriotes. Les écrivains suédois nous sont généralement moins connus, à l'exception peut-être de Strindberg, mais nous ne savons guère que le titre de ses livres, et nous attendons d'autres traductions de son œuvre que celle des *Mariés*. Il y a pourtant en ce moment en Suède un mouvement littéraire intéressant.

Ce mouvement date de 1879, époque de la publication de la *Chambre rouge,* qui détermina un curieux courant réaliste. C'est depuis ce moment que Strindberg est chef d'école, et son influence a été considérable sur les nouveaux venus, parmi les écrivains suédois.

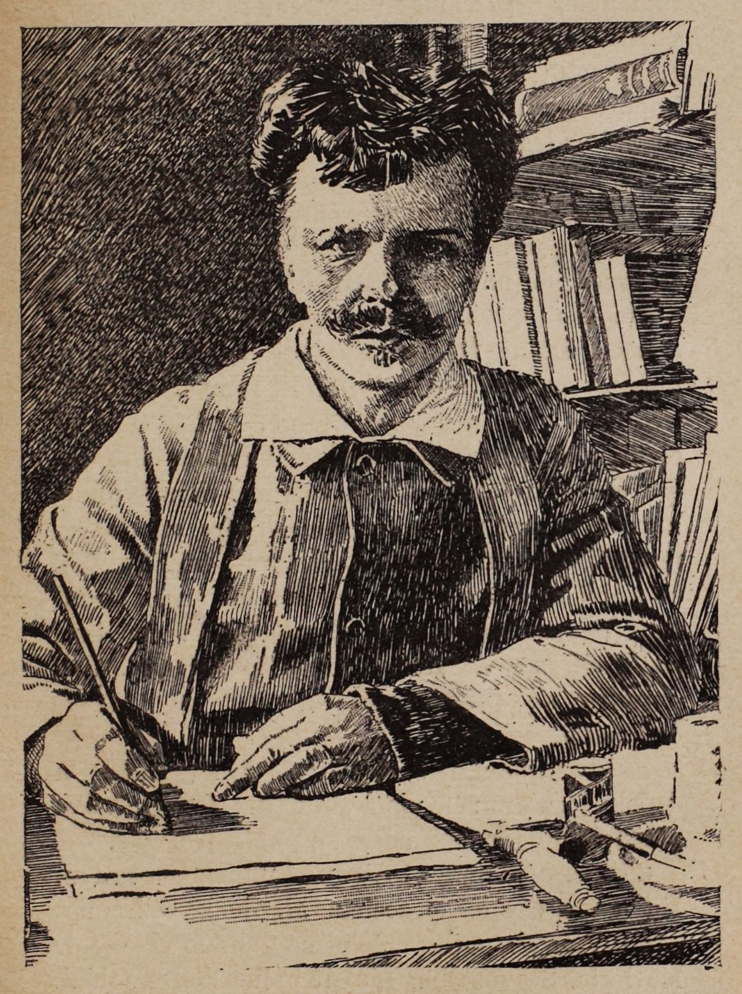
La « Chambre rouge » est le surnom donné à un cabinet d'un restaurant de Stockholm où se rassemblaient les auteurs et les artistes méconnus. Le livre est l'histoire du Stockholm contemporain, avec une force satirique âpre, avec une vigueur singulière d'ironie et une extrême puissance de description. Il fit grand bruit et un peu de scan-

dale, soulevant autant d'admirations que de colères. M. af Wirsen, le critique du *Journal officiel*, partit en guerre contre l'auteur avec violence. Mais la renommée de Strindberg était faite, et ce roman l'avait mis au premier rang. Il avait déjà écrit cependant nombre de drames et de nouvelles.

Cette peinture exacte de la vie, dans sa réalité cruelle telle qu'il en avait donné assez brusquement la formule, devint l'objectif de toute la jeune littérature.

En 1882, Strindberg, en pleine période de lutte, donnait les *Mariés*. C'est, à ce qu'on sait, un livre hardi, et il n'était pas peu étrange, dans ce pays protestant, d'entendre parler librement du mariage, qui ne suffit pas à l'union des cœurs. Le livre fut poursuivi : Strindberg était alors à l'étranger, en France, je crois ; il bondit, il vint à Stockholm, présenta lui-même sa défense avec une rare éloquence — et fut acquitté.

Il est pourtant plutôt l'homme des audaces de la pensée que l'homme des audaces de l'action. Cet écrivain d'un si libre esprit, affecte d'habitude, dans la vie, une certaine timidité. Il vit dans une quasi-solitude dans les îles, dans ce qu'on appelle là-bas « l'archipel », et il vient le plus rarement possible à Stockholm, malgré le peu de distance qui le sépare de la capitale. On a même répandu autour de lui une légende de misanthropie, et les femmes lui reprochent le mal qu'il a dit d'elles, d'aventure. Mais ce bouillant



STRINDBERG

romancier est fécond en contrastes, et il a prouvé ailleurs qu'il n'avait point de haine contre elles. Seulement, elles ne tiennent pas une part aussi importante dans son œuvre que pourraient le souhaiter les lectrices suédoises.

Au physique, c'est un homme d'une quarantaine d'années, à l'œil vif, perçant, avec un front énorme, qui fait paraître petit le bas du visage, ombragé par une moustache blonde. Il est grand ; on le sent nerveux, en dépit de ses manières douces. D'une insatiable activité, il a touché à tous les genres, à l'histoire, au roman, au théâtre où il débuta par un drame, *Maître Olof,* et où depuis, entre autres pièces, il a donné le *Père*, qui vous fait assister aux tortures morales d'un homme ravagé par de terribles doutes sur sa paternité, adorant et détestant tour à tour l'enfant en qui il ne sait s'il doit voir son fils ou un étranger. Ses nouvelles sur la population des îles, *les Habitants de Hemso,* sont populaires. Son *Esquisse de l'histoire suédoise* est un ouvrage original de critique.

La production de Strindberg est incessante. Un de ses derniers romans a pour titre *Remords*. J'ai plaisir à le faire connaître au public français.

C'est en septembre 1870 que commence l'action. Un jeune officier prussien, M. de Bleichrœder, commande un petit poste placé dans le village de Marlotte. Sa vocation n'était point d'être soldat. C'est, en temps de paix, un passionné géologue.

La guerre a fait de lui un lieutenant de réserve. Il accomplit son devoir, mais il ne peut s'empêcher de maudire la guerre et de se sentir troublé par les ordres qu'il reçoit. Il est en train d'écrire à sa femme, et il soulage son cœur en lui confiant l'horreur que lui inspirent toutes les scènes affreuses auxquelles il est contraint d'assister. Il ne se cache pas d'admirer le patriotisme français, et il avoue ne pouvoir comprendre pourquoi les chefs prussiens ne veulent pas reconnaître comme des soldats les francs-tireurs qui se sont levés pour la défense de leur patrie, et les considèrent comme des bandits. Il proteste contre cette conception sauvage. Précisément, il a, en ce moment, la garde de trois prisonniers qui attendent qu'on statue sur leur sort, et il confesse que leur constance et leur force d'âme l'étonnent. Il est assurément beaucoup plus inquiet de la décision qui va les concerner, que ne le sont ces braves.

Il en est là de sa lettre quand une estafette arrive. Il lui est commandé de faire fusiller ces trois hommes avant deux heures. M. de Bleichrœder est bouleversé. Fusiller ces vaillants dont le seul crime est d'avoir pris les armes pour leur pays ! Une lutte terrible se passe en lui entre sa conscience et son devoir. La guerre lui apparaît plus épouvantable que jamais. Est-il possible que ce soit lui qui donne l'ordre de tuer ces honnêtes gens, contre lesquels il n'éprouve aucun ressentiment ? Il le faut cependant. Son cerveau, depuis

longtemps frappé par tous les côtés ignobles de la guerre, est hanté de visions épouvantables.

Enfin il se souvient qu'il n'a pas le droit de discuter, d'éluder les instructions qu'il a reçues et, d'une voix tremblante, il donne à un sous-officier la mission tragique de l'exécution des prisonniers. Mais il n'assistera pas à cette boucherie ; non, il ne le peut pas ! Il feint d'avoir entendu parler de l'approche de l'ennemi, et il simule le besoin d'une reconnaissance pour n'être pas présent tandis que s'accomplira ce drame. Il s'enfonce au plus profond de la forêt pour ne pas entendre la détonation. Le bruit des trois décharges successives arrive cependant jusqu'à ses oreilles, et il demeure accablé, hagard, stupide d'effroi.

La secousse est telle, chez lui, qu'il perd la raison. Sa folie consiste en de perpétuelles hallucinations, où il aperçoit les pauvres morts qui lui reprochent sa cruauté et leur fin obscure, tandis que, ironiquement, il voit les rues allemandes se pavoiser, les cloches sonner, les femmes jeter des fleurs sur les bourreaux, pour célébrer cette « victoire ». Il est interné dans une maison de santé, en Suisse, et c'est la grande nature qui opère sa guérison. Revenu à la santé, il a horreur du pays qui exigea de lui le sacrifice de son humanité, et il se fait naturaliser citoyen suisse.

Cet officier allemand peut nous paraître, à nous autres qui avons vu de près ses collègues, d'un sentimentalisme un peu excessif. Mais, là, Strind-

berg a déclaré guerre à la guerre. La partie vraiment intéressante de *Remords* est celle où M. de Bleichrœder sent en lui deux individus, et la scène est profondément émouvante où il cherche à se perdre dans la forêt pour n'entendre point la détonation des fusils :

« ... Les taillis étaient déjà ensevelis dans l'ombre, mais les cimes des chênes et des hêtres étaient encore empourprées des rayons du soleil. La belle forêt lui parut sinistre et comme sanglante. La vie lui semblait si amère, si contradictoire, si remplie d'injustices!... Tout à coup il demeura comme paralysé. Du côté de Marlotte, les sons du tambour, répercutés par les roches de la Gorge-aux-Loups, lui arrivaient : d'abord, un roulement qui n'en finissait plus, puis des coups lourds, espacés; c'était comme si l'on clouait un cercueil. Il regarda à sa montre : sept heures moins le quart! Dans un quart d'heure, *cela* devait s'accomplir! Il ne pouvait pas tenir en place. Il gravit un grand rocher : au loin, il apercevait le petit village, si gai, avec son clocher qui se dressait dans l'air serein. Il tenait sa montre à la main, en suivant des yeux l'aiguille des minutes... Maintenant, c'était sept heures moins cinq!... La montre tremblait dans sa main, son pouls battait follement, les oreilles lui tintaient, et il sentait une chaleur brûlante dans la racine des cheveux.

« ... Et un bruit, subitement, un bruit sem-

blable à celui d'une planche qui se brise, tandis qu'une fumée bleue montait, comme un nuage, derrière un toit noir, et, par-dessus ce nuage, se levaient encore de petits cercles de fumée... C'était fait ! »

Il y a une autre scène qui est fort belle. C'est celle où le lieutenant, étant rentré à Marlotte, se voit abordé par son sous-officier qui vient lui faire son rapport. M. de Bleichrœder éprouve une âpre curiosité à apprendre comment se sont passées ces terribles choses, et il redoute, cependant, d'écouter le sergent. Il trouve mille prétextes pour différer ce rapport, et il épie anxieusement l'impression que cause sa présence sur son hôtesse française. Cette scène affreuse, dont il a, à la fois, désiré et craint les détails, il l'entend raconter par deux soldats, deux brutes, qui rient en se remémorant la façon dont sont tombés les prisonniers, et il reste là, cloué par une force invincible, retenant son souffle pour ne perdre aucun mot, éperdu d'épouvante.

Ce roman vaudrait la peine d'être traduit. Je crois qu'on ne le lirait pas sans intérêt, chez nous.

Une femme, Mme Edgrin, mariée à un Italien, le duc de Callaniello, fut un des premiers écrivains à marcher sur les traces de Strindberg. Elle commença, en 1880, une longue série de nouvelles qui portent ce titre général : *Sur la vie*.

Une autre femme, Mme Victoria Benedictsen, prit aussi, à ce moment, un rang important dans les lettres. Un roman d'elle, *Marianne*, l'histoire d'une femme qui se marie, non par amour, mais par une sorte de dépit, et qui comprend, mais trop tard, le sérieux des liens du mariage, compte parmi les livres renommés de ces dernières années. Elle étudia aussi la vie paysanne en quelques contes remarquables.

Mme Benedictsen finit tragiquement, il y a peu de temps, pendant une de ces crises de mélancolie qui sont, dans le Nord, une véritable maladie. Elle s'ouvrit la gorge avec un rasoir, terminant brusquement ainsi une courte existence.

Un des romanciers les plus lus et les plus discutés de la Suède, aujourd'hui, est M. Gustaf af Geijerstam, de qui on peut attendre beaucoup, car il est encore jeune. Lui aussi, il a été tenté souvent par l'observation attentive de la vie rurale et il a réuni ces études sous le titre de *l'Homme pauvre,* avec cette épigraphe violente : « Celui qui a mangé ne peut pas comprendre celui qui a faim. » Dans *Erik Grâne,* il se plaisait à une peinture, qu'on déclara supérieure, de la vie universitaire d'Upsal. Il insistait, là, sur l'influence pour toute la vie des premières liaisons d'un jeune homme. Il concluait que les universités devaient être situées dans les grandes villes, pour que l'étudiant ne fût pas en quelque sorte un isolé à qui manque l'expérience de l'existence,

lorsqu'il est appelé à jouer son rôle dans la société.

Ses contes paysans ont pour cadre l'île d'Œland, jadis un nid de pirates, où les mœurs ont conservé une étrange rudesse. Un des plus curieux est *le Parricide*. C'est un terrible drame.

Un fermier, Olof Larsson, est marié à une abominable créature, Ingrid, qui mène une vie de débauche et qui a poussé dans la même voie ses deux fils, deux grands garçons dont elle favorise les brutales amours. Le pauvre Olof n'a plus nulle autorité chez lui. On se raille de ses timides réprimandes, et il est bien seul dans cette maison dont il n'est le maître que de nom.

Si peu gênant qu'il soit, on le trouve de trop cependant, et Ingrid rêve de se débarrasser de lui. Elle tente une fois de l'empoisonner, mais il déjoue le piège. Il se sent constamment menacé néanmoins, et il songe à quitter la ferme. Mais — et ce sentiment est subtilement étudié par M. de Geijerstam — l'attachement de l'homme de la terre à sa propriété l'emporte sur ses inquiétudes. Il demeure là, bien qu'il sente que le péril est sur sa tête.

Ingrid prend comme complices son amant et ses deux fils. A eux trois, ils tueront le pauvre diable. L'amant, toutefois, se refuse à tremper activement dans le crime ; il ne donnera qu'un « coup de main », si cela est nécessaire. Un des fils, Erland, moins endurci que son frère, hésite

encore ; alors Ingrid lui persuade qu'Olof n'est pas son père, qu'elle le portait dans son sein avant son mariage, et que, en le frappant, il ne frappera qu'un étranger.

Olof est vigoureux encore. Il faut, cette fois, que *la chose* se fasse sûrement. Les meurtriers s'associent un valet de ferme à moitié idiot, Karl Axelsson, qui, selon leurs instructions, portera le premier coup, caché dans l'écurie, à l'heure où Olof y fera sa ronde accoutumée.

Karl Axelsson obéit inconsciemment, et assène un coup de hache au fermier. Il s'agit maintenant de faire disparaître le cadavre. La scène est tout à fait poignante. Les deux frères se chargent de la besogne. Ils placent le corps sur un traîneau et, à la faveur de la longue nuit du Nord, ils se dirigent vers le bord d'un lac à ce moment gelé. Ils attaquent la glace avec leurs haches pour y faire un trou ; mais ils ont beau travailler avec énergie, ils ne réussissent pas à la fendre, et leur angoisse grandit en pensant aux heures qui fuient, pendant qu'ils s'escriment en de vains efforts. Il leur semble que le mort se venge et que ses yeux, demeurés ouverts, dardent sur eux un regard ironique. Et le jour vient sans qu'ils aient pu creuser le trou qui doit servir de fosse au malheureux et garder le secret du crime. Vont-ils être à la merci d'un passant ? Mais, par miracle, un brouillard épais les enveloppe, et, sans être aperçus, ils peuvent déposer le corps, en attendant, dans un han-

gar abandonné, en le recouvrant d'une couche de neige. La nuit suivante, ils arrivent enfin à se débarrasser du cadavre.

Vous connaissez le mot de la mère Berland, l'horrible mégère de Courbevoie, s'adressant à son fils et à un camarade de celui-ci, qui venaient d'assassiner une vieille femme : « C'est bien travaillé, mes enfants ! » C'est à peu près, dans le tragique récit de M. de Geijerstam, ce que dit Ingrid à Erland et à son frère. Et, à la ferme, sans ombre de retenue désormais, on s'enivre du matin au soir.

Cependant Erland a encore, par moments, un trouble qui ressemble à du remords. L'odieuse Ingrid jouit cruellement de ces angoisses de son fils, et, cédant à un désir infâme de faire le mal pour le mal, elle lui révèle qu'elle lui a menti et qu'Olof était bien son père. Qu'il aille donc dénoncer le crime commis, maintenant, lui, le parricide !

Dès lors, Erland sera pris d'épouvantables crises nerveuses, qui le feront rouler en de fréquentes convulsions.

Cependant la disparition d'Olof a fini par inspirer des soupçons. Mais quoi ! toutes les précautions ont été bien prises, et si les présomptions morales s'élèvent contre les coupables, il n'y a pas contre eux de charges matérielles. Comme on l'imagine, c'est par l'idiot Karl Axelsson qu'on arrivera à la découverte de la vérité. Il a une

lueur de conscience, et il avoue la part qu'il a prise au crime. La scène de l'arrestation d'Ingrid est encore fort remarquable. Ses complices sont abattus, écrasés de terreur ; ils ont perdu tout ressort. Mais elle, elle défie encore la foule hurlante qui la menace, et, sur la charrette où la font monter les hommes de police, elle apparaît vraiment, avec ses éclats de rire furieux, comme le génie du mal.

Tout cela est bien sombre. Mais cette histoire très noire n'est vraisemblablement pas chargée à plaisir de détails tragiques. Les crimes sont relativement rares, en Suède ; mais certains procès révèlent d'incroyables monstruosités. A côté de la vie patriarcale, d'une bonhomie touchante qui est le cas général, il y a parfois d'extraordinaires déchaînements de passion. La dernière femme qui fut exécutée en Suède, celle qu'on appelle la meurtrière d'Yngsjô, appartenait à la race de ces abominables passionnées, elle qui, dans un accès d'incestueuse jalousie, tua d'abord sa bru, puis son fils.

Par un contraste assez piquant, M. Gustaf af Geijerstam a écrit les comédies les plus plaisantes, *le Grand-Père,* ou encore *Jamais de la vie!* — celle-ci basée sur cette philosophique constatation que la célébrité est plus volontiers accordée aux morts qu'aux vivants. C'est l'histoire d'un écrivain qui, à bout de courage, se fait passer pour défunt. On ne manque pas alors de le

« découvrir » et de lui tresser des couronnes, tandis que, jadis, on lui refusait toute attention.

M. af Geijerstam, à le voir, avec son visage cordial, sa vivacité d'allures, sa rondeur sympathique, semble plutôt l'homme de ses vaudevilles que celui de ces âpres récits paysans. Journaliste en même temps que romancier et auteur dramatique, il occupe un rang distingué dans la rédaction du *Dagens Nyketer*. Il allait récemment, pour le compte de ce journal, étudier de près les Lapons, à propos de leurs démêlés avec les paysans du Nordland suédois, et j'imagine que le conteur se souviendra quelques jours des milieux étudiés par lui en économiste.

Parmi les noms qui méritent d'être retenus, je dois citer encore celui d'un jeune homme, M. For Hedberg, qui a apporté les procédés réalistes dans le roman historique. Il est même remonté très haut dans l'histoire, car le meilleur de ses livres a pour titre : « *Judas,* conte biblique ».

L'école réaliste revendique encore un poète, M. Verner von Heidenstam, qui, lui, laisse flotter sa pensée vers l'Orient ; on cite surtout son *Endymion*.

L'école idéaliste, qui a reçu en ces derniers temps de rudes atteintes, est représentée par le comte de Snoïlsky, membre de l'Académie suédoise des XVIII, qui se plaît surtout en des récits poétiques tirés de l'histoire de son pays, et par M. Victor Rydberg, l'auteur du *Pirate de la Bal-*

tique, de *Singvalla,* du *Dernier Athénien.* Il est aussi très épris de traditions populaires. Il professait, en ces derniers temps, la philosophie à Gothembourg.

Il est encore un écrivain suédois que la courtoisie littéraire, tout au moins, ne permet pas d'oublier : c'est le roi Oscar. Son frère, le prince Gustave, mort depuis plusieurs années, se piquait aussi de poésie et de musique. Un de ses poèmes, *I Rosens Duft,* a joui longtemps d'une vogue qui était mieux qu'une vogue de complaisance : « Ne demande pas ce que c'est d'être heureux, disait le refrain, écoute la voix de la nature, elle est plus éloquente que tout ! »

Le roi Oscar, qui a touché au domaine de l'histoire dans sa *Monographie de Charles XII;* qui a traduit Gœthe et le Tasse ; qui, aimant passionnément la mer, en sa qualité d'ancien commandant d'escadres, a composé des poésies maritimes, a cédé aussi, souvent, à des inspirations purement sentimentales et idylliques, dans une note doucement mélancolique. Telle la *Complainte du Merle :* « J'entendis une fois un petit merle — chantant dans la cime du sapin. — Une mer de sentiments monta en moi — à entendre cette simple chanson. — Il chanta le bonheur des jours passés — et le lot cruel du barde — qui, courbé sous la loi du sort, — n'a que le droit du rêve. — Il chanta l'expiation, pendant des années, — de la jouissance d'un court moment. — De plus

en plus, je comprenais la chanson — du petit merle ironique, — et les larmes me vinrent aux yeux, etc. »

Le roi a dédié un autre de ses poèmes à M. Gounod. Celui-là sera peut-être plus intéressant à citer :

« Non, je ne puis m'exprimer, je ne puis que ressentir — la noble joie dont ta lyre nous a comblés. — Dans le sang du cœur tu as trempé ta plume — et captivé la larme qui perlait sur la paupière. — Tu as introduit la note consolatrice même — dans le péché et dans l'égarement. — Tu as dissous en harmonie le désaccord et le chaos, — déposant aux pieds de l'amour — le poignard de la haine. — Tu as célébré la victoire — de la vie contre la puissance de la mort. »

Les Suédois, à la vérité, voient surtout en leur souverain, en ce qui concerne ses facultés littéraires, un orateur extrêmement élégant en même temps que chaleureux. On assure qu'il a l'art suprême des toasts notamment. Il l'a bien prouvé pendant le passage de nos escadres dans les eaux suédoises.

Ce ne sont là que des notes, un peu bien rapides, mais peut-être contribueront-elles à inspirer quelque curiosité pour une littérature jeune, ardente, qui, aujourd'hui que nous étendons le champ de nos recherches intellectuelles, mérite d'être connue en France, et qui est celle d'un

peuple où la voix de notre pays a toujours de l'écho.

Les jours se sont vite passés au cours de cette excursion dans le Nord. Il faut, cependant, reprendre le chemin de Paris. Une nuit de chemin de fer de Stockholm à Malmœ, puis une traversée d'une heure de Malmœ à Copenhague, qui se présente d'une façon singulièrement plus avantageuse qu'à l'arrivée par terre. J'aperçois, par une matinée délicieuse, son vaste port sillonné de navires, et défendu par ces belles constructions que le patriotisme danois a élevées par souscriptions volontaires.

De Copenhague, je gagne l'Allemagne par Rostock ; puis je reviens par Lubeck, Hambourg et Cologne.

Le voyage que je viens d'accomplir est long ; il est aisé, cependant, de faire assez rapidement, comme je l'ai fait, le tour de la péninsule scandinave. Et l'on jouit d'admirables spectacles de la nature, on se trouve au milieu de mœurs curieuses, on rencontre d'autres hommes que des raffinés, et l'on se trouve en présence, chez les Lapons, des derniers nomades d'Europe.

Trop peu de Français font ce voyage — et c'est dommage. C'est dommage pour notre influence dans ces pays où il n'est point téméraire de dire que nous sommes assurés d'être bien reçus. C'est

dommage pour notre langue qui, dans le Nord, perd du terrain, tandis que l'anglais et l'allemand font sans cesse des progrès. Or, la diffusion de notre langue, c'est le rayonnement de notre pensée.

A Tromsœ, dans une accueillante maison qui m'était vite devenue une maison amie, un Norvégien me parlait avec affection de la France. Il me disait avec cordialité de ces choses qui touchent profondément, lorsqu'on est loin de son pays, et il rappelait qu'en Norvége, on avait souffert de nos désastres comme d'un malheur national.

— « Buvons à la belle France ! » fit-il en levant son verre.

Mais c'était en anglais qu'il parlait !

TABLE DES MATIÈRES

LE DANEMARK

LA NORVÈGE

LA LAPONIE

LA SUÈDE

TABLE DES GRAVURES

FIN

CHEMIN DE FER DU NORD

Service entre Paris, le Danemark, la Suède et la Norvège

Rapide 1re, 2e classe	Rapide 1re, 2e classe	Express 1re, 2e classe	STATIONS	Express 1re, 2e classe	Rapide 1re, 2e classe
	soir	soir		matin	soir
mid.40	9 25	11 »	dép. Paris. . . . . . arr.	8 22	6 »
min.17	7 51^{m}	11 56^{m}	arr. Cologne.. . . . dép.	11 20^{s}	9 »^{m}
8 18^{m}	4 54^{s}	10 05^{s}	arr. Hambourg . . . dép.	2 50^{s}	11 28^{s}
7 03^{s}	»	10 10^{m}	arr. Copenhague (viâ Kiel-Korsor). . . . . . dép.	8 10^{s}	midi
8 45^{s}	9 20^{m}	»	arr. Copenhague (viâ Vamdrup). . . . . . . dép.	8 10^{s}	9 05^{m}
8 »^{s}	10 22^{m}	»	arr. Copenhague (viâ Warnemende). . . . . dép.	7 15^{s}	9 37
soir	matin			soir	matin
soir	matin			soir	matin
9 20	11 15		dép. Copenhague.. . arr.	3 15	11 »^{m}
11 05^{s}	3 »^{s}		dép. Malmœ.. . . . . dép.	1 45^{s}	9 30^{m}
4 13^{m}	9 38^{s}		arr. Nassjo.. . . . . dép.	7 08^{m}	3 49^{m}
11 45	6 55		arr. Stockholm. . . dép.	9 40	8 10
matin	matin			soir	soir
soir	matin			soir	matin
9 »	10 47		dép. Copenhague. . . arr.	6 03^{s}	8 20
10 55^{s}	midi 25		dép. Helsingör. . . . dép.	4 38^{s}	6 40^{m}
11 30^{s}	1 »^{s}		dép. Helsingborg.. . dép.	3 57^{s}	6 03^{m}
7 17^{m}	7 15^{s}		arr. Gothenbourg. . dép.	9 35^{m}	10 15^{s}
7 55	6 17		arr. Christiania. . . dép.	11 15	9 40
soir	matin			soir	matin

Paris à
- Copenhague en. . . . . 29 heures.
- Stockholm en.. . . . . 46 —
- Christiania en.. . . . . 54 —

PARIS
IMPRIMERIE D. DUMOULIN ET Cie
5, rue des Grands-Augustins, 5



